

L'IDENTITÉ SOCIALE D'UNE « GRANDE PERSONNE » : M. K., UN « GARS FRANÇAIS-ALGÉRIEN-MUSULMAN » RETRAITÉ À AMIENS

Charif KIWAN

« Et tu les croirais éveillés, alors qu'ils dorment. Et nous les tournons sur le côté droit et sur le côté gauche, tandis que leur chien est à l'entrée, pattes étendues. Si tu les apercevais, certes tu leur tournerais le dos pour fuir ; et certes tu serais rempli d'effroi devant eux. Un parleur des leurs parla : « combien avez-vous demeuré ». Ils dirent : « nous avons demeuré une journée, ou une partie de la journée ». Ils dirent : « notre seigneur sait mieux ce que vous avez demeuré. Envoyez donc l'un de vous à la ville, avec votre argent que voici, qu'il regarde à l'aliment qui est le plus pur, et qu'il vous en apporte de quoi vous nourrir ; et qu'il s'efforce de se comporter avec douceur ; et qu'il s'arrange pour que personne ne doute de vous. Si jamais ils vous dominaient, ils vous lapideraient ou vous feraient retourner à leur religion, tandis que vous n'auriez alors jamais plus de réussite ».

Sourate La Grotte ; S. XVIII, 3

« Il y a une sourate où... dans une grotte, pour leur montrer que Dieu est capable de faire beaucoup de choses – je ne sais pas bien l'histoire... Et puis, tout à coup, ils se sont réveillés pour acheter quelque chose (avec la monnaie qu'ils avaient sur eux avant leur long sommeil, mais celle-ci n'avait plus cours)... ce sont des signes, ils sont partout, il n'y a que celui qui ne veut pas comprendre... »

Extrait de l'entretien avec M. K.

Si la trajectoire de M. K. nous a paru justifier une analyse approfondie c'est d'abord pour la grande diversité des événements qu'elle offre. Né en 1924 dans une famille nombreuse d'ouvriers agricoles, M. K. sera le seul de ses membres à pouvoir suivre une scolarité qui, pour être brève, ne lui permettra pas moins de partir à la ville « tenir le registre » dans un commerce appartenant à son oncle. En 1941, il s'engage dans l'armée avant de débarquer en « métropole » – pour la « libérer » – en 1944. Il y restera quatre ans, puis il rentre en Algérie, met fin à son engagement dans l'armée, se marie et décide de revenir chercher du travail en France. Ce sera dans la région d'Amiens qu'il ne quittera pratiquement plus depuis cette année 1952.

En 1954, travaillant comme ouvrier dans une usine de galvanisation de métaux, il s'engage dans le FLN, devient le principal dirigeant dans sa région, celui qui se distinguera par ses contacts aussi bien avec les notables locaux que

les représentants de la gauche parisienne. En 1962, il rentre dans l'Algérie indépendante, mais ne peut rester plus de deux ans dans ce pays où il ne se sent « plus dans [sa] peau ». En 1964, il regagne en France la région qu'il avait quittée pour y organiser une Amicale des Algériens à la demande du FLN. Mais le projet est vite abandonné, et M. K. se consacrera à ses nouvelles activités d'ouvrier et de responsable CGT dans une usine de construction mécanique qu'il quittera en 1987 pour la retraite. Depuis cette date, M. K. qui vit à Amiens entouré de sa femme et de son fils unique (20 ans) a joué un rôle central dans l'organisation d'un nouveau comité de Maghrébins, et s'investit intensément dans la vie communautaire qui se déroule dans la salle de culte aménagée par ce comité. L'intérêt de cette trajectoire, tient aussi aux très grandes discontinuités qu'elle donne à voir d'un immigré engagé dans des voies apparemment fortement divergentes (sous-officier dans l'armée française, responsable politique du FLN, militant CGT, président du comité des Maghrébins de la salle de culte d'Amiens...).

Si la question cruciale que pose l'émigration en général est celle de « l'identité sociale des émigrés » (1), la question des différentes discontinuités et reconversions dans sa trajectoire d'immigré par un M. K. prolongeant son séjour en France au-delà de la cessation du travail qui le justifiait, peut revêtir une valeur exemplaire. D'abord parce que M. K. offre une incarnation idéale des contraintes ou exigences contradictoires auxquelles sont confrontés tous ceux dont l'immigration durable oblige à être à la fois d'« ici » et de « là-bas ». Aussi, parce que les lieux où se déroule son histoire invitent à s'interroger sur les instruments de la gestion de toutes les contradictions qui permettent d'assurer un sentiment de continuité de soi. Dans les entretiens qui suivent, un immigré sans occupation professionnelle reçoit dans une salle de culte un « étudiant de Paris », lui-même immigré, venu enregistrer le récit de « sa vie ». Celle-ci est chargée de l'histoire de « gars » avec qui M. K. a longuement « tracté » et « trinqué » loin des « Algériens », « ces gens-là », ceux de sa communauté. Pour autant, la découverte par M. K., depuis qu'il est parti à la retraite, de ce qu'on est musulman ou on n'est rien » ne paraît pas entachée du moindre soupçon d'opportunisme par ses coreligionnaires. Au contraire, elle lui assure aux yeux de ces derniers un statut de « grande personne » qui ne cesse de se confirmer.

Une explication en termes de « conduites de compensation » ou de mobilisation plus ou moins mécanique de ressources liées à sa culture d'origine afin d'atténuer les stigmates du vieillissement au sein de la société d'immigration ne pouvait suffire à rendre compte d'une reconversion dont la légitimité a fini par s'imposer aux yeux-mêmes du sociologue, chargé pourtant d'en douter. Aussi, propose-t-on de lire la trajectoire de M. K. comme une intériorisation durable de formes civiques d'expression de ses opinions et pratiques durant son immigration qui se déroule de bout en bout dans des lieux « universels » (FLN, syndicat, usine, salle de culte...). En dehors de ces lieux, l'immigré qui apprend à se conformer à une image d'« irréprochable », et que tout le monde « respecte »

(1) Sayad A., *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, Ed. Universitaires et De Boeck Université, 1991, p. 257 (« Les enfants illégitimes »).

et reconnaît comme tel, n'est pas un «gars à faire des copains». Aussi, la reconversion de l'immigré retraité dans l'espace communautaire pourra elle apparaître comme un nouvel «engagement» dont la forme dépend autant de l'accès de l'immigré aux ressources liées à sa culture d'origine, que de la maîtrise pratique qu'il aurait acquise d'une posture civique (2) capable d'en faire un engagement légitime.

LA «SALLE» : LIEU DE PRODUCTION D'INSTRUMENTS POUR UNE NOUVELLE IDENTITÉ SOCIALE

La ZUP en question est située sur une colline où se concentre plus d'un tiers de la population de la commune d'Amiens. La salle de culte musulman occupe le bas d'une pente dominée par un centre commercial ainsi que la grande «salle des jeunes» récemment construite par la municipalité. Mais tandis que les grandes portes vitrées de celle-ci restent ouvertes les après-midi durant, laissant échapper les bruits de musique et de balles de ping-pong, celle-là garde le plus souvent ses volets fermés pour le bonheur des enfants qui jouent au ballon contre sa façade. Rien ne semble distinguer cette petite salle d'un quelconque local où l'on entreposerait des produits pour l'entretien des immeubles environnants. Et les habitants qui semblent ignorer son existence ne cachent pas leur surprise devant l'insistance du visiteur étranger à trouver pareil lieu au sein de leur cité.

Officiellement, ce local qu'on désigne comme «la salle» a été donné par la municipalité au «comité de Maghrébins de la commune» créé en 1988 à l'initiative de quelques personnalités menées par M. K. et O. M., algériens, respectivement président-trésorier et secrétaire du comité. Ils se sont mis à pratiquer régulièrement l'islam depuis leur récent départ à la retraite, après s'être longuement «égarés» ou avoir «joué aux boules avec les Français». Mais constatant que «c'était la drogue, la bière, des machins...», M. K. et d'autres «grandes personnes» se sont décidés à «faire quelque chose» afin de «sauver» les jeunes.

Dans la salle désormais gérée par le comité des Maghrébins, le «petit coin pour la prière» que se sont aménagés les aînés allait bientôt heurter des jeunes gens soucieux de ne pas voir leur salle se transformer en «mosquée»... C'est à ce moment que la municipalité décide la construction d'une «salle pour les jeunes» dans le cadre d'un programme de développement d'un quartier réputé difficile. Aussi autorise-t-elle M. K. et ses amis à disposer de la salle dont la

(2) Dans leur ouvrage, L. Boltanski et L. Thévenot repèrent plusieurs formes de lien social renvoyant chacune à un univers d'arguments et d'objets progressivement naturalisés en France. Plus particulièrement, la forme du lien civique et l'incompatibilité de sa nature avec celle du lien domestique constituent une caractéristique essentielle de l'histoire de la nation française. Aussi, la posture civique dont on parle ici s'inscrit dans le cadre de l'univers civique proposé par les auteurs, où «les rapports entre les gens sont méritoires lorsqu'ils se mettent en place dans des dispositifs qui les désingularisent», cf. *Les économies de la grandeur*, Paris, PUF, 1987, p. 86.

commune continuerait à assumer toutes les charges, mais leur demande-t-elle de se montrer « discrets » puisque cette petite ville accueille déjà une « mosquée » tenue par la communauté turque, et que la population étrangère tend à y constituer un enjeu politique important.

Aujourd'hui encore, les traces de la première expérience de coexistence avec les jeunes continuent à structurer l'espace de la salle. Une sorte de rideau partant celle-ci en deux parties rectangulaires. La première est occupée par une dizaine de tables d'écoliers qui font face à un tableau où l'on voit inscrites quelques lettres de l'alphabet arabe et d'autres courtes phrases, reste du cours hebdomadaire d'initiation réservé aux jeunes enfants maghrébins. A gauche de ce coin-école, deux tables et quelques chaises sont disposées face à une télévision avec magnétoscope. Il faut traverser toute cette partie jusqu'au... bar (machine à café, réfrigérateur...) qui fait la jonction avec l'autre partie de la salle, pour découvrir l'espace réservé au culte. L'accès en est marqué par des photocopies de versets coraniques accrochées au mur, ainsi qu'une grille des horaires de chacune des cinq prières pour tous les jours du mois. Lors de la prière, les fidèles ont le dos à moitié tourné vers le bar et font face à un dessin en faux relief fixé au mur (un faux *mihrab*) qui indique l'orientation de la Mecque. Et dans le prolongement du *mihrab*, sur le même mur, sont empilés sur deux petites étagères, quelques livres religieux et exemplaires du Coran.

Les voies universelles d'une reconversion

En considérant les pratiques culturelles des vieux immigrés comme « conduites de compensation » résultant d'une « reconversion altruiste au profit du plus grand nombre, du capital de relations sociales et de l'expérience acquis au cours d'une immigration extrêmement longue » (3), on privilégie une analyse par le « mensonge » (4) qu'on cherche ainsi à « démasquer » en tant qu'« illusion » fondamentale du phénomène migratoire. Aussi, pareille démarche tend-elle à considérer l'immigration dans sa seule relation avec la « forme particulière d'émigration » (5) qui l'a engendrée, et qu'elle finira elle-même par engendrer à son tour, sous-estimant par là les effets d'« autonomie symbolique » (6) en situation d'immigration.

L'analyse qu'on propose ici tente de saisir le travail de mise en cohérence de ses expériences passées qu'entreprend M. K., reconverti à sa lointaine reli-

(3) Sayad A., « La vacance comme pathologie de la condition d'immigré : le cas de la retraite et de la pré-retraite », *Gérontologie*, n° 60, octobre 1986, p. 42.

(4) *Ibidem*, p. 45.

(5) Sayad A., *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, op. cit. p. 17. Voir également, du même auteur, « Les trois âges de l'émigration algérienne en France », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 15, juin 1977.

(6) Grignon C. et Passeron J.-C., *Le savant et le populaire*, Paris, EHESS/Gallimard/Le Seuil, 1989, p. 80.

gion (aux sens temporel, géographique et social), à partir d'une salle de culte assidûment fréquentée depuis son départ à la retraite. Ce faisant, on s'interrogera sur les « adaptations identitaires » (7) opérées par un retraité confronté à différentes définitions de soi, et, plus particulièrement, sur le travail d'instrumentation ou objectivation à l'œuvre dans celles-ci. Le discours de M. K. tend à donner de la salle de culte une représentation qui la réduirait à un lieu où l'actif ouvrier et militant politique d'antan, après avoir transgressé les normes de son groupe, renoncerait à tout son passé pour se soumettre au nouveau et exclusif rythme de l'islam. Ce passé ne serait plus qu'une énorme « tache noire » pour le repentî qui cherche à rattraper toutes les prières à ce jour « négligées ». Accepter pareille vision suppose la croyance en une foi susceptible d'effacer du jour au lendemain les dispositions acquises par un M. K. dont l'essentiel de la vie en France s'est inscrite en marge tant de sa communauté d'origine que de celle des émigrés, y compris au moment où, en tant que responsable FLN, il en était un représentant attiré.

Faire ou « refaire quelque chose pour... »

Son immigration durant, M. K. s'est toujours identifié à une cause collective ou s'en est fait le porte-parole. Comme si, ce faisant, il justifiait la rupture avec sa communauté d'origine (ce sujet semble tout particulièrement embarrasser M. K. Les questions relatives à sa famille l'agacent, et il n'y répond que de manière allusive, voir plus loin « on vivait comme des sauvages ». Mais il paraît encore éprouver quelques remords à cause de son attitude négligente vis-à-vis de cette dernière). Ainsi, si du point de vue de « là-bas », ou de la société d'émigration, son séjour en France ressemble à un « long apprentissage de l'individualisation » (8), M. K. ne cessera, « ici », de se faire représentant de l'islam, de l'Algérie, des ouvriers, des Maghrébins de sa commune...

Il place son entrée en France sous le signe de la libération (« je ne suis pas venu manger le pain des Français, je suis venu pour les libérer »). Très vite, il se découvre défenseur de l'islam, auprès de la famille R., famille alsacienne protestante de l'immédiate après-guerre, également nouvelle venue en France, pays dont elle maîtrise mal la langue. Là, M. K. se sentira l'« égal » de ces Français qui lui renvoient une image enchantée de la société d'immigration. Peu importe alors qu'il ne connaisse pas grand-chose à la religion dont il s'est fait le représentant puisqu'aux yeux de cette famille, il suffit de « laver un œuf » avant de le consommer pour apparaître comme un bon musulman.

Par la suite, M. K. voudra faire « quelque chose » pour organiser ses compatriotes de la région afin de soutenir la révolution algérienne, puis fera encore « quelque chose » pour donner aux ouvriers de son usine une représentation syndicale. Mais chaque fois qu'il entreprenait ainsi une action « utile » (cette justification universelle de ses initiatives est récurrente), il révélait sa position critique (M. K. aurait dit « coincé »), à la croisée de deux univers relativement

(7) Pollak M., *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, Métailié, 1990, p. 262.

(8) Sayad A., « La vacance comme pathologie de la condition d'immigré », *art. cit.* p. 38.

inconciliables : sa communauté d'origine et le groupe d'émigrés l'incarnant d'un côté, les différents réseaux de sociabilité qu'il aspire à intégrer dans la société d'immigration de l'autre. Et c'est une remarquable intelligence pratique des situations dont sa trajectoire d'immigré finira par le doter qui semble lui permettre de repousser toujours plus loin les limites de l'inconciliable social. A l'origine de cette intelligence pratique, on pourrait retenir un capital culturel sensiblement supérieur au capital culturel modal des immigrés de sa génération alors présents dans la région, et aussi le fait qu'entre le moment où il a quitté la campagne – il n'a jamais travaillé la terre – et son installation en France, M. K. a beaucoup « roulé sa bosse » comme il se plaît à le rappeler.

Ainsi, réussira-t-il à rendre acceptable sa consommation publique d'alcool en plein « carême » (et non pas *ramadan*, illustrant par là toute sa distance à l'égard de cette pratique que suppose le point de vue français pour la désigner ; de même pour les « événements d'Algérie » et bien d'autres expressions soulignées par nous dans le texte des entretiens), la justifiant par les exigences de la vie de militant qu'il menait en tant que responsable FLN. Et même lorsque cet alibi ne pourra plus être opposé à ces contradicteurs, la sobriété et la distance qu'il savait afficher vis-à-vis des plus « égarés » à l'intérieur du groupe de ses compatriotes continuera à lui valoir le respect des siens : M. K. rappelle que pour « limiter les dégâts », il ne consommait jamais plus d'un seul verre de bière au café, et qu'il ne se mêlait jamais aux autres Maghrébins s'y trouvant. Aussi se permettait-il de rappeler certains parmi ces derniers à davantage de retenue, tout en se montrant « méfiant » à leur égard parce que, dit-il : « je voyais un petit peu ce qui allait arriver par la suite », une allusion à la voie du retour vers la communauté qu'il emprunta lors de son départ à la retraite.

Aussi, M. K. se flatte-t-il d'avoir toujours été « estimé » par les Français qu'il a pu côtoyer, et dont il est permis de supposer qu'ils ont été flattés de trouver en lui un immigré aussi soucieux de se conformer à leurs normes que représentant reconnu de sa communauté. Une illustration exemplaire de ce « double jeu » qui permit à M. K. de « gagner sur les deux tableaux » peut être trouvée dans le qualificatif d'« ancien combattant » qu'il utilise pour se définir. Invoqué auprès des Français, ce titre équivalait à une carte d'identité nationale dont il refuse par ailleurs l'officialisation à travers une procédure de naturalisation en bonne et due forme. Tout aussi évidemment, cette qualité signifiera pour ses compatriotes que « l'homme aux cheveux blancs » qui la revendique s'est « cassé la tête, donné corps et âme pour que l'Algérie soit un petit peu meilleure ». C'est ainsi que le maire de sa commune est forcé de reconnaître dans le « petit » M. K. un homme qui « pèse lourd » en compétences et bon sens ; son patron et d'autres notables prennent sur eux la défense de ce « bon travailleur », « sérieux », « pas bête » et... « ancien combattant » ; tel « illettré » lui sera reconnaissant pour lui avoir servi d'écrivain public et permis de toucher ses droits complémentaires d'ancien militaire ; la CGT le « félicite » pour avoir tenu sa trésorerie « impeccable » etc.

Au total, tout semble se passer comme si M. K. avait réussi à vivre toutes les vies offertes à lui par l'immigration. Après 9 mois passés chez la famille R. au cours desquels il s'éprend de la fille au point de décider de l'épouser et de rester en France, il rentre en Algérie, fait amende honorable, et épouse une Algérienne... sans pour autant oublier la fille des R. qui continue de hanter ses

rêves. S'engage-t-il dans la CGT, il en reviendra en déchirant sa carte syndicale, publiquement, parce que ces « communards athées » ont osé justifier l'invasion de l'Afghanistan musulman par l'armée rouge.

Pour l'immigré que ses proches jugent très sensible, voire susceptible, une manière de conjurer l'inquiétude de n'être pas à « [sa] place » (9) que trahit un regard constamment préoccupé par l'observation de soi et des autres (10), semble avoir été de vivre toutes ces vies à la fois parce qu'il ne pouvait en assumer socialement une seule (11). Que son appartenance à un espace étranger à celui de sa communauté d'origine menace d'apparaître comme définitive ou de s'institutionnaliser (par un mariage avec la fille des R., une naturalisation sanctionnant sa qualité d'ancien combattant, une installation en Algérie au terme de « [sa] » révolution, une carte CGT, etc.), M. K. s'enfuit dans un espace opposé ; ce bon sens des placements et déplacements à l'intérieur de différents espaces – sociaux et géographiques – se révélant aujourd'hui susceptible d'atténuer les stigmates d'un vieillissement qu'on pourrait définir comme la sanction d'un séjour prolongé dans un espace étranger à son espace d'origine. C'est en tout cas ce qui semble à l'œuvre dans la « gestion de l'identité » (12) de retraité immigré qu'entreprind M. K. à l'occasion de la nouvelle vie qu'il doit assumer.

Cette nouvelle vie commence en 1987 lorsque, à la retraite, M. K. « commence à pratiquer vraiment ». Mais pour assurer une réconciliation avec sa communauté, ce retour à la pratique devait ne pas paraître entaché d'opportunisme aux yeux de celle-ci. Une conjoncture particulière lui en donne l'occasion puisque ses compatriotes, souffrant de voir leurs enfants « tomber dans la délinquance, la drogue et tous ces trucs là », et dépourvus de moyens pour agir sur cette situation, le reconnaissent parmi les quelques « grandes personnes » qui se mobilisent autour d'un projet de reprise en main d'un local où les jeunes Maghrébins sont réputés se réunir pour se livrer à la débauche. En outre, il sera très vite perçu comme le représentant de sa communauté auprès du pouvoir municipal donnant son accord au projet, et paraît particulièrement soucieux de promouvoir la cohésion de cette même communauté en proposant l'aménagement d'un « coin pour les gens qui font la prière » dans la nouvelle salle.

Ainsi, le nouveau président-trésorier du comité des Maghrébins, en devenant le représentant le plus éminent de sa communauté (à tel point que ses

(9) Voir dans l'entretien : « je ne peux pas être de là-bas alors que je suis ici », « je ne veux pas prendre la place d'un Français », « je ne suis pas bien dans ma peau », et les nombreux : « C'est pas ça [...] » qui rythment le récit.

(10) M. K. qui a passé son immigration à « éviter de [se] conduire comme » ses compatriotes, ne cessera d'observer le sociologue immigré qui l'interrogeait. Ce dernier lui paraîtra tantôt « coincé », tantôt « égaré » et tantôt « gêné comme un Français ».

(11) Voir à ce propos la pathétique hésitation de M. K. qualifiant son attitude vis-à-vis de la fille des R. (« comerie - ? » trahison - ?...) au moment où il doit assumer sa condition parmi les « gens [i. e. Maghrébins] de [son] âge ».

(12) Celle-ci consiste à « interpréter, à ordonner ou à refouler (temporairement ou définitivement) toute expérience vécue de manière à la rendre cohérente avec les expériences passées ainsi qu'avec les conceptions de soi et du monde qu'elles ont façonnées » (M. Pollak, *L'expérience concentrationnaire*, op. cit., p. 258).

coreligionnaires refusent sa démission, motivée par la maladie, et voient dans l'« inscription de son nom à la mairie » une garantie de l'homogénéité du groupe) pouvait-il reconvertir désormais dans le nouvel espace communautaire des ressources accumulées en marge, voire contre cette même communauté : parfaite maîtrise du français, compétences syndicales d'« organisateur », connaissance des rouages du pouvoir local, etc.

Pour en mesurer la réussite, cette reconversion doit être comparée à celle entreprise au même moment par O. M., secrétaire du comité des Maghrébins, ce dernier semblant, selon les termes de M. K. lui-même, avoir beaucoup compté dans la réalisation du projet de la salle de culte. De fait, il est sans doute la personne la plus intégrée à des réseaux d'interconnaissance extérieurs et il compte parmi les Algériens les plus anciennement installés dans la région, au point qu'il se vante d'avoir connu le maire d'Amiens avant que ce dernier ne soit élu. Originaire de la ville de Constantine, il est, parmi ses coreligionnaires, celui qui s'exprime le mieux en français – pratiquement sans accent –, il semble doté d'un capital scolaire relativement plus important que celui de M. K. (à qui il fera découvrir l'islamologue français Maurice Bucaille), et possède parallèlement des connaissances religieuses plus solides que ce dernier. Cependant, alors que ses coreligionnaires considèrent aujourd'hui M. K. avec tout le respect dû à son rang retrouvé de « grande personne », ils ne semblent pas prêts à pardonner à O. M. son mariage « avec une Française », ni sa vie passée à « jouer aux boules avec les Français » avant qu'il ne retrouve – depuis son « accident » de travail – la pratique religieuse. Son zèle à mettre ses compétences à la disposition de la communauté, ainsi que la rigueur qu'il manifeste dans l'interprétation des préceptes religieux (il faisait dernièrement largement état des préparatifs de son pèlerinage à la Mecque) ne suffisent pas à le réhabiliter (13). Il n'y a guère que M. K. pour manifester à son égard une solidarité, bien amère au demeurant (« le pauvre... il commence à serrer ses fesses mais c'est trop tard »). Même l'imam, tout récemment arrivé d'Algérie pour animer les prières du mois de ramadan, invite sans détour le sociologue à ne pas prêter attention aux propos de « ce fou » (*majnun*), et à prendre, au contraire, bien soin de ne pas finir par épuiser « le sage » (*'aquel*) M. K. dans de longues discussions animées. Il n'est jusqu'aux vêtements d'O. M., parfaitement « à la page » dans la société d'immigration, contrastant avec les vêtements usés et de couleurs discrètes d'un M. K., qui ne soulignent sa singularité d'« étranger » au sein du groupe, et nous invitent, plus généralement, à considérer le « dispositif » (14) d'objets ou de pratiques mis en place à l'occasion de la reconversion légitime de M. K.

(13) Le passé d'O. M. semble troublé par un autre élément important. Il dit, en effet, avoir été aux côtés du FLN durant sa lutte pour l'indépendance, mais personne ne semble se souvenir de pareil engagement, pas même M. K., pourtant principal responsable politique régional.

(14) Les notions d'« étranger » et de « dispositif » renvoient ici aux différentes « situations » idéal-typiques qui ont chacune une « nature » et un ordre de « grandeur » propres, analysées dans Boltanski L., et Thévenot L., *Les économies de la grandeur*, op. cit.

Un mode de présence qui assure une continuité de soi

La présence du sociologue : instrumentation d'une identité de reconverti

On est surpris de voir M. K. dont la trajectoire de « rebelle » l'a longtemps situé en marge de sa communauté, écarter la possibilité de nous accorder un entretien hors de la salle et du contrôle collectif qui s'y exerce sur les fidèles. Une attitude que ne semblaient perturber ni les bruyants grincements de la porte d'entrée annonçant à tout moment l'arrivée d'un coreligionnaire pour traverser la partie de la salle où on enregistrerait des épisodes plus ou moins intimes de la vie de M. K., ni les différentes incitations à changer de lieu de rencontre par son interlocuteur « gêné » en présence d'intrus.

Une double explication de son attachement à ce lieu peut être avancée pour comprendre la recherche d'instruments d'une nouvelle identité qu'y poursuit M. K. : l'« étudiant de Paris » qu'il reçoit est à la fois un « intégré » exemplaire, fils d'une famille d'« ulémas » dans le « Machrek arabe » (c'est ainsi que M. K. me présente à certains fidèles, à partir d'une représentation à la fois fausse et vraie de mon origine sociale). Mais il se plaît – avec il est vrai la complicité du sociologue heureux de pouvoir donner quelque chose en échange du généreux récit obtenu – à sermonner publiquement ce jeune immigré qui « néglige » sa religion (« il a raison son père de lui tirer l'oreille pour ça... »), utilisant pour ce faire la langue arabe beaucoup plus fréquemment qu'il ne le fait au cours des entretiens.

Ainsi, l'intérêt scientifique – en tout cas universitaire – attaché à son histoire par un « égaré » (ce mot est employé par M. K. pour désigner tant son éloignement de la communauté et ses pratiques, que celui qu'il croit deviner dans la trajectoire de son interlocuteur), pouvait-il authentifier la valeur de l'expérience de M. K. avant sa « plongée », tout en suivant pour ce faire une voie autorisée par la communauté. Une complicité entre le sociologue immigré et son aîné pouvait alors être instrumentée dans la salle de culte ; M. K. exhibant fièrement le chapelet (symbole, en terre d'islam, de la figure du vieillard pieux) offert par le premier qui, en présence des fidèles, fera approuver tout aussi fièrement la valeur de son cadeau (le livre de M. Bucaille), par un camarade d'université français venu le chercher pour rentrer à Paris.

Ainsi, la présence du sociologue peut-elle être considérée comme « constitutive » (15) du discours délivré, et de l'identité que celui-ci cherche à mettre en scène. Tout se passe en effet comme si la situation d'entretien donnait l'occasion à M. K. de dresser un inventaire systématique de son passé afin de le rendre conforme à ses engagements présents. Sa mémoire pouvant alors sélectionner un certain nombre d'épisodes requalifiés « tâches noires », et l'entretien lui-même progresser des événements singuliers aux plus généraux ; comme pour mieux illustrer la quête de cet islam « universel » qui unifierait systématiquement toutes ses expériences passées sous le signe de l'« égarement » et du « destin ». Dans cette reconstitution, l'histoire de M. K. commence à l'école

(15) Sur ce point voir Catani M., *Tante Suzanne. Une histoire de vie sociale*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1982, chap. I et Pollak M., *L'expérience concentrationnaire*, op. cit., introduction.

coranique qu'il fréquenta quelques mois dans un village où elle était sans doute le seul lieu pour apprendre l'arabe. Sa famille qui, dit-il, vivait « comme des sauvages » (16), en est absente comme sont rares les détails relatifs à sa vie en Algérie avant le départ pour la France. Toute aussi légitimement, la fin de cette histoire se situe dans la salle de culte où M. K. « reste un petit musulman dans son coin en attendant les jours meilleurs » ; reproduisant, comme pour mieux l'affirmer, l'expérience de l'école coranique, par le cours hebdomadaire d'arabe qu'il donne aux jeunes enfants maghrébins dans cette même salle. Aussi, cette trajectoire reconstituée pouvait paraître d'autant plus convaincante qu'elle était « enregistrée » dans ce lieu à la fois neutre qu'est la partie de la salle jadis réservée aux activités des jeunes de la cité, et autorisée par la communauté dont la présence se fait sentir par les allées et venues des fidèles ou leurs psalmodies en bruit de fond. De sorte que la reconversion systématique de son passé par M. K. pouvait s'opérer dans une situation que ne parvenait pas à troubler le seul scepticisme affiché par le sociologue, essayant de semer le « doute » dans l'esprit du reconverti, puisque la nature ambiguë du lieu autorisait ce dernier à jouer sur les « deux tableaux » (« en tant que musulman, je suis obligé de dire ça... », « il n'y a personne qui peut m'enlever l'idée, aujourd'hui, que, par exemple, leur système de vie (i.e. celui des Français)... rien ne me plaît... rien, rien... »). Tout se passant comme si le magnétophone qui devait enregistrer le récit de vie de M. K. avait servi à ce dernier de prétexte pour reformuler, en les officialisant, nombre de pratiques hier encore réputées contraires à la morale de la communauté, dans le sanctuaire de celle-ci.

Enfin, il est à remarquer que la première invitation à se rendre au domicile de M. K. ne viendra qu'après une rencontre avec ce dernier (venu à la salle « exprès pour (me) voir »), et que la salle cessera d'être le lieu de nos entretiens à mesure qu'on accédait – parfois malgré M. K. – à la connaissance de faits que ce dernier aurait qualifiés de « tâches noires » tant ils lui rappelaient un passé refoulé, son propre fils en étant une sorte d'incarnation caractérisée.

La gestion de l'espace et du temps : instruments pour l'institutionnalisation d'un espace d'appartenance légitime

Si fréquenter la salle de culte peut être vécu par M. K. comme un moyen d'entretenir le sentiment de son utilité, ainsi qu'une estime de soi remise en cause par la cessation de toute activité professionnelle et la destruction corollaire des repères habituels du temps et de l'espace, elle le place aussi devant une contradiction. En effet, son immigration durant M. K. a cherché à marquer une distance vis-à-vis de ses compatriotes immigrés (« chacun à sa place »), au point qu'avant la salle, (il) « ne fréquent(ait) personne » parmi ces derniers, en dehors de quelques survivants de la période FLN aujourd'hui dispersés dans des villes plus ou moins lointaines. En cela, l'islam peut être défini par M. K. comme un mode de vie « supérieur » parce que « c'est communautaire », et la salle comme « lieu de rencontre » avant d'être un « lieu de prière ». Cependant pour

(16) M. K. fait sien ici le schéma coranique qui considère l'histoire en terme de *Jahiliya* [obscurantisme] avant l'avènement de l'islam.

celui qui a toujours « évité de (se) conduire comme eux, de se mélanger avec ça » (i.e. les Maghrébins), la salle apparaît aussi comme la « Casbah d'Alger » ou « Barbès », signifiant par là le sentiment de déclassement éprouvé à l'occasion de la coexistence avec « ces gens là ».

Dans cette attitude vis-à-vis du nouveau mode de vie dans l'espace communautaire, semble se révéler une caractéristique essentielle de la trajectoire de M. K. Tout se passe comme si les dispositions individuelles que ce dernier a longtemps cultivées dans son « égarement » en marge de sa communauté l'avaient conduit à faire sien un mode de vie caractérisé par une grande différenciation des rôles (résumé par « chacun à sa place »), et qui apparaît aujourd'hui difficilement conciliable avec la relative faible différenciation des pratiques (17) dans la salle de culte.

Avec son départ à la retraite, M. K. dont la première activité professionnelle consista à « tenir le registre » dans un commerce, et qui a travaillé 25 ans comme « magasinier » dans une usine, en même temps qu'il s'est longuement occupé de la trésorerie d'une section CGT, découvre une religion dont les caractéristiques essentielles sont perçues de manière à autoriser un sentiment de continuité de soi :

« Dieu peut pardonner lorsqu'on a fait un péché sans faire attention, et qu'on a regretté par la suite avant de mourir ».

« Dieu, il nous dit de faire 5 prières dans les 24 heures : lorsque vous travaillez, que vous ne pouvez pas le faire – il a dit – vous le faites lorsque vous avez le temps, les 24 heures étant elles-mêmes réparties en 3 morceaux : 8 h pour le travail, 8 h pour le sommeil, 8 h pour l'adoration ».

« La religion est une histoire de « comptes » entre le pratiquant et son dieu qui lui interdit tout « gaspillage ». Aussi, les « dettes » accumulées par celui qui a négligé un moment la pratique peuvent se rattraper ».

La conséquence qu'en tire aujourd'hui M. K. peut être ainsi exprimée : « au lieu d'une prière, je fais 5 [ce qui en fait 25 au total pendant une journée] parce que j'ai mon temps. Eh bien, en faisant une année, ça fait [l'équivalent de] 5 ans. Et si je pars comme ça, avec cette volonté, et que je n'ai pas fini mes dettes [i.e. avant de mourir], Dieu me pardonne parce que j'ai la volonté de récupérer ».

Bref, le nouvel emploi du temps de M. K. semble reproduire – une *hadith* du prophète à l'appui – la journée de 3×8 h de l'ouvrier qu'il a été (dans un registre similaire, voir les « gars » pour désigner ses coreligionnaires, et autre blague de type « matérialiste »). Mais pour reproduire pareil modèle, caractéristique d'une société où les espaces de vie et de travail sont fortement différenciés, encore faut-il que la fréquentation de la salle puisse paraître comme un moment distinct des autres moments de sa journée, moments qui tendent par ailleurs à se situer dans un espace de plus en plus restreint.

En effet, depuis qu'il a subi sa première opération chirurgicale, M. K. a été contraint de sous-louer à un compatriote avec lequel il partage les récoltes, le jardin ouvrier loué en vue de sa retraite. Par ailleurs, suite à la destruction

(17) Voir pour l'analyse d'attributs identitaires définis en fonction de l'intégration des individus dans des espaces différenciés par rapport à leur situation dans des institutions de type totalitaire, E. Goffman, *Asiles*, Paris, Minuit, 1984.

de sa voiture dans un accident de la route (M. K. conduit très vite ; ce jour-là en tout cas, il était en tort), la vieille R. 18 qu'il a achetée semble être relativement peu utilisée. Pour le reste, la matinée et une partie de la nuit sont généralement consacrées à la lecture, chez soi, d'une littérature religieuse ou islamologique de vulgarisation, qu'il se procure surtout à l'occasion de déplacements à Paris. M. K. connaît parfaitement ses livres, ceux-ci ne sont pas annotés, mais une mémoire très performante lui permet de retrouver très vite un passage qu'il fait lire à son interlocuteur pour le convaincre du bien-fondé de son argumentation. Ces livres sont quasiment exclusivement en langue française, et les trois auteurs que M. K. apprécie le plus aujourd'hui peuvent tous être qualifiés d'auteurs reconvertis ou de la reconversion : Maurice Bucaille, médecin chirurgien, dont le livre le plus apprécié est *la Bible, le Coran et la science*, un livre que M. K. ne cesse d'offrir à son entourage, depuis les infirmières qui le soignent à l'hôpital jusqu'à l'étudiant « égaré » invité à y trouver de quoi lui permettre de ne plus « avoir honte » de ta « civilisation » devant « la culture occidentale » ; Roger Garaudy, admiré pour sa reconversion exemplaire aux yeux de M. K. qui lui fait dire : « je ne regrette rien aujourd'hui. J'ai choisi l'islam, mais je ne regrette rien de mon passé ; tout ce que j'ai fait, je le fais toujours du côté des pauvres gens » ; Farhat Abbas, figure de la révolution algérienne, et auteur depuis son exil en France d'un livre intitulé *L'indépendance confisquée*, livre que M. K. a lu en une seule nuit. Il s'agit selon M. K. de quelqu'un qui a été à la fois « de culture occidentale et très bon musulman ».

Occasionnellement, M. K. achète des quotidiens – *Libération* surtout – et écoute beaucoup la radio – il cite parfois *Europe 1* et ne semble pas connaître une radio communautaire qui émet dans la région. Et mises à part des activités occasionnelles telles « se balader » (parfois à 20 minutes en voiture jusqu'à une petite ville « vivante » particulièrement appréciée), « faire des courses » (essentiellement dans une grande surface située hors de la ZUP), M. K. dit ne plus fréquenter personne à Amiens, point les cafés en tout cas. Même les Maghrébins, qui lui tiennent désormais portes ouvertes, il a « beaucoup peur » de les fréquenter en dehors de la salle, à l'exception d'O. M. qui est déjà venu plusieurs fois chez lui.

Enfin, à l'occasion de la prière du vendredi et autres fêtes religieuses, M. K. se déplace à proximité dans une mosquée où il retrouve un nombre de coreligionnaires sensiblement plus important qu'à Amiens. Et moins régulièrement, c'est à la grande mosquée de Paris que M. K. aime aller prier et « passer un moment », « prendre un thé » ou acheter quelques livres. Quant à la fréquentation de la salle proprement dite, elle se fait aux heures fixes des prières, et à l'occasion de diverses autres activités. Pour ce qui est de la prière, le temps de fréquentation est relativement limité car, en dehors des week-ends et autres jours fériés où la prière peut se prolonger par une ou des discussions de groupe, et en dehors aussi du mois de ramadan qui donne lieu à une animation particulière, les « quelques-uns » qui fréquentent habituellement la salle sont souvent pressés de retourner à leurs occupations extérieures (M. K. et O. M. semblent être les deux seuls inactifs à fréquenter régulièrement la salle, le premier étant beaucoup plus assidu que le second).

Pour se rendre à la prière, M. K. n'est jamais en « petite tenue » comme certains de ses coreligionnaires habitant les environs, qui viennent parfois en pantoufles plus faciles à ôter à l'heure de la prière. Aussi, il semble souvent effectuer ses ablutions sur place, ce qui prolonge d'autant sa présence dans la salle. La prière peut être faite individuellement, chacun prenant place sur le tapis au moment où il arrive, mais elle peut aussi se tenir sous la conduite d'un imam informel. Il suffit pour cela que deux personnes se réunissent, l'un d'eux devant son ou ses coreligionnaires et disant tout haut certains passages de la prière en ponctuant les différents temps de celle-ci. Durant les deux séjours effectués pour l'enquête, M. K. n'a jamais été observé en position d'imam, dans une prière à deux ni à plusieurs.

Pour le reste, la présence de M. K. dans la salle déborde largement sur le temps et l'espace réservés à la prière, ce qui semble assurer à ce dernier un statut sensiblement distinct des autres fidèles. Cette présence est tout d'abord objectivement inscrite dans chacune des deux parties de la salle : d'un côté le nom de M. K. figure en gros caractères, en arabe et en français, sur la plupart des livres offerts par ce dernier à ses coreligionnaires ; de l'autre le tableau d'école affiche les lettres de l'alphabet et autres mots arabes que M. K. enseigne une fois par semaine aux jeunes enfants maghrébins.

Aussi, M. K. est de toutes les actions entreprises afin d'assurer une plus grande visibilité à l'espace communautaire. La plus importante de ces actions est sans doute l'installation d'un imam, devenue définitive depuis le dernier mois de ramadan ; la généreuse contribution de M. K. aux charges du séjour de celui-ci, et une grande mobilisation pour la réalisation de ce projet semblant décisives. Cette présence de M. K. dans la salle apparaît aussi dans le projet de *minbar* dont il définit les normes de construction avec l'artisan chargé de le réaliser : il s'agit d'un emplacement surélevé d'où est lancé l'appel à la prière. Mais un tel projet peut paraître disproportionné dans cette salle de dimensions relativement modestes.

A tout cela, il faudrait ajouter la quête d'une somme de près de 14 000 F à laquelle M. K. semble avoir pris une part importante pour aider à la construction d'une plus grande mosquée dans la région, mais dont il proposera finalement le versement au profit de la grande mosquée de Paris en raison de l'échec du projet, contre un reçu en bonne et dûe forme de la somme qui sera affichée dans la salle ; il faudrait aussi suivre les réunions du comité des Maghrébins où se renouvelle chaque fois la confiance des membres pour leur président-trésorier.

Mais ce statut de « grande personne » inscrit dans la salle, et sans cesse renouvelé par ses coreligionnaires, semble exiger au moins une contre-partie de M. K. Il doit en effet accepter le principe de la supériorité du capital religieux de n'importe quel fidèle sur ses ressources « profanes ». Ainsi un coreligionnaire, particulièrement strict quant aux règles de la pratique, pouvait-il le rappeler vertement à l'ordre – l'interpellant par son prénom comme il se doit entre frères – pour n'avoir pas cessé son entretien avec le sociologue à l'heure de la prière (qui n'était pas encore passée cependant). Soudain, M. K. parut fragile, s'excusant même d'une voix éteinte de son « oubli », comme s'il venait d'être trahi

par son passé au moment où il devait se comporter « en tant que musulman ». Un passé que l'on voit également surgir à d'autres moments de l'entretien (voir surtout son histoire avec la famille R.).

Face à un jeune immigré à qui sans doute il envie ses diplômes qui lui auraient assuré les moyens de son « égarement » (M. K. se qualifie souvent d'« illettré » et regrette de ne pas pouvoir écrire depuis la France un livre sur l'Algérie), M. K., entraîné dans un dialogue avec d'autres soi-même en lui (18), négligera plusieurs de ses prières, préférant s'attarder à convaincre de... la cohérence, et par là de la légitimité, de sa nouvelle identité de bon musulman.

Ainsi pour gérer les discontinuités de sa trajectoire, M. K. semble avoir voulu, par l'idéologie unificatrice des « tâches noires », accentuer la dimension contraignante mais différenciée (voir l'installation de l'imam surtout) d'un espace où il serait possible de concilier le maximum de ses attributs identitaires antérieures avec le nouveau rôle de « grande personne ». Dès lors, l'islam « universel » auquel M. K. montre aujourd'hui tant d'attachement pourrait bien se résumer en cette quête d'un espace extra-territorial qui permette de gérer la dramatique contradiction de l'immigré : « je ne peux pas être de là-bas alors que je suis ici ». Une contradiction que le retraité en prolongeant son immigration devra pleinement assumer à présent (M. K. n'est plus rentré en Algérie depuis plus de 5 ans), mais qui paraît conditionnée par l'institutionnalisation d'un nouvel espace communautaire d'appartenance à la fois suffisamment souple pour autoriser la reconversion de son passé singulier, et suffisamment objectif pour être reconnu légitime par tous.

AL DAR, LA MAISON D'UN « OUVRIER », « VIEUX » ET « PAS CULTIVÉ »

A l'étranger revenu enregistrer le reste de son histoire, M. K. fixe « à la salle... bien sûr » le lieu de leur prochain entretien. Ce n'est qu'à la fin de cet entretien, *off*, qu'il le conviera à « venir à la maison » le lendemain ; une invitation qui prend bien soin aussi de se faire dans les formes convenues en ce mois de ramadan puisque l'occasion en est *al ftar* [le repas de rupture du jeûne]. Certes, cet étranger se faisait de plus en plus complice de l'enregistrement de l'image que le retraité reconverti avait voulu présenter de lui-même, et parfois dans la mise en scène de cette même image devant les coreligionnaires de ce dernier. Mais la gestion identitaire à l'œuvre dans cette image pouvait-elle prétendre à un même degré de cohérence hors de la salle, dont on a dit l'importance du dispositif d'instrument qu'elle lui offre ? Le musulman vertueux qui, depuis la salle, opposait un « tout ce qui est matériel ne m'intéresse pas » aux interroga-

(18) Voir entre autres exemples le « bon, je suis quoi ! ? » au milieu du récit, qu'illustre bien la posture sociologique de M. K. vis-à-vis d'un soi-même qui ne va pas de soi. Il en va de même pour l'utilisation successive du « je », « on » puis « nous » parfois dans une même phrase ; et enfin le recours très fréquent au style personnel direct au point que l'on finit parfois par se demander si c'est toujours M. K. qui parle.

tions trop profanes du sociologue, pouvait-il, sans risque, se donner à voir pris dans ses affaires les plus matérielles ? N'aimait-il pas le Général de Gaulle parce que ce dernier était tout aussi « grand Français » dans la vie publique que chez lui, où son fils affirme ne l'avoir jamais vu en short ?

Voulant prolonger les premiers développements consacrés à ses activités dans la salle de culte en considérant la vie domestique de M. K. à partir de l'entreprise de gestion de son identité dans laquelle il était engagé, il aurait fallu ouvrir les yeux sur tout ce qui, dans cette vie, contredit la première mise en scène de soi, y surprendre les traces de passés que le retraité reconverti avait déclarés nuls et non avenues. Très vite, on réalisa que les rires et regards dénonciateurs posés par le fils sur le moindre comportement de son père, ainsi que la distance empreinte à la fois de mépris et d'objectivation à caractère sociologique de ses propos, constituaient autant de stigmates susceptibles de transformer soudainement M. K. en un vieillard amer et désespéré à l'intérieur de ce qu'il tient à présenter comme *al Dar*.

Continuer à vouloir se faire sociologue se révélait alors de plus en plus difficile. Moins parce que cette fonction se conciliait mal avec celle du « petit » de M. K. qu'on allait devenir face à ce « juif » ou « zéro » que représentait son fils réel, que parce que la reconversion de M. K. et son nouveau statut de « grande personne » avaient fini par paraître si légitimes, que l'étranger détournera son regard – comme par pudeur – de tout ce qui était de nature à en troubler la cohérence.

Un retraité « insupportable » : logique d'une stigmatisation

A quelque 300 mètres de la salle, M. K. habite au quatrième étage d'un des immeubles les mieux entretenus et les plus tranquilles de cette partie de la cité (il s'agit d'un 4 pièces qui lui coûte 20 000 F de loyer par an). Malgré sa grande discrétion (il dit n'avoir jamais cherché à entretenir de relations avec des voisins alors qu'il est un des plus anciennement installés dans le bâtiment), M. K. semble être connu et respecté par tous. Ici, il se fait porte-parole de l'immeuble auprès d'une nouvelle voisine particulièrement bruyante, recourant pour ce faire à des techniques d'action qui lui sont déjà familières : avertissement oral, signature d'une pétition de protestation, plainte au commissariat... Là, il accepte de conduire en voiture un voisin malade jusqu'à sa maison dans le midi parce qu'il avait le temps de lui « rendre service ». Et il n'est jusqu'au jeune employé de l'EDF, habitant l'immeuble voisin, qui ne lui propose respectueusement ses services chaque fois qu'il voit M. K. bricoler dans sa voiture.

Mais à peine entre-t-il chez lui, que M. K. est brutalement dépossédé de ses attributs de grande personne par un fils poussant la provocation jusqu'à l'accueillir par un éclatant « Ah ! voilà notre petit Chirac ! ». Cette formule pourrait à elle seule résumer les incessantes agressions symboliques d'un fils découvrant son père « insupportable depuis qu'il est parti à la retraite ». Précisément, elle renvoie à ces discussions quotidiennes qui, à l'occasion d'un journal télévisé, opposent un père qui « n'a plus rien à faire » à son fils qu'il prend désormais le temps d'écouter ». Ainsi, à propos de différents sujets relatifs à la

vie politique française, les deux protagonistes qui se disent également « de gauche » arrivent à adopter des points de vue opposés. Le père, en militant syndicaliste dressant le bilan amer des innombrables « sales coups » des socialistes, et le fils qui se montrera choqué par une conception si peu « cultivée » de la politique qui consiste à opposer à ses arguments « scolaires » un bulletin de salaire ou une grille des taux d'imposition sur le revenu. Et alors que le premier souligne son attachement à une gauche de militant à l'usine qui le conduit à dénoncer la lâcheté de son fils pour son refus de prendre part à la grève organisée dans son lycée contre la réforme Jospin, le second qualifie les grévistes de « moutons » ou « d'embrigadés », leur préférant une gauche parisienne représentée par Jack Lang (que son père qualifie de ministre des « efféminés »...), Pierre Berger et Edith Cresson qui a « beaucoup de classe ».

A l'occasion de ces discussions où il dit vouloir « apprendre pas mal de choses » de son fils qui fréquente une école jugée comme la seule voie possible de salut, M. K. finit par se voir dépossédé d'un attribut essentiel de son identité de grande personne. Car, réduit pour justifier ses opinions et engagements à ne pouvoir invoquer que sa déclaration d'impôts ou des épisodes anciens de son histoire de militant, il se voit contester la possibilité de s'identifier à des causes universelles et, par là, réduit à n'être plus qu'un vieil ouvrier qui, « c'est classique », se mêle de ce « qui ne le regarde pas ». Désormais, il est celui qui « parle toujours de sous » (référence aux discussions sur la politique fiscale des socialistes); son histoire est perçue comme étant tout à fait singulière puisque chargée de « guerres » et de « malheurs », et les lieux sur lesquels celle-ci s'est déroulée fortement dévalorisés : une campagne d'origine « arriérée », « son » usine rassemblant des ouvriers « pas cultivés », ses lectures soupçonnées d'antisémitisme, etc.

Cette stigmatisation, M. K. peut la sentir dans bon nombre de propos et attitudes de son fils. A table, lorsque mangeant bruyamment une banane, une grimace exprimée par ce dernier lui signifiera qu'il est en-deça de la « civilisation » que son fils a intériorisée en fréquentant la cantine scolaire. Devant la télévision, dans les « chut ! » que lui lance son fils dérangé par les réactions bruyantes (rires, jugements d'approbation ou d'indignation...) d'un père dont il juge « pas cultivé » le manque de distance à l'égard des images. A l'occasion d'une discussion, lorsque des métaphores ou associations structurales exprimées dans le français à fort accent du père provoquent chez son fils un arrogant éclat de rire. Ce sera alors le sociologue qui devra lui expliquer ce que signifiait le « tu ne sais pas manger » lancé par un immigré qui avoue sa « peur de l'avenir » devant un fils qui lui échappe (19). Mais le temps de lui lancer « Monsieur Charif, expliquez-lui [i.e. au fils] ce que ça veut dire », le père retrouvera un sourire fier, se préparant, sûr de lui, à entendre le sociologue-complice requalifier sa compétence intellectuelle pratique déniée par son fils.

Mais toutes ces attitudes et tous ces propos du fils n'auraient guère de sens si leur auteur n'apparaissait pas comme se référant à un univers de relations et de pratiques suspectes. « De toute façon, il ne fréquente que des

(19) Sayad A., *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, op. cit., 1991, p. 252 (« Les enfants illégitimes »).

filles » observe son père visiblement heurté par les comportements quelque peu maniérés de son fils (par certains aspects, la manière de tenir son corps de N. K. a quelque chose de féminin, une sorte d'hypercorrection corporelle qui tranche avec la posture plus « virile » de son père). Aussi, sa fréquentation du « monde du spectacle » et ses réguliers séjours parisiens, s'ils donnent matière à fierté à ses parents, ne manquent pas de les intriguer en raison du grand secret dont N. K. entoure tout ce qui relève de sa « vie privée ». A cela, s'ajoute le suspens insupportable entretenu autour d'une dernière pièce de théâtre qui aurait pu « choquer » les parents s'ils avaient été autorisés à assister à une représentation.

C'est à partir de cet univers de référence à la fois inaccessible, mystérieux et époustouffant pour M. K., que le fils paraît regarder son père. Ainsi, pour la prière par exemple, non seulement N. K. s'est mis à la pratiquer en fréquentant des « étudiants en doctorat » alors que, de son côté, son père l'y incitait déjà depuis un certain temps, mais il refuse aussi de se rendre à la salle car, oppose-t-il à son père : « je fais la prière pour moi, pas pour me montrer ». De fait, la seule fois qu'il se rendra à cette salle – où son père l'avait déjà symboliquement introduit en y déposant quelques livres où l'on pouvait lire en première page « de M. K. à N. K. » – il n'hésitera pas à accuser son père et quelques autres de ses coreligionnaires de partager des idées antisémites. A l'occasion de cette discussion fort animée, M. K. paraissait particulièrement inquiet de l'écho des propos de son fils sur les fidèles présents autour de la table. Mais ses impuissants « bon, arrête maintenant ! » ne suscitaient chez son fils que de très fermes « je ne me tairai pas parce que je le pense ».

Plus généralement, lorsque M. K. évitera de manger à la même table que son fils, ou d'être confronté au regard moqueur de celui-ci, c'est une remise en cause de la gestion de son identité par ce « juif » qu'il cherchera à fuir (« il est même plus juif que les juifs », « il est gentil, mais il écoute les juifs... ils sont beaucoup malins que lui »...). Car, tout comme les juifs à qui il est dit que le prophète Mohamed avait « tout donné » sans rien demander en contrepartie, et qui finiront néanmoins par le « trahir » et vouloir le « tuer », N. K. paraît tuer son père en dénonçant le caractère indigne de son identité.

Une identité non reproductible

M. K. ne paraît jamais aussi faible que quand il est chez lui. Il suffit d'un échange quelque peu animé avec son fils pour qu'il soit saisi par la vieillesse. C'est ainsi qu'après telle discussion sur les « socialistes » ou les « juifs », M. K. se trouve réduit à faire sa prière en position de repos, réservée aux souffrants. A l'occasion de telle autre, il se demande, meurtri, ce qu'il a fait pour « mériter ça », et se rappelle des propos de ses compatriotes : « je comprends pas, mes amis algériens me disent : « si on était comme toi, on aurait pu éviter que nos enfants » [s'éloignent de nous] ». De fait, moins lié à l'Algérie natale que les immigrés de sa génération, doté d'un capital scolaire relativement important qui lui a permis une plus grande intégration dans des réseaux français de sociabilité, il a cru, et continue à croire, dans la promotion par l'école pour son fils, allant même jusqu'à l'inciter à manger du porc servi à la cantine pour ne pas entraver son intégration au sein de l'école.

Aussi, de même qu'il a lui-même cherché à s'émanciper de la campagne de « sauvages » où il est né, puis de la communauté des immigrés, il semble avoir projeté sur son fils des dispositions similaires, au point que rien dans le corps ou la langue de ce dernier, ni même dans l'islam qu'il pratique, ne porte vraiment les traces du pays où il est né (20). Au contraire, il n'arrive à être « [lui-même] » dit-il que lorsque, sur une scène de théâtre, il lui est donné de jouer un rôle radicalement différent de ce qu'il est supposé être. Il a fini par échapper à son père, c'est peut-être que ce dernier ne sait plus à partir de quel point de vue le saisir. Ses relations sociales fort distinguées ne peuvent que flatter dans son père le Français qu'il n'a jamais osé se dire de peur d'être traité de « bougnoule », ainsi que l'ouvrier qui voudrait bien croire que son fils aura les moyens de se passer du travail à l'usine. Son relatif échec scolaire (« il ne lit pas », « il fait des fautes de français »...) inquiète en lui l'Arabe algérien qui se sait condamné à rester, donc à réussir dans la société d'immigration. Sa pratique de l'islam et son attachement à l'Algérie troublent en lui le retraité reconverti qui se rappelle avoir toujours ménagé des voies de retour vers sa communauté, même lorsqu'il s'éloignait fortement d'elle.

Bref, tout se passe comme si l'angoisse identitaire du fils n'était qu'une version actualisée de celle de son père, fils d'ouvriers agricoles « colonisés », autodidacte, parvenu grâce à la politique à se faire une place de notable qui a facilité la gestion d'une identité de « Français-Algérien-musulman ». Une angoisse à laquelle le retraité a voulu échapper en se reconvertissant à l'islam, éliminant pour ce faire, les traces les plus vieilles de son passé profane : remplacement de ses anciens livres par de nouveaux qui portent quasi-exclusivement sur l'islam, destruction de sa carte CGT (M. K. n'en situera jamais précisément le moment), renonciation au café-tiercé-chique, etc. Mais un passé qui semble prendre corps dans son fils qui lui rappelle constamment, et de la manière la plus brutale, ce qu'il a lui-même été, ainsi que les coûts et contradictions d'une telle position critique.

On ne s'étonnera pas dès lors que M. K. se soit fait père de différents autres enfants tout au long de sa vie, ni qu'aucun de ceux-là eût été concevable parce que ne reproduisant qu'une seule des composantes de l'identité d'un M. K. incapable de l'assumer comme telle : Zoufla, la nièce de sa femme qui vivra chez eux près de vingt ans, d'où elle partira pour se marier avec un Français en rompant durablement avec sa communauté d'origine (M. K. ne semble pas encore remis de ce « grave échec »); les jeunes ouvriers de l'usine pour qui le syndicaliste dévoué ne cessera de faire « quelque chose » au point d'en devenir le « père spirituel »; les enfants de ses coreligionnaires auxquels il enseigne la langue de leurs parents avec toute l'affection et le sens de responsabilité morale d'un « sage » de sa communauté; les enfants qu'il aurait eus avec la fille des R. si... « nom d'un chien!... » Il leur aurait donné « une éducation qui... », et ils auraient été déjà « grands » au moment où le sociologue vient lui donner l'occasion de se réconcilier avec ce passé lointain; ce même sociologue devant qui il devient possible de dialoguer avec d'autres soi-même » refoulés au fond de sa

(20) Dans la ville d'Annaba précisément.

foi ; Minou, ce « beau bébé » qui sait d'autant mieux solliciter les caresses du père meurtri en son maître que ce dernier lui achète la nourriture pour chat la plus chère. L'animal « préféré du prophète Mohamed » (21) est, aussi, admiré pour sa fière allure et sa réputation d'excellent chasseur de souris alors même que, castré, il quitte rarement ce douillet appartement d'HLM.

Première série d'entretiens

M. K. : Je suis en France depuis 1952, depuis la Seconde Guerre mondiale plutôt. J'étais alors soldat dans l'armée française. L'Algérie était département français, de 1830 à 1962, évidemment. Mais la révolution algérienne a éclaté en 1954. Moi, à ce moment là, je me trouvais ici en France... j'ai quitté l'armée après la guerre, je me suis fait démobiliser... je suis rentré au pays, je me suis marié avec une Algérienne et je suis venu m'installer ici en France... en 1952... et voilà.

C. K. : Vous êtes resté combien de temps en tout dans l'armée ?

M. K. : Ben c'est-à-dire, de 1941 à 1945 c'est la guerre... le débarquement c'est en 1944. On a débarqué ici en France, puis après, c'était en Allemagne... puis j'ai retourné en France. Et puis... ben, étant donnée la misère en Algérie, parce que le colonialisme en Algérie ne donnait pas de cadeaux... Alors évidemment, la misère et tous ces trucs là : pas de travail, pas de ci, pas de cela. Et puis moi, je suis arrivé à arracher un petit grade. Donc, je gagnais bien ma vie. J'ai dit : « bon, la guerre est finie maintenant, je vais essayer de faire carrière dans l'armée ». Mais, on m'a dit : « voilà, il y a l'Indochine ». J'ai dit : « ah ! il n'est pas question ! »

C. K. : Pourquoi ?

M. K. : Pourquoi ?! parce que moi-même j'étais colonisé. Comment aller combattre quelqu'un qui est contre la colonisation ? Bien que dans l'armée française comme dans toutes les armées, on n'a pas le droit de faire de la politique... Moi j'ai été obligé de dire ça... j'ai dit : « écoutez ! les Indochinois n'ont pas déclaré la guerre à la France. Ils ne demandent qu'à être chez eux. Il faut les laisser tranquilles » et j'ai quitté l'armée. Voilà.

C. K. : Vous aviez quel âge quand vous vous êtes engagé ?

M. K. : En 1941... ben... c'est-à-dire entre 17 et 18 ans— j'avais en principe 17 ans. Mais comme le système colonial là-bas en Algérie... l'administration algérienne [n'est pas sûre]. Donc, je n'ai pas de date de naissance. On disait « né présumé », ces trucs là. Alors moi j'ai obtenu le renseignement par la suite. J'ai demandé, [j'ai mené] des enquêtes, des machins comme ça... le 22 février 1924 en principe c'est ma naissance[...]. Mais, pour ne pas avoir affaire à ma famille, on m'a donné une année de plus [rire] : « né présumé en 1923 » pour avoir 18 ans et être soldat.

(21) Selon M. K., un des compagnons les plus célèbres du prophète devrait son surnom d'Abou Hurayra [l'homme au chaton] à ce dernier animal qui ne quittait jamais le manche de son vêtement.

C. K. : Vous habitiez où en Algérie?

M. K. : Dans le Constantinois, dans un petit village. C'est presque la campagne... j'ai été un petit peu orphelin... j'ai perdu mon père à l'âge de 3-4 ans, je ne me rappelle même pas très bien... il y a que ma... notre mère.

C. K. : Que faisait votre père ?

M. K. : Et ben, le pauvre il travaillait chez les colons pour traire les vaches et les machins comme ça... Ben, il nous faisait vivre avec ça.

C. K. : Vous étiez une famille nombreuse ?

M. K. : 11 frères et sœurs... alors hein... je suis l'avant dernier... et il faut préciser qu'on n'avait pas d'école [dans le village] que ce soit française ou arabe.

C. K. : Alors vous avez appris où ?

M. K. : Appris quoi ? [sourire].

C. K. : A lire et à écrire.

M. K. : Mais comment vous savez que je sais lire et écrire ? [rire].

C. K. : Je vous vois en train de lire... Roger Garaudy en plus [M. K. tient à la portée de sa main un livre de R. Garaudy qu'il tenait sous le bras la veille quand je l'ai vu pour la première fois].

M. K. : C'est-à-dire, ma mère... Dieu... euh... ait pitié ... *Dieu ait pitié de son âme*, elle avait quelques poules, quelques chèvres et elle vendait de temps en temps un animal pour payer... elle m'a envoyé à l'école coranique, chez quelqu'un... c'était pas l'université!... on dit *disciple*. J'ai été pendant 4-5 mois c'est tout hein.

C. K. : Et après, comment vous avez cultivé tout ça, parce que 4-5 mois ça ne suffit pas.

M. K. : Eh bien, [pendant] les quelques mois que j'ai passés dans cette école là, j'avais appris à rassembler... j'avais compris l'alphabet pour commencer (*Alif, Ba...*) et puis j'ai compris comment rassembler les lettres pour écrire un mot. Bon, alors mon oncle – j'avais un oncle qui habitait à 11 km de là – il avait un commerce mais n'avait pas d'enfants. Il fait les marchés, il vend des choses comme ça, il a un magasin et il veut que quelqu'un lui tienne son magasin. Il m'a dit : « maintenant que tu commences à te débrouiller très bien, tu viens t'occuper de mon magasin ». Bon, étant donné que son magasin il travaille avec l'armée française – les officiers et sous-officiers prenaient des marchandises à crédit et tous ces trucs là – j'ai été obligé de tenir son registre avec le très peu d'arabe que j'avais dans la tête. Mais il n'y avait pas d'erreurs [i. e. dans les comptes] et tout marchait très bien. Au bout d'un certain temps, j'ai commencé à comprendre pas mal de trucs, et j'ai commencé à... [geste des mains : ne plus suivre un droit chemin]. Alors, je me suis dit : « j'arrête là », question de confiance... et je suis parti.

C. K. : Pourquoi ?

M. K. : Eh ben, parce que j'ai compris que ça me convient pas. C'est-à-dire lorsque quelqu'un vous fait confiance, automatiquement, il faut bien faire attention à ça... Et moi j'ai commencé à comprendre... c'est-à-dire le sens de la

vie... de vivre un petit peu plus librement, tous ces trucs là. Donc, il y a un risque de toucher un petit peu à son bien. Alors, je suis parti. Il a essayé de me faire revenir, mais j'ai dit : « non, écoutez... maintenant non. Ça va comme ça ». Alors, j'ai travaillé dans un café, comme garçon de café... café algérien évidemment... C'est toujours dans un petit village dans le Constantinois qui s'appelait Tillighma. Et là, évidemment, j'ai quelqu'un qui... j'ai un ami de la ville de Constantine de mon âge qui est venu me voir. Il est resté un peu avec moi, puis il m'a dit : « tu viens avec moi à Constantine ! ». J'ai demandé l'autorisation et je suis allé chez lui à Constantine. Et lui, il est très instruit en français, mais moi... rien ! Alors, je suis allé avec lui... tous ces trucs là. On est resté deux ou trois jours, après, il m'a dit : « écoute ! si on s'engage dans l'armée ?... » [j'ai répondu] « pour faire quoi ? » Il me dit « histoire de voyager ». Et alors, le plus beau en toute sincérité, à ce moment j'avais 17 ans... je ne savais même pas que la France était occupée par les Allemands. C'était en 1941. Lui, il sait puisqu'il lit les journaux et des machins. Il est au courant de tout ça, et encore, étant donné que la France pour lui, c'est loin, c'est pas la guerre... c'est bon. Mais en réalité, lorsqu'on s'engage, c'est dans l'armée française, c'est certainement pour faire la guerre. Donc, il m'a dit « on va voyager »... Il m'a expliqué ça avec beaucoup de machins. Je pars et allez ! à la caserne. Hop ! nous nous sommes engagés très vite. Evidemment la France, je me suis aperçu qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas. Mais bon, je suis engagé, je suis engagé. Donc, on est resté en Algérie là-bas de 1941 à 1944. 1944, on a fait le débarquement ici en France. Dieu merci, je n'étais pas dans les unités combattantes... Avant le débarquement, j'ai été choisi pour faire un stage d'artificier. J'ai fait ce stage là en stage très accéléré pour apprendre un petit peu les munitions... Et puis il fallait déblayer le terrain pour déminer un petit peu les endroits... Donc, j'ai appris à faire ça, et puis je suis... on est venu dans une unité pour cette mission là, ici en France. Donc, on était souvent à l'arrière pour déminer les champs... Pas de problème jusqu'à la fin de la guerre. A la fin de la guerre et de mon contrat, étant donné que j'ai arraché un petit grade et étant donné que la misère en Algérie : pas de travail parce que le *colonialisme* ne fait pas de cadeaux... eh ben je [me] suis rengagé pour ça... Ben, c'est pour gagner mon pain. Et puis un beau jour, je me trouve devant quelque chose que je ne peux pas supporter. C'est justement quand on m'a dit « vous allez en Indochine ! »...

C. K. : Vous êtes encore en Algérie pendant ce temps là ou en France ?

M. K. : En France, en France. Dans plusieurs endroits : Normandie, du côté de Toulouse...

C. K. : De quand à quand précisément ?

M. K. : De 1944 à 1948. Et puis en 1948, j'ai demandé de rentrer en Algérie. J'ai demandé mon affectation en Algérie parce que je me suis dit : « c'est pas ça ! ». J'ai commencé à me perdre... à... déjà... boire de l'alcool... à [en] abuser un peu comme les gens d'ici. J'ai dit : « je suis musulman, je vais me perdre, je rentre chez moi c'est beaucoup mieux ». Ma mutation a été acceptée. Je rentre en Algérie et c'est ici qu'on m'a dit : « vous êtes bon pour l'Extrême-Orient. Et c'est là que j'ai répondu « non ! » [...]. Attention, mettons bien les choses au point. A ce moment là, je parle parce que j'étais Français... de nationalité française... mais

en réalité, en Algérie on était des esclaves. Politiquement, l'Algérie était département français. Mais enfin, étant donné que je suis soldat, ils me disent qu'on [i. e. les Algériens] est français... il fallait parler comme un Français... Les Indochinois n'ont pas déclaré la guerre à la France, il ne fallait pas les embêter à 1 000 km d'ici. Et là, j'ai quitté l'armée. Voilà, ni plus ni moins. J'ai quitté l'armée. J'ai essayé d'avoir du boulot là-bas en Algérie. C'est un problème encore. Pour comprendre un petit peu le système colonial en Algérie avant tout ça : on était exploité, domestiqué, vraiment ils ont essayé de faire de nous des esclaves. Lorsqu'en Algérie, on demande un travail, [on vous dit] « après votre service militaire ». J'ai fait la guerre, et lorsque j'ai demandé du travail après la libération, on m'a dit : « non, non. Pour avoir du travail, il faut avoir 8 ans de service... pas 4 ans ». C'est pour ça que j'ai rengagé aussitôt... Et lorsque je suis sorti avec plus de 8 ans de service militaire, je retourne à l'administration : [je leur dis] « alors, l'emploi ? ». On m'a dit : « vous avez laissé votre situation dans l'armée et vous voulez demander du travail ici ? » [rire]. Donc, vous voyez comment...

C. K. : Donc, pas d'emploi.

M. K. : Pas d'emploi ! j'ai écrit partout. J'ai embêté tout le monde. J'ai même demandé audience au préfet. Bon, j'ai été convoqué, il faut dire la vérité. Bon, son directeur me reçoit, il me dit : « monsieur le préfet n'a pas beaucoup de temps – en ce moment là, c'est un nouveau préfet qui vient d'être nommé – il est pris par... les hautes personnalités et tous ces trucs là ». J'ai dit : « écoutez ! s'il y a des hautes personnalités alors moi [vous vous en foutez] ? ». Il m'a dit : « mais essayez de comprendre les choses. C'est vrai, son agenda est trop chargé... Dites moi ce que vous voulez et moi je lui transmets tout ce que vous me dites ». J'ai dit : « écoutez ! j'ai bien précisé sur ma demande d'audience que c'est pour une raison personnelle, alors il n'y a pas à expliquer... j'ai rien à vous dire ». Puis j'ai vu qu'il n'y avait rien à faire... j'ai été obligé de cracher le... je lui ai dit tout ce que j'avais à dire... bon... et je suis sorti. Et lorsque je suis sorti, ben... j'ai pris la décision de venir ici en France [...] c'était la fin de 1951... j'ai pris cette décision de venir ici en France et puis... parce que je sais que premièrement, les Français ici en France ne se conduisent pas comme les Français d'Algérie...

C. K. : Comment vous saviez ça ?

M. K. : Parce que j'étais soldat ici pendant des années et des années, donc j'étais en contact avec eux. Je m'endettais, je mangeais chez eux, j'ai dormi chez eux. Je voyais qu'ils ne faisaient pas de différence entre moi et puis un autre. Et puis surtout, ils me considéraient même comme un libérateur parce que je suis venu la mitrailleuse à la main. Je suis pas venu manger le pain des Français, je suis venu pour les libérer... non mais enfin, ils ont un comportement humain par rapport aux Français d'Algérie ! Donc, automatiquement, je suis venu ici, j'ai trouvé du travail, j'ai trouvé une cabane – un petit logement – et j'ai fait venir ma femme... Et puis voilà [...]. C'était pas loin d'ici. Je suis resté tout le temps par là, depuis toujours.

C. K. : Vous vous êtes donc marié entre-temps.

M. K. : Je me suis marié en Algérie, je vous ai dit, en quittant l'armée. Puis lorsque j'ai pris la décision de venir ici en France, je suis venu tout seul. J'ai cherché du travail et le logement, puis j'ai fait venir ma femme.

C. K. : Qu'est-ce que vous avez trouvé comme boulot alors ?

M. K. : [rire] A ce moment là, il n'y avait pas grand chose comme boulot en France. Il n'y avait pas l'industrie qu'il y a aujourd'hui... Parce que la France, bien qu'elle a gagné la Seconde Guerre mondiale... Elle a dépensé des milliards et des milliards en Indochine pendant 7 ans. Il n'y avait absolument rien ici. Il n'y avait pas d'autoroutes, pas de machins, alors que les Allemands, ils ont perdu la guerre [mais] ils ont reconstruit leur pays. Alors, j'ai trouvé du travail dans une scierie dans le bois... c'est pas quelque chose pour un petit bonhomme comme moi [...] évidemment je n'étais pas bûcheron, mais j'étais dans les grands endroits où on coupait... on préparait le bois [pour faire] des machins de toute sorte : les madriers, les planches et même les traverses pour la SNCF... J'ai jamais travaillé dans ma vie... eh ben, il y avait pas de limite pour travailler. On pouvait travailler 13-14 h c'était bien. On faisait 10 h de boulot... pas de samedi... c'est-à-dire [qu'en] fin de semaine cela faisait 60 h. Des fois avant de préparer à manger, je suis déjà endormi. Mais j'étais obligé de résister parce qu'il y a une femme qui m'attend et puis il fallait faire quelque chose, il fallait travailler et accepter ça. J'ai travaillé pendant... et puis à un moment donné, j'ai fait venir ma femme. Au bout d'un an et demi je crois, je ne sais pas... j'ai dit : « bon, écoutez hein ! préparez mon compte, je fous le camp ». Un coup de tête. Mais le contre-maitre l'a regretté parce que j'étais un très bon ouvrier. Pas vraiment costaud pour beaucoup de choses, mais un très bon ouvrier, accrocheur, un gars qui ne lâche pas. Je n'étais pas négligent. Je sais ce que je fais. Alors, il l'a regretté. [il m'a dit] « non, non excusez-moi ! » j'ai dit : « pas d'excuse ! j'ai besoin de mon compte c'est tout ». Je n'avais ni logement – je logeais chez eux [i. e. dans la scierie] – ni travail, mais j'ai pris cette décision là. Il fallait leur donner 8 jours. Bon, [entre temps], il vient me voir tous les jours et il me dit : « laissez ça tomber ! » [j'ai dit] « pas question ! » puis je suis parti [...] j'ai trouvé un logement et j'ai trouvé du travail, à ce moment là, il y avait une compagnie de tramway. J'ai travaillé là. Mais la compagnie a été vendue et j'ai trouvé du travail dans l'industrie [...]. J'ai commencé dans une usine de galvanisation... j'ai travaillé là un bon moment. Puis est arrivée la révolution algérienne... et c'est un autre problème... et je suis Algérien...

C. K. : Donc ?

M. K. : [rire] Donc il faut foncer.

C. K. : Où ?

M. K. : Ben... dans la révolution. Donc... je n'ai vraiment pas peur du tout de dire ça parce que je n'ai jamais caché ma position hein. Ni aux Français, ni devant la police, devant les gens d'armée, devant le diable. J'ai été clair, net et précis. Pour moi, il n'est pas question d'être Français. Je suis Algérien et je ne peux en aucun cas être autre chose qu'un Algérien. Alors j'étais obligé... ici comme il y avait des Algériens, il fallait s'occuper de ces Algériens... on n'a pas le droit d'organiser un maquis ici en France, mais enfin j'ai conseillé pour qu'ils pensent à la révolution, qu'ils pensent à leur famille là-bas, qu'ils pensent... Les organiser, qu'ils cotisent un petit peu pour aider la révolution. C'est-à-dire s'en occuper... je suis rentré partout. J'étais FLN jusqu'au bout [...] j'étais responsable politique et organique de cette région-là. Ça veut dire organiser les Algériens...

Faire partie de la révolution. Parce qu'on est ici... sans être organisé, on ne peut pas être Algérien, on ne peut pas être derrière la révolution. On faisait des réunions, on faisait des machins clandestinement évidemment. Et puis on parlait de nos problèmes... et chaque fois qu'un responsable s'en va, il se faisait remplacer par quelqu'un d'autre et ainsi de suite... on était tout le temps organisé.

C. K. : Et ça marchait ? Comment vous arrivez à faire passer ce message ?

M. K. : C'est-à-dire à ce moment là, c'était quelque chose de très dur pour la bonne raison que... c'est pas la question des Français... l'histoire des Français ne m'a jamais fait peur. Ce qui m'a fait peur ce sont les Algériens qui sont divisés. C'est-à-dire, lorsqu'on a déclenché la révolution en Algérie, on a créé un nouveau parti pour dire que celui qui l'a déclenchée était faux. Alors, on commençait à être les uns contre les autres – FLN et MNA de *Messali al Hajj* – c'est-à-dire, lorsqu'on s'adresse à un Algérien, on ne sait pas s'il est d'un côté ou de l'autre. Mais il fallait le faire... Moi j'ai dit : « écoutez moi ! je suis FLN. Si vous êtes MNA, vous êtes libres de faire ce que vous voulez, mais seulement foutez-moi la paix ! ». Evidemment, il y avait beaucoup de casse entre les uns et les autres et des fois on trouve dans nos éléments des indicateurs, des machins comme ça... comme dans toutes les révolutions. Là évidemment, on fait une enquête, on désigne dans chaque localité une communauté de sages pour juger [les coupables]... et puis de temps en temps, il y en a ... c'est obligé, on ne pouvait pas faire autrement... que ce soit dans les résistants français ou dans les révolutions quoi. Lorsqu'on trouve à l'intérieur d'une organisation qu'il y a des indicateurs, il faut les supprimer... moi, de mon côté, parce que je ne suis pas le gars comme... les autres Algériens, j'en sais rien pourquoi je suis comme ça mais les autres responsables quand ils travaillent, ils indiquent un faux nom [...] moi, j'ai travaillé avec mon nom, et il est très connu... je n'ai jamais caché... parce que j'ai dit « pourquoi cacher ? » à quoi ça sert ? je suis algérien. Un jour, je crois que c'était en 1956 ou 57, avant que l'affaire algérienne ne passe aux Nations Unies, je me rappelle très bien, le FLN nous a demandé de faire grève pendant 8 jours... Eh ben on a fait grève. La directive était à ce moment là : faites grève, mais restez chez vous, ne fréquentez pas les cafés, évitez les provocations [...] moi je suis sorti, je suis allé au café parce que je connais le patron depuis... j'ai dit après tout, il faut bien que...

Je vais au café pour voir ce qui se passe... J'ai rencontré un Algérien qui était là. Tout à coup, il y a deux gendarmes qui sont rentrés : « ah, vous faites grève ? ». J'ai pas voulu répondre. L'autre Algérien c'était un ancien combattant mais alors il n'était pas dans le coup du tout, il aime bien boire, il est marié avec une Française. Je l'ai laissé discuter avec eux, j'ai pris ma mobylette et je suis allé chez un copain. Dix minutes après, les mêmes gendarmes tapaient à la porte de la maison où je me trouvais : « alors on fait grève ? ». Alors le gars il dit « moi je suis malade, les enfants sont malades... ». J'ai regardé comme ça et j'ai dit : « monsieur est malade, sa famille est malade, ses enfants sont malades mais moi je fais grève... vous permettez que je vous dise pourquoi je fais grève?... je fais grève parce que j'ai fait 10 ans de service militaire dans l'armée française. Je suis algérien, vous le savez bien, j'ai de la famille là-bas. Alors, aujourd'hui les Algériens se révoltent contre l'injustice. L'Algérie va avoir son indépendance un

jour ou l'autre, il n'y a pas de doute. Si je rentre là-bas, on va me dire : mon salaud tu as fait 10 ans dans l'armée française et tu n'as même pas fait 8 jours de grève pour ton pays ». Ben je vous jure que les gendarmes m'ont dit : « cher monsieur vous avez raison ! » textuellement. J'ai été franc, direct, je ne cachais rien. Je ne cachais rien... je suis parti comme ça et Dieu merci, je n'ai jamais été emprisonné ... j'étais très bien estimé par les uns et par les autres c'est-à-dire mon médecin, le maire du village où j'habite, le patron où je travaille [il dit de moi] : « c'est un très bon travailleur, il est sérieux, il est correct, il est ceci et cela ». Dieu merci... non mais c'est vrai... comment ! il y a des Français qui nous donnent un coup de main et moi Algérien je vais dormir ?

C. K. : Pendant tout ce temps vous n'étiez pas encore vraiment installé en France. Vous n'aviez pas de logement à vous...

M. K. : Je n'ai jamais eu de logement à moi jusqu'à maintenant... ne vous tracassez pas la tête [rire]... Ah non. On a tout le temps l'espoir de [ne plus] rien faire ici, de rentrer chez vous. Mais seulement le résultat il est là [i. e. je suis toujours ici].

C. K. : Et votre famille là-bas, qu'est-ce qu'elle devenait ? vous avez encore des rapports avec elle je suppose [...].

M. K. : [M. K. est visiblement gêné] non, pendant la révolution, il faut dire la vérité... je me trouve du travail ici, je ne pouvais pas vraiment... je travaille dans une usine pour faire vivre ma famille...

C. K. : Votre famille, c'est-à-dire ?

M. K. : Ma famille ! ma dame [...] j'ai pas eu des enfants à ce moment là parce que je me suis marié... puis la révolution a brusqué... et puis je ne m'occupe plus de... la maison. Pour moi, les autres [i. e. les compatriotes en lutte] avant tout...

C. K. : Et votre famille là-bas ?

M. K. : [toujours gêné et hésitant] Ah oui, mais là-bas pas de contacts. Enfin, je correspondais avec eux c'est tout... Pendant la révolution c'est... D'ailleurs... J'ai été au Maroc, j'ai écrit à mon frère – il est au Maroc – je lui ai dit : « écoute !... – je m'excuse, ça fait longtemps que je ne suis pas rentré en Algérie pour la raison que... vu ce qui se passe... Et puis je reviendrai un jour mais dans une Algérie libre ». Et mon frère lui, il ne sait pas lire le français – je lui ai écrit en français alors que je me débrouillais très bien en arabe [rire] –, il ne sait pas lire l'arabe non plus... Alors il va donner cette lettre là à son patron français [éclat de rire]... Je lui avait écrit « tu ne me verras pas en Algérie avant l'indépendance », et c'était ce qui s'est passé, il ne m'a pas vu jusqu'à l'indépendance. Et le plus beau, c'est que j'ai rencontré son patron, il m'a demandé conseil avant de prendre la décision de partir, c'était un grand colon. J'ai dit : « écoutez ! moi je ne sais rien de ce qui va se passer, cela dépend de votre conscience. Si vous n'avez rien fait, vous pouvez rester... à mon avis à moi. Mais, je n'étais rien du tout, je n'avais pas les leviers de commande... rien du tout... je ne suis que de passage [...] ». Quelques jours après, il a fait sa valise comme tout le monde... Parce que Ben Bella a fait trop de conneries envers ses frères, et puis il n'y a pas de raison qu'un Français va rester là-bas... c'est pas possible.

C. K. : Vous êtes rentré quand en Algérie ?

M. K. : Après l'indépendance [...] je suis resté deux ans. Puis... d'ailleurs je n'ai pas travaillé dans l'administration algérienne avec les Algériens. J'ai travaillé dans une société européenne comme magasinier – chez Dunlop –. Après deux ans, j'ai trouvé que c'était pas ça [...]. Pourquoi on a fait la révolution pour être chez nous. Le paradis ! comme dans toutes les révolutions, il y a des gens qui font la révolution, et le plus souvent ils se font piéger par les gens qui n'ont rien fait et qui prennent le pouvoir [...] c'est pas ça...

C. K. : Comment ça « c'est pas ça » ?

M. K. : Je crois que vous avez pas compris. La révolution algérienne a fait sept ans de guerre. Le peuple a souffert on a perdu les meilleurs éléments de la révolution [...] Et lorsque Ben Bella a pris le pouvoir en 1962, il commence à être contre Bourguiba, contre le Maroc, contre l'Arabie Saoudite... pour parler de Fidel Castro, Brejnev. Qu'est-ce que ça veut dire ces trucs là ? Les pays de l'Est nous ont aidé, il faut le reconnaître. Mais nous sommes des Arabes... nous sommes attachés aux pays arabes, et on ne doit pas casser ce truc là, ce bien là.

C. K. : Vous-même, est-ce que vous étiez musulman pratiquant à l'époque ? Vous viviez en France, ça ne devait pas être une question essentielle pour vous.

M. K. : Lorsque j'étais soldat dans l'armée française, avant le débarquement en 1944, alors que je me trouvais en Algérie dans le régiment d'artillerie de la ville d'Oran, je faisais la prière en étant soldat et j'ai demandé qu'on me foute la paix le vendredi. Le colonel m'a accordé le vendredi. C'est vrai, je n'étais pas seul, on était deux musulmans dans ce régiment de 600-800 personnes, mais on a obtenu le vendredi pour faire la prière. Alors, lorsque je vois aujourd'hui ce qui se passe en Algérie, ça me révolte. [...] il m'est arrivé après tout ça, lorsque je suis venu m'installer ici en France – à ce moment là, il n'y avait pas ce qu'il y a aujourd'hui : beaucoup de magasins arabes, bouchers. Il n'y avait pas de mosquées... et puis, le contact avec les Européens, ...bien qu'au fond de moi-même j'étais musulman « ah ça, ne touchez pas à ça ! », c'est quelque chose pour moi, on n'a pas à discuter de ça. J'avais deux choses : on ne parle pas de mon pays, ni de l'islam. Je n'ai jamais accepté qu'on touche à ces choses là. C'était pour moi des choses fondamentales, quelque chose de sacré [...] parce que je suis croyant, profondément croyant... je ne suis pas du tout... Bon, j'ai négligé avec le contact, l'éloignement. Mais au fond de moi-même je ne peux pas me séparer de ça. Je prends un exemple : je buvais de la bière par exemple. Mais quand je prends ma voiture [je dis] : « au nom de Dieu miséricordieux », je lis un petit verset du coran, je suis branché. Ça ne m'a jamais quitté et jusqu'à maintenant, je tiens absolument qu'on ne touche pas à ça [...].

[Quant aux conditions de vie en général en France] C'est comme en Algérie ou chez vous. C'est comme partout, on a des copains, parce que je ne suis pas le seul musulman ici en France. Il y a beaucoup d'Algériens de toute sorte. On est en contact avec eux, on va chez eux, ils viennent chez nous, on mange chez eux, comme dans le pays, c'est exactement pareil, il n'y a pas de problèmes. Et avec les Français aussi, ils nous invitent, ils mangent chez nous, on mange chez eux [...]. Le chef de la scierie à la forêt de Fontainebleau où j'ai travaillé, il m'a donné l'impression qu'il était un peu raciste. Il [avait eu] affaire avec beaucoup

d'Africains, mais personne n'a eu le courage de rester longtemps. Il m'a expliqué par la suite qu'il y en a qui sont restés une demi-journée... parce que le travail était très dur. Il me donnait l'impression qu'il était raciste, alors j'ai été obligé de m'expliquer avec lui clairement, comme à mon habitude. Le gars il a réfléchi, et lorsqu'il parle maintenant avec ses copains, il leur dit : « allez discuter avec monsieur K. ». On est devenu vraiment des copains, des amis. Sa fille qui habite justement à Foljuif nous a invités à manger pour la fin d'année moi, ma femme et mon fils [...]. Tous les gars que j'ai fréquentés, je dis franchement, je n'ai pas d'ennemis ici en France. Ils [i. e. les Français] sont sympas, ils sont gentils. J'ai même parfois l'impression qu'ils sont mieux que les nôtres, parce qu'ils ne sont pas hypocrites... ils sont corrects.

C. K. : Pourquoi vous avez quitté au bout de deux ans que vous avez passé là-bas après l'indépendance ?

M. K. : Parce que c'était pas ça... même que je suppose que vous êtes de la Sécurité algérienne, je n'ai rien à cacher [rire]... On a fait une révolution c'est pour être bien chez soi, pas pour voir ce qui s'est passé à ce moment là en Algérie. Le Parti unique, je suis contre. Là où il y a un seul parti qui commande, il faut se révolter. On a critiqué le colonialisme. C'est vrai, j'ai été anticolonialiste ! Pas antifrançais hein, anticolonialiste. Comment ne pas être anti-mafia en Algérie ? A la fin de la colonisation, il existait déjà quelque chose de valable dans la liberté d'expression. Il y avait quatre partis en Algérie. C'était sévère, très sévère, mais il y avait quand même quatre partis politiques, le PC, le PPA ou MTLD par la suite, l'UDMA et puis l'association des Ulémas... J'ai fréquenté évidemment ces partis. J'ai été du côté de l'UDMA et j'ai été du côté des Ulémas. Voilà pourquoi vous, vous êtes jeune, vous ne voyez pas ce que ça veut dire les *ulémas*, des gens lettrés... Cette association a été créé par A. Ben Badis, tu le connais ? et B. Al-Ibrahimi parce qu'ils ont vu que le peuple algérien... on était des millions d'Algériens commandés par 600 charlots et colons. Il y avait aussi, dans les grandes villes quelques privilégiés qui travaillaient dans l'administration et dont les enfants sont scolarisés, et le reste rien ! On était illettrés à 94-96 % – des deux langues – voilà pourquoi le peuple algérien s'est révolté. Ça, c'est pas moi qui le dit, c'est le Gouverneur général de l'Algérie en 1957, je crois que c'est Jacques Soustelle lorsque la question algérienne est posée devant les N.U. J'étais ici en France, et je me rappelle un petit peu son discours : « on ne peut pas accorder l'indépendance aux Algériens pour la bonne raison qu'ils sont illettrés à 94 % des deux langues. Donc, c'est quelque chose d'officiel. Comment ! « mission civilisatrice » de la France pour instruire 4 personnes sur 100 en 150 ans ? [...].

C. K. : Et votre travail chez Dunlop, comment ça se passait ?

M. K. : Je travaillais avec un Français. C'est pas des Arabes hein. Oui, avec un Français, tous les autres ouvriers étaient partis. Il n'y avait que le directeur, et moi je tiens le magasin. Pas de problème, j'étais pas malheureux. Mais... on s'attendait pas à ces trucs là... Voir l'Algérie libre devenir un pays communiste, non non, c'est pas ça.

C. K. : Alors, vous avez pris la décision de revenir [i. e. en France]...

M. K. : Disons... en réalité... il fallait un motif, c'est vrai. Je suis venu ici, je suis revenu ici... je ne sais rien. Vraiment, jusqu'à présent je me demande. C'est vraiment le destin, il se passe des choses le plus souvent sans que... sans que l'on sache pourquoi. Bien que je n'étais pas content de ce qui se passait en Algérie, ça c'est sûr, ça me révoltait et j'étais pas du tout dans ma peau ... de voir... j'étais pas content, mais j'ai pas pensé venir. Mais, j'ai rencontré un copain qui était responsable avec moi de la Fédération FLN de France pendant la révolution. Il était bien placé dans le gouvernement. Il m'a dit : « écoute! on a besoin de toi si tu veux aller en France ». C'est-à-dire pas pour travailler... je travaille pour le gouvernement algérien, pour rester en contact avec les Algériens, pour ne pas les perdre... Alors, j'ai réfléchi, j'ai pensé... c'est vrai. De Constantine de chez Dunlop, je suis allé à Alger, j'ai travaillé un mois à la Préfecture d'Alger. C'est là que j'ai rencontré ce bonhomme qui était un grand responsable de la révolution... on a parlé... j'ai réfléchi, et 48h après j'ai dit « ça va pas, c'est pas ça », je n'avais jamais pensé voir l'Algérie comme ça. Alors, j'ai dit : « Oui, je pars ». Donc, je suis revenu... c'est l'Etat qui a payé le voyage... et voilà [...].

Là bas, ça s'était mal passé. J'arrivais ici, j'étais fatigué, j'étais dégoûté avec tout ce que j'ai vu là-bas en Algérie... je ne suis plus moi-même... le doute, alors, j'ai essayé de reprendre les choses en main, mais je n'avais plus le même courage qu'avant, ni la même volonté... Et puis, à cause de ça, je ne sais plus, un jour on m'a dit : « écoute! Ben Bella veut que tu rentres en Algérie ». Alors, j'ai dit : « dites à Monsieur B. Bella que je suis très bien en France » – un mois et demi après mon arrivée [...].

Concrètement, j'ai été... Amicale des Algériens... ces trucs là. Parce qu'ils savent bien que pour l'organisation, je suis organisé, je sais me débrouiller et ils ont pensé...

C. K. : Et vous n'êtes plus rentré en Algérie?

M. K. : Je rentre en vacances.

C. K. : Chaque année?

M. K. : Non, moi non. Ma femme et les enfants... l'enfant – un seul enfant – tous les ans. Mais moi tous les 2-3 ans parce que quand je vais là-bas, je vais en voiture et ça coûte cher. Donc, il faut économiser un petit peu d'argent pour... tandis que ma femme et mon fils, tous les ans.

C. K. : Qu'est-ce que vous avez fait comme travail depuis 1964?

M. K. : Lorsque j'ai quitté les soldats... j'ai été chauffeur de poids lourd chez les Américains à Fontainebleau. Au départ des Américains, j'ai trouvé du travail dans une usine de construction mécanique. J'y suis resté jusqu'à ma retraite – en 1987 – comme magasinier [...]. [Dans le travail, dans cette usine à 7 km d'Amiens] je n'ai jamais eu de problèmes... Evidemment comme partout, comme toujours dans une usine, il n'y a pas que les immigrés algériens, marocains, portugais... il y a les Français et toutes les races. Dans ce mélange... il y a des gens intelligents et des gens bêtes comme partout. C'est parfois difficile, mais pour celui qui est un peu rodé à ces choses là, il n'y a pas de problèmes... moi le racisme, je dis que non... ici en France, mon Dieu, pour dire que les

Français sont racistes, ça c'est un vrai mensonge. Il n'y a pas vraiment de racisme. Si il existe! mais pas en nombre comme on le prétend. C'est la crise économique qui a poussé les gens à la montée du Front National. Pas parce qu'ils sont racistes, parce qu'ils sont sans travail... Attention, je ne suis pas hypocrite. Je suis l'homme qui dit ce qu'il pense...j'ai vérifié. En arrivant dans cette usine de construction, le nombre d'ouvriers était de 250. J'ai constaté qu'il n'y avait pas de comité d'entreprise. Il n'y avait pas de syndicat... Alors, j'ai pensé qu'il fallait faire quelque chose. Evidemment, la grande majorité c'était des Français... Et puis j'ai constaté que moi, je suis très très estimé par les jeunes Français. Partout où je passais, les jeunes Français ils me trouvaient formidable, j'étais un père spirituel pour eux. Et lorsque ces gens-là quittent la boîte, ils m'écrivent à moi le premier avant leurs parents.... Eh bien, j'ai essayé de discuter avec les jeunes justement, et puis on fait une liste pour organiser le comité d'entreprise... Alors, mon nom se trouve dans cette liste, avec des jeunes et le nom d'un Arabe aussi. Mais je n'étais pas en tête de liste hein... Les jeunes, c'est à eux... mais j'étais avec eux. Alors, évidemment, lorsqu'on a établi cette liste, il fallait passer par la CGT. Mais lorsque le patron il a appris ça, oh là là... Il les a convoqués un par un : « toi, toi et toi, plus de travail! ». Il n'y a que moi à qui il n'a rien dit. Il les a découragés. Ah mon dieu, comment faire? J'ai discuté avec d'autres personnes, d'autres jeunes, et on a décidé de faire quelque chose sans passer par un syndicat, quelque chose de libre. C'est faisable... Un Français – c'est un ancien déporté – on pensait qu'il était raciste. Il emmerde tout le monde – je m'excuse –... Il a écrit sur la liste – en cachette : « on ne veut pas être commandé par des étrangers ». Alors, c'est un raciste automatiquement. En principe, il peut passer en justice... J'ai découvert 6 mois après. Je lui ai dit : « C'est toi salaud!... Parce que tu n'as pas le courage de te défendre, tu critiques les gens qui font le travail... on se sacrifie pour toi »... on a discuté, petit à petit on est devenu des copains et il m'apportait le croissant tout chaud le matin [...]. Maintenant que vous savez beaucoup de choses sur moi-même, et vous, quelle différence vous faites entre le [parti] Ba'th en Syrie et en Irak? [...].

Le monde arabe est un monde pourri. Je suis en train de lire [l'histoire des] *quatre califes* [successeurs du prophète Mohamed]... Il faut partager. Si moi par exemple ça ne me plaît pas, je fous le camp, allez je vais vivre en France, je vis très bien...et j'oublie ce qui se passe là-bas... c'est pas normal, c'est ça l'individualisme. Deuxièmement, on ne peut pas déclarer... euh... qu'on appartient à ce pays... c'est pas possible... c'est-à-dire, de dire que je suis d'un tel pays... je suis algérien, eh bien, il faut rester en Algérie pour la reconstruction du pays. Il faut lutter contre l'injustice comme au temps de la colonisation!

C. K. : Mais vous, vous êtes ici. Alors, vous n'êtes pas algérien c'est ça?

M. K. : Je suis algérien, je ne suis pas d'ailleurs arrivé à comprendre pourquoi je suis ici... étant donné que je n'ai pas accepté la nationalité française. Ma place en principe n'est pas ici.

C. K. : Vous n'avez pas la nationalité française?

M. K. : Ah non, non... je suis algérien, je ne peux pas être français.

C. K. : Mais vous pouvez avoir la nationalité française?

M. K. : Avec beaucoup de facilité étant donné que j'ai fait l'armée et que ça fait longtemps que je suis ici... mais je ne cherche pas à avoir cette nationa-

lité... je suis un Algérien. C'est vrai qu'avec la nationalité française je serais beaucoup plus à l'aise. D'un point de vue matériel. Exemple : je suis ancien combattant. Lorsque j'ai demandé ma retraite – le régime général, mais il y a une partie aussi pour la retraite complémentaire – on m'a dit : « ben non, on a rien de prévu pour les étrangers ». Donc, quand on voit ça... lorsqu'on dit qu'ici, les immigrés ont les mêmes [droits], c'est faux, c'est archifaux. j'ai fait la guerre... et lorsqu'on arrive à ça : « ah non, il faut être français ».

C. K. : Mais vous pouviez prendre la nationalité pour compléter vos droits, non ?

M. K. : Non... je ne cherche pas à prendre la nationalité française. Je n'ai rien à foutre de leurs 4 ans. Je ne suis pas comme ça moi. Etre français pour avoir quelques sous ? Donc, je ne vais pas être un vrai Français.

C. K. : Mais vous pouvez aussi dire : « je ne suis pas en Algérie... euh... ».

M. K. : Ah non non. Mais je suis immigré ici. Je suis étranger ici et c'est tout... Je vis comme un étranger. Mais je n'ai pas de problèmes avec les Français tout en étant étranger. Je vais vous citer un cas : à l'usine où j'ai travaillé, il y avait des *harkis*... eh ben, ils sont malheureux ces gars-là avec leur nationalité française... Ils me posent des questions : « pourquoi vous n'êtes pas français ? vous avez fait ci, vous avez ça... ». J'ai dit « si je suis français et qu'il y a un Français qui me dit que je suis un bougnoule, moi je rentre dedans ». Je préfère mieux qu'il me dit ça alors que je suis étranger... J'arriverai encore à discuter avec lui... mais tandis que, avoir la nationalité française et, aux yeux des Français je ne suis pas français... on voit bien l'Espagnol qui a pris la nationalité française, et l'Italien... on les appelle pingouin et rital, l'Indochinois c'est le yakouni... et l'Algérien c'est un bougnoule tout en étant français. Mais attention, je parle de la classe ouvrière... lorsque on monte un peu plus haut, ce n'est pas pareil, les gens ne pensent pas pareil... mais tandis que le Français moyen lui, il est comme ça. Puis il le dit sans méchanceté... c'est pas du racisme... c'est parce que lui, il est français, [alors que] celui-là, il n'est pas chez lui... ben, il n'est pas pareil que lui... il donne un nom comme ça sans vraiment aucune discrimination raciale hein... ils le disent comme ça... Ben, évidemment, il y a celui qui accepte et celui qui ne l'accepte pas [...].

C. K. : Et quand vous avez affaire à l'administration algérienne...

M. K. : Ça c'est encore beaucoup plus mauvais. Je préfère avoir affaire à l'administration française qu'à l'administration algérienne – et je précise bien : j'assume mes déclarations. Quand je vais en vacances là-bas, je prends ma voiture. Alors, quand on débarque dans des ports, Alger ou Annaba par exemple, eh bien mon Dieu, le premier jour déjà, vraiment ça vous dégoûte. Combien de fois j'ai dit : « j'aurais été à Tel Aviv, j'aurais eu certainement moins de difficultés que chez moi »... Contrôles sans arrêts et les embêtements, tous ces trucs là. Le bateau, il arrive à 8 h du matin, les gens se pressent pour sortir les premiers, alors, tout le monde debout et puis on est serré... tout d'un coup, on voit les policiers et les douaniers rentrer dans le bateau... Deux heures après, on est encore debout devant la porte. Après deux heures, on commence à sortir avec les patatras de l'administration... on ne sait pas vraiment ce qu'il faut faire comme papiers, c'est pas vraiment organisé, ou bien ils créent [des problèmes].

[ils nous disent] « Bon, il faut faire ça », je fais ça. Je finis avec la queue – parce que dans chaque bateau il y a 500-600 personnes... on arrive à arranger le papier... « Ah non non, il vous faut encore autre chose »... et à 6 h du soir : « écoutez ! vous allez passer demain ». On trouve une chambre à l'hôtel, on garde votre voiture mais le lendemain vous payez le parking... quand on voit ça, je me demande si vraiment... si je suis fier d'être algérien... si on a fait une révolution pour voir ces choses là...

C. K. : Et après, une fois que vous êtes en Algérie, si vous devez faire des papiers d'identité, d'état-civil ou des choses comme ça... ?

M. K. : Ben là-bas... oh ! ça va, il n'y a pas de problème ; Après, évidemment, on va chez des amis... Une fois j'ai été très content de la police. Ma femme voulait aller faire un tour en Tunisie. Nous sommes partis en voiture. Arrivés en Tunisie, on lui a volé son sac avec papiers, argent. Bon, on a été obligé de faire le nécessaire et d'aller à l'ambassade d'Algérie à Tunis pour demander un papier pour qu'elle puisse rentrer [à l'ambassade]. On a fait un scandale – d'après eux, le passeport n'est pas perdu, on fait du trafic avec ça. Bon, j'ai obtenu le papier et on est rentré en Algérie. Mais ce papier là, à la douane tunisienne, ils l'ont gardé. Arrivés à Constantine, il faut faire un passeport provisoire pour rentrer ici en France... [M. K. raconte le mépris manifesté par un fonctionnaire qui voulait – en plein mois de ramadan – l'envoyer chercher le document d'état-civil dont il avait besoin dans une autre commune en dépit de toute logique puis, comment il rencontre par hasard, dans la même administration un cousin éloigné qui lui fera délivrer le papier avec tout le respect dû au rang de « *tonton M* »]. Voilà ce qui se passe en Algérie. Celui qui a un papier de la révolution [Pour M. K., le mépris affiché par le premier fonctionnaire est sans doute dû à la légitimité d'ancien révolutionnaire dont il est investi et qui lui assure une totale impunité], ben il fait la loi... Un fonctionnaire là-bas, on ne peut pas lui dire quoi que ce soit... Je ne comprends pas, je ne peux pas faire vraiment une idée pourquoi ces Algériens ont choisi ce modèle. On a été quand même colonisés par les Français au point de vue administratif. On peut faire fonctionner notre administration comme eux mais sans vraiment être... euh... des Français... quand je suis là-bas, évidemment, ce n'est pas la famille qui m'intéresse... ce que j'aime bien, je prends ma voiture pour aller à droite et à gauche, pour voir, pour vérifier, pour discuter avec les gens... qu'est-ce qu'il y a de bien et de mauvais, qu'est-ce qu'ils ont fait, etc. Enfin, je discute avec tout le monde : les étudiants, les *fellahs*, les paysans de toute sorte... Mais l'armée est une chose qui m'échappe. Plusieurs fois je trouve des soldats qui font du stop, je les prends en voiture, je discute avec eux, mais un soldat ne peut pas savoir grand chose. J'ai pris une fois des « aspirants », ce sont des gens qui rentrent dans l'armée avec la baccalauréat. C'était en Kabylie. On voit déjà qu'ils discutent bien, ils ne sont pas bêtes...

C. K. : Vous parliez avec eux en français ?

M. K. : Ah oui en français. Parce qu'on ne peut pas discuter tous les problèmes sans...le français. Après ça, je pose la question : « et après le service militaire, qu'est-ce que vous allez faire ? » Alors, sans hésiter : « je finis mon service militaire, je fous le camp à l'étranger ». Futurs cadres de la jeunesse, ce sont des gens qui ont... des diplômes, des doctorats... Ça me fait de la peine de

voir ça... Ils m'ont dit : « on voit pas vraiment l'avenir ici ». Et beaucoup de médecins, pharmaciens... sont d'ailleurs ici en France.

C. K. : Vous ne leur avez pas donné votre avis ou des conseils ?

M. K. : Ah ! j'ai conseillé quelqu'un qui est plus instruit, qui vit là-bas... Une autre fois, j'ai pris un autre auto-stoppeur en Kabylie aussi. Moi, j'aime bien discuter avec les gens... Il a vu que la voiture est immatriculée en France. Evidemment, on commence à discuter politique... Il m'a dit un petit peu ce qui se passe [en Algérie] mais avec méfiance... J'ai dit voilà comment je vois les choses : « C'est vrai, je viens ici pour passer un moment, quatre semaines c'est très peu. Ce que je vois ne me plaît pas, mais je voudrais l'Algérie un peu mieux que ça et les Algériens un peu mieux que ça, parce que quand même, le peuple algérien ne mérite pas ça après 132 ans de colonisation et 7 ans de guerre. Et puis, être libre, ça me plaît ». Puis, j'ai essayé de développer mon argument Il a bien compris ce que je voulais dire. [au moment de descendre] il m'a dit : « je suis radiologue à l'hôpital de Douera ». Il m'a embrassé en me disant que les hommes, les vrais Algériens ne sont pas en Algérie. Puis il m'a dit : « méfiez vous quand vous êtes ici en Algérie. Il faut la fermer ! » [rire].

[...] J'ai fait la révolution ici en France, et j'ai pas caché ma position avec les Français. Ils savent bien que j'étais un élément FLN à 100%. Je parle... contre cette domination, ce qui se passe en Algérie. Ce n'est pas du tout pareil qu'ici, etc. Par conséquent, moi en Algérie, dans mon pays, eh ben je ne peux pas parler, je ne peux pas m'exprimer... Il faut applaudir Ben Bella, Boumédiène sinon on est anti-révolutionnaire, on est des mauvais Algériens. Alors ça, avec moi ça ne marche pas... Pendant les deux années que j'ai passées à Constantine, B. Bella est venu rendre visite à Constantine. J'étais peut-être le seul à ne pas aller le voir, à ne pas aller comme tout le monde voir le premier président de l'Algérie libre... pour applaudir... Mais, j'ai dit : « c'est pas possible d'aller voir un charlot pareil ». Alors, je ne suis même pas sorti de chez moi, et puis je déteste ces hommes là, ces gens là...

C. K. : Mais comment votre entourage réagissait-il à votre comportement ?

M. K. : C'est-à-dire... j'ai constaté que le peuple a vraiment bien compris ce qui se passe chez lui. J'ai trouvé que Boumédiène était beaucoup plus populaire que ce que je pensais. Il faut vraiment... avoir un degré d'instruction assez élevé pour comprendre... pour être contre Boumédiène, sinon ça ne se voit pas. L'Algérien moyen, lui, il prend la radio, la TV, les journaux... ben, partout c'est pareil : le peuple, le peuple, le peuple. Des mensonges !... on n'a pas beaucoup parlé de Mohamed [i. e. le Prophète], on parle que de B. Bella... comme si il faisait des miracles. Et quand Boumédiène a pris le pouvoir, pareil... Alors à quoi ça sert de faire un coup d'Etat ? On fait un coup d'Etat pour changer les choses, pas pour faire pareil. Le Parti unique, c'est contre nature. Là où il y a pas la démocratie, c'est l'esclavage. Parce qu'on a copié sur les pays de l'Est. Tous les pays arabes ils sont un petit peu comme ça.

C. K. : Et ces aspirants kabyles, qu'est-ce que vous vouliez ajouter à leur propos ?

M. K. : Bon, je ne peux pas... je ne sais pas moi... j'ai constaté que c'est pas ça en Algérie. Je ne peux pas leur dire... je n'ai pas le droit de leur dire :

« attention, il faut rester ici ! ». Si je leur dis ça... ils vont me dire : « qu'est-ce que vous faites là-bas en France ? ». [Seulement] je dis : « C'est dommage, c'est vraiment dommage que les compétences quittent le pays pour laisser l'Algérie entre les mains de vrais bourricots [...]. Une fois, il y en a un qui m'a dit : « ce que vous dites, c'est bien mais pourquoi vous êtes pas ici ? ». Une seule fois [quelqu'un m'a fait ce reproche] c'est tout. C'est quelqu'un... que je connais très bien. Il m'a dit : « Ce que tu discutes, c'est très bien pour l'Algérie, mais ta place est ici pour ça ». J'ai dit : « tu crois que je n'ai pas travaillé assez pour l'Algérie ? maintenant c'est à vous. Mais, je lui ai dit : « j'en ai fait suffisamment, maintenant j'ai les cheveux blancs... nous, on vous a enlevé déjà le plus gros ». Parce que le régime colonial, c'était pas quelque chose de simple à se débarrasser de ça... vraiment c'était inimaginable de penser que le peuple algérien, avec rien du tout, s'opposait à cette force colossale et s'en débarrasser après sept ans de guerre. C'est vraiment formidable. Je suis obligé de faire référence à quelque chose : [Un jour le préfet de Constantine dit à Ben Badis suspecté d'activités subversives] « la France elle est rentrée avec les armes en Algérie. Elle a des canons, des avions, des chars ». Et Ben Badis a répondu – moi, quand j'ai appris ça j'ai dit : « il est complètement cinglé » – : « Bof ! les armes du bon Dieu sont beaucoup plus fortes que les armes de la France ». Sur le coup, étant donné que j'étais jeune, j'ai dit : « qu'est-ce qu'il a ce bonhomme à dire ces trucs là ? ». C'est après l'indépendance de l'Algérie que j'ai compris que les armes du bon Dieu sont beaucoup plus fortes que les armes de la France [...] les gens sont morts avec le mot *Allahou akbar* [Dieu est le plus grand].

C. K. : Et ça, vous le pensiez au moment de la révolution ou bien c'est après que vous êtes arrivé à cette conclusion ?

M. K. : J'ai bien précisé que j'étais très très très attaché à l'islam. L'islam... à mes yeux... il est irremplaçable. C'est quelque chose de sacré. Sans l'islam, moi, je me demande ce que je serais... un animal ! Donc, je vois autour de moi par exemple, je discute avec des gens beaucoup plus instruits que moi... moi évidemment, l'instruction... c'est pas ma faute, je suis pas instruit. Alors, je discute avec des gens instruits qui discutent très bien en arabe et en français. Mais, je leur disais : « vous êtes ignorants ! ». Parce qu'ils sont à côté des problèmes. Parce que la réalité aujourd'hui, cette culture occidentale c'est quoi ? tout est falsifié. Prenons un exemple dans l'Histoire (*l'émir Abdel Kader* qualifié d'« ami de la France » alors qu'en réalité, il a fait la guerre à la France)... Et aujourd'hui, évidemment vous les jeunes, vous voyez l'Occident... c'est vraiment le paradis, c'est formidable. Moi non, je ne vois pas les choses comme ça. Je vois l'Occident, c'est bien ! ce sont des pays qui se sont bien développés industriellement, mais c'est tout. Mais ce n'est pas le paradis. Le paradis peut être autre chose. Mais tous les pays arabes qui ont recopié sur l'Occident, c'est... Enfin, les pays arabes qui n'ont pas recopié sur l'Occident tels que l'Arabie Saoudite, les Emirats... ils sont à côté des problèmes eux aussi... C'est pas ça ! l'islam c'est pas ça.

C. K. : Ce que je voulais dire c'est qu'au moment de la révolution, quand vous étiez ici en France, l'islam n'occupait pas une place aussi importante chez vous...

M. K. : Dans cette période là, je me suis un petit peu éloigné de l'islam, j'ai abandonné la pratique. Mais de cœur, je suis resté musulman. Mais j'avais

vraiment espérer que l'islam reprendrait sa place. L'islam, c'est pas quelque chose qu'on peut effacer d'un coup de stylo. Ça ne s'efface pas. Parce que l'islam est non seulement une religion, c'est une civilisation. C'est une culture. C'est l'essence de toute civilisation. Pour moi, l'islam... c'est beaucoup plus important que tous les mots qu'on peut employer... c'est quelque chose de plus important. Parce qu'il n'y a pas autre chose... il n'y a rien dans la vie que ça. Parce que l'islam, il parle du passé, du présent et de l'avenir. Et lorsqu'on a ça, eh ben on ne peut être que bien informé. Et ça, ce n'est pas en Occident qu'on trouve ça. En Occident, on est orienté vers quelque chose, et pas autre chose. Tandis que l'islam est détourné aujourd'hui par les soi-disants musulmans... avec la culture occidentale.

C. K. : Est-ce qu'il y a un moment, Monsieur K., est-ce que vous pouvez me dire quand est-ce que l'islam a repris dans votre pratique une place importante? Quand est-ce que c'est revenu ?

M. K. : Evidemment, il y a plusieurs motifs qui m'ont poussé... c'est-à-dire à m'éloigner de la croyance... de la pratique. C'est-à-dire travailler ici dans une usine, ce n'est pas quelque chose de simple. C'est trop dur. Loin de la maison, travail trop dur... et puis le plus souvent quand on rentre, on est très très fatigué... J'avais essayé plusieurs fois pendant les vacances, quand ma femme rentre en vacances en Algérie, je reste tout seul... Hop! je me reprends à pratiquer. Et lorsque je reprends le travail, je... bien que l'islam, il nous facilite les choses. Mais je l'avais peut-être mal compris. Bon, les cinq prières, si on ne peut pas les faire à l'heure, on peut les faire le soir, la nuit, à tout moment. Mais il fallait les faire. Mais moi, j'étais l'homme qui cherchait à faire chaque chose à sa place. J'étais trop exigeant... Et puis je trouvais que le temps ne me permettait pas de faire la prière bien comme il faut. Alors c'est ça qui m'a poussé à m'éloigner de la pratique de la religion musulmane. C'est le temps. C'est le travail... Et c'est ça! Ce n'est pas un autre motif... Et puis, j'étais conscient que pour pratiquer la religion musulmane, il faut bien le faire comme il faut ou ne pas le faire. Et alors avec le travail et l'éloignement...ça prend beaucoup de temps. Quand je rentre, je suis mal foutu...si j'avais fait la prière, je l'aurais pas fait comme il faut... parce que l'islam veut lorsqu'on dit *Dieu est le plus grand*, on est devant Dieu. Alors donc, il faut que le cœur soit vide. Eh évidemment, avec les problèmes qu'on a ici avec le patron, avec le syndicat...[...] En 1987, j'ai pris ma retraite et puis j'ai commencé à pratiquer vraiment.

C. K. : Mais, avant la retraite, quand vous rentriez en Algérie... Le mois ou les deux mois que vous passiez en Algérie...

M. K. : La prière? non, non. La prière, j'ai dit attention, il faut la faire ou pas la faire. Parce que c'est beaucoup plus grave pour celui qui fait un jour et pas... ou bien un mois, et après il abandonne... C'est beaucoup plus grave... Lorsqu'on le fait, on s'engage, c'est un engagement. Lorsqu'on est engagé, eh ben il faut le faire. Et lorsque je ne veux pas le faire, ben je laisse. Enfin, la prière ce n'est pas quelque chose à négliger. D'ailleurs il y a une sourate [du coran] qui dit... [il lit la sourate, en arabe, qui rappelle le croyant à son devoir]. Alors c'est clair hein. Pas de négligence, on ne s'amuse pas avec ça...

C. K. : Il y a une question qui me travaille depuis le début, Monsieur K. Vous avez passé peut-être trois fois plus de temps en France qu'en Algérie [- C'est

exact! ». Vous n'avez travaillé que deux ans en Algérie [« C'est exact! »]. Vous avez passé tout votre temps ici [« Exact! »]. Vous avez ici... [« Je suis un petit peu européen, je ne suis plus africain »]... Pourtant, vous êtes très attaché à l'Algérie, à l'arabe, à l'islam.

M. K. : A l'arabe!... ouh... non. L'islam... Le pays, c'est le pays. Parce que la patrie, c'est la mère patrie hein. On dit c'est la mère. [Mais l'islam] beaucoup plus que l'Algérie encore. Parce qu'avec les quelques mois d'école coranique et les quelques mots que ma mère – *dieu ait pitié de son âme* – m'a permis d'apprendre quelques sourates du coran... C'est avec ça seulement – *entends-tu par Dieu!* – que je suis arrivé par la suite à acheter quelques livres, à les lire et comprendre un petit peu l'islam. Et j'ai trouvé ça vraiment formidable... j'ai trouvé que l'islam c'est pas quelque chose avec quoi on s'amuse. Parce que j'ai fait la comparaison [avec les autres religions...]. L'islam, il s'appuie vraiment sur la vérité, et de l'autre côté, je vois vraiment que ce n'est pas ça [...].

C. K. : Mais ce que je voudrais comprendre, c'est comment au bout de tant d'années passées en France, cette certitude là n'a pas été ébranlée.

M. K. : [rire] oh non! Et ça ne se peut pas. Je vais vous dire exactement : je compare le musulman à une matière, l'or. L'or, vous pouvez le jeter dans une poubelle un an, deux ou trois ans, après, vous le sortez, il brille. Et tout ce qui n'est pas musulman, c'est *de la ferraille*, ça rouille au bout d'une nuit [...]. L'or ne perd pas sa valeur, et pourtant il a été dans des endroits sales. Eh bien, le musulman est un petit peu comme ça. Il était dans une terre d'islam, il est musulman. Lorsqu'il sort de cette terre et se trouve dans une terre où il n'est pas entouré de musulmans, eh ben, il s'appelle toujours or. Pour moi, le musulman est l'homme... l'homme sans défauts. Ça n'existe pas aujourd'hui... Je ne peux pas dire que je n'ai pas de défauts, attention... Je trouve que lorsqu'on est un vrai musulman, on peut être un homme sans défauts. Malheureusement pour nous, on n'est pas de vrais musulmans. C'est pour ça qu'on est entaché de beaucoup de défauts!

[...] Dieu n'est pas un monarque tyrannique. Dieu est miséricordieux. D'après ce que j'ai appris sur l'islam, Dieu peut pardonner sur tous les péchés de l'homme... Lorsqu'on revient à la raison, on commence à comprendre, et on regrette un petit peu ce qu'on a fait, et puis on oublie tous ces trucs là... sincèrement... avec sérieux, Dieu il pardonne. Mais il ne pardonne pas si par exemple je vous ai volé quelque chose ou fait quelque chose. Si vous me pardonnez pas, eh bien là, c'est mauvais parce qu'il y a le jugement dernier pour le musulman.

C. K. : Tout à l'heure, vous m'avez dit : « ah non l'arabe, c'est pas pareil » [que l'attachement au pays ou à l'islam].

M. K. : Oui parce que, c'est-à-dire voilà, l'arabe... je peux être un Arabe du VII^e siècle, mais un Arabe du XX^e siècle [rire], c'est-à-dire du temps du *Prophète et des premiers califes*... Et puis après ça, les Arabes... [rire] ça dépend quel Arabe.

C. K. : Donc, vous vous définiriez comment ?

M. K. : Moi je suis... Le Prophète dit qu'il faut pas... Parce que quand on est musulman, il n'y a pas de frontières. Vous êtes bien d'accord ? Vous le saviez ça ? Bon, maintenant avec le système occidental, la géographie, chacun son coin chez soi. Alors donc, je suis obligé de dire que je suis musulman, Algérien. Mais

évidemment, les Algériens, ils ont existé avant les Arabes. Et puis les Arabes sont venus. C'est *Ibn Ouqba* je crois qui a conquis l'Algérie. Les Arabes sont venus pour nous arabiser, pour nous instruire. Et on a accepté l'islam. Nous sommes des arabo-musulmans. Mais nous ne sommes pas des Arabes, vraiment arabes. Nous sommes plutôt... berbères... islamisés par les Arabes. Donc, nous ne sommes pas à 100 % arabes. Nous sommes musulmans.

C. K. : Votre ami qui était auparavant votre patron dans la scierie, il vous considère comment, comme un Algérien ?

M. K. : Ah oui, bien sûr... il me définit... il voit en moi – d'après ce que je vois, d'après ce que me dit son entourage... Sa fille par exemple, lorsqu'elle a des problèmes avec son père, elle vient me voir. Alors, regardez voir à quel point j'ai été quelque chose pour cette famille là. Ben lui, il me définit comme un Algérien correct, sincère, pas bête... comme ça, c'est tout, sans plus.

C. K. : Et la personne analphabète dont vous m'avez dit que vous l'avez aidée à retrouver son dossier militaire ?

M. K. : Oh lui !... l'illettré là... Il sait que je suis algérien... C'est-à-dire, il ne s'entend pas avec sa femme. Il est bête, il est exploité par sa femme... J'ai été chez lui pour lui faire une lettre devant ses filles et sa femme. Et sa femme, elle me dit : « mais Monsieur, vous êtes intelligent. Lui, il est bête... » mais non, ça vaut même pas le coup de discuter de cette famille là... Ça m'a fait de la peine [de voir] quelqu'un qui a fait son service militaire et que moi je suis au courant comment toucher... faire le nécessaire. C'est pas parce que je savais écrire ou je savais le droit beaucoup plus qu'un autre...

C. K. : Est-ce que les Maghrébins d'ici vous connaissent tous ?

M. K. : Je n'ai pas beaucoup de contacts avec les Maghrébins hein. Quand je travaillais, j'avais pas beaucoup de contacts. Parce que, premièrement, la plupart, ce sont des gens qui aiment boire. Et moi, évidemment je buvais aussi, mais quand je rentre dans un café, je prends un demi de bière, j'achète un paquet de cigarette ou une boîte à chique – je chique plus maintenant. Alors, quand je rentre au café, tout le monde c'est vrai, me respecte et me connaît. Je les connais comme ça de vue, mais pas leur nom. Que ce soient les Tunisiens, les Marocains. Et tout le monde me respecte. [Ils m'invitent] « Viens prendre quelque chose ! », [mais je réponds] *excusez-moi*. Je vais de l'autre côté, et je prends un demi de bière tout seul. J'ai acheté mon paquet de cigarettes, j'ai bu mon demi de bière, et je rentre chez moi... Les gens ont pensé que j'étais fier. Un jour, je leur ai dit : « écoutez ! ce n'est pas une question de fierté ou des machins comme ça. Fier ? ! [C'est contraire à] l'islam. Non, je rentre dans un café pour boire un demi de bière, pas deux. Si je vais avec toi, tu me paies un verre, je te paie un verre, ça fait deux. Et puis un troisième-là, ça fait trois, et après dix... Non, parce qu'avant d'entrer, je savais ce que j'allais faire dans un café. Voilà comment je me suis conduit tout le temps... Je bois mon demi de bière, mais question de dire... que quelqu'un peut prétendre qu'il m'a vu saoul, là, c'est un menteur. Non, j'étais pas dominé par ces choses-là. C'est parce que, ma foi, je suis avec eux, je fréquente... et puis, rentrer au café, payer la flotte aussi cher que le machin... je préfère une bière ou un ricard.

C. K. : Alors, vous étiez en relation avec davantage de Français que de Maghrébins ?

M. K. : Là évidemment... premièrement, il n'y avait pas beaucoup de Maghrébins. Les très peu qu'il y avait, me connaissent. Mais les Français sont beaucoup plus nombreux, et puis ils aiment le dialogue, ils aiment chercher à comprendre, et surtout, ils s'intéressent... Quand on dit qu'il existe le racisme, je crois que c'est parce qu'il y a le manque de dialogue. Lorsqu'on dialogue avec eux, on arrive à comprendre. Les Français en général, ils ont un comportement à première vue raciste, mais en réalité ils ne sont pas racistes... Il faut les connaître.

C. K. : Et votre expérience de délégué du personnel...

M. K. : Oui... pendant quelques années... On faisait de temps en temps des réunions à l'union départementale [de la CGT]. Et j'ai commencé à comprendre des choses que je n'avais pas comprises. Délégué du personnel dans la CGT... la CGT, c'était le machin des communistes automatiquement.

C. K. : Mais vous, vous n'étiez pas communiste.

M. K. : [sourire] Un musulman, il ne peut pas être communiste. Un communiste pour moi, c'est un communal. C'est un athée. Le musulman, c'est un croyant. Mais enfin, j'ai trouvé que d'après leur règlement intérieur, qu'ils acceptent les gens de toute opinion, de toute religion. Mais en réalité, c'est faux. Lorsque vous parlez avec eux, lorsque vous cherchez à comprendre, on se rend compte que non. C'est archifaux. Lorsqu'on ne pense pas comme eux... ben, c'est pas ça. Donc, j'ai constaté que c'était un racisme caché chez les gens qui sont soi-disants contre le racisme. Donc, vous voyez, il faut vraiment les fréquenter pour comprendre beaucoup de choses...

C. K. : Mais vous auriez pu être aussi une sorte de délégué des Maghrébins ici.

M. K. : Non... [rire]. Déjà, on a des difficultés à être le délégué des gens de sa race, de son pays. Pour le Maghreb, c'est un vrai problème [...]. Ici en principe, lorsqu'on a essayé de faire ça [i. e. la salle de culte] après que le maire nous ait donné cette salle, on a essayé de faire... comment on appelle ça... un comité des Maghrébins des habitants de la ville d'Amiens. Dans ce comité, je suis le président et le trésorier en même temps. Mais malheureusement, je suis tombé malade. J'ai été opéré plusieurs fois à l'hôpital de Villejuif à Paris... Ben, j'ai dit : « écoutez ! désignez quelqu'un de plus jeune, plus capable... parce que c'est bien d'être quelque chose, mais il faut travailler. Et maintenant, je ne suis plus apte ». Ils ont accepté, mais finalement ils n'ont rien fait. Et à la mairie, c'est toujours mon nom. Mais en principe, je suis démissionnaire parce que ma santé ne me permet pas d'être actif. Je reste un petit peu musulman dans mon coin en attendant des jours meilleurs. [...] Cette salle, elle était entre les mains des jeunes d'Amiens. Mais on a constaté que c'était la drogue, la bière, avec d'autres Algériens (22). On a pensé faire quelque chose pour les jeunes, c'est-à-dire essayer de contrôler un petit peu ces jeunes pour ne pas les laisser tomber dans

(22) Il s'agit de O.M. vieil Algérien marié à une Française et vivant depuis la fin des années 50 à Amiens – ses coreligionnaires sont généralement agacés par son grand zèle dans la pratique d'une religion qu'il a découverte depuis son « accident » – et d'un Algérien actif à la tête de l'Amicale des Algériens[.]

la délinquance, la drogue. C'est avec cette idée qu'on a essayé de voir le maire pour lui dire que ça peut faire du bien à ces jeunes... Nous les grandes personnes, on va essayer de discuter avec tous les parents... Le maire a été parfaitement d'accord. Et puis, on a fait un petit coin pour les gens qui font la prière, et ici, un petit coin café... les jeunes, réunions, machins... Mais quelques uns ont dit : « pas de prière là-bas c'est pas une mosquée... ». On a commencé à créer des histoires. Alors... attention, j'ai dit, c'est pas une mosquée mais un petit coin pour la prière. Ça n'a jamais fait de mal à personne. Mais ils veulent en faire un café... de la bière. Voilà la confusion entre nous Maghrébins, comment on fait des histoires... Les Tunisiens avec leur amicale ont désigné un autre comité... ils sont allés voir le maire. Devant le maire [j'ai dit] : « écoute, ce problème là... tu dois avoir honte de déranger monsieur le maire, c'est entre nous... A cause des rapporteurs, le maire a voulu venir ici... Il nous a dit : « faites ce que vous voulez de la salle » et a donné une autre salle aux jeunes. C'est très bien comme ça. Pas de problème. Un petit coin pour la prière, un petit coin pour l'école... [Quant à la relève] il y en a un qui est beaucoup plus capable, le secrétaire [i. e. O.M.]. Il est très fort en français, il se débrouille très bien, il connaît très bien le maire, c'est son ami... C'est un homme direct, discipliné. Il aime chaque chose à sa place... Eux [i. e. les autres Maghrébins] ils trouvent que c'est pas des gamins.

C. K. : Qu'est-ce que vous pensez en général des Maghrébins qui sont ici... Est-ce qu'ils sont nombreux déjà ?

M. K. : Premièrement, il n'y a pas beaucoup d'Algériens à Amiens. Il y a beaucoup plus de Tunisiens et Marocains. Première constatation, les Marocains... pour la religion, ils sont formidables. Ils tiennent à la religion, ce ne sont pas des alcooliques... les Tunisiens sont tous... euh... ils sont un petit peu trop occidentalisés... [ils vont] dans les cafés... à l'exception de deux ou trois. Autrement, le reste, c'est le café, c'est boire, tous ces trucs là... Travailler uniquement pour ça. Quant au très peu d'Algériens qui sont ici, ben, mon Dieu, je ne pense pas en dire grand chose parce que moi [je ne fréquente que] le petit S. [de l'Amicale] et O. [secrétaire du comité des Maghrébins]. [les autres] en conflit tout le temps pour des conneries, des choses qui ne tiennent pas debout, alors, évidemment, on ne peut pas dire qu'on a une bonne image.

C. K. : Est-ce que vos activités ici prennent beaucoup de temps de votre journée ?

M. K. : Non, non... mais je ne suis plus rien ici hein... maintenant non [...] parce que, attention, j'ai été opéré plusieurs fois, je ne peux plus faire grand chose. J'ai un jardin, mais je ne peux plus y faire grand chose maintenant parce qu'il fait froid... un petit jardin loué un petit peu plus loin... [le jardin, il le sous loue à un voisin marocain avec lequel il partage ses légumes...] Je l'ai pris uniquement pour ne pas rester sans rien faire, mais je suis tombé malade... mais je l'ai gardé quand même.

C. K. : Votre femme ne travaille pas Monsieur K ?

M. K. : Non, non [j'apprendrai par son fils qu'elle a travaillé comme ouvrière dans une usine et qu'elle est maintenant en pré-retraite].

C. K. : Et vous avez un fils, c'est ça ?

M. K. : Oui, il a 20 ans. Il est lycéen...

C. K. : Il sera comme vous ? intéressé à la lecture...

M. K. : Peut-être !... une tête de mule, pareil... [rire].

C. K. : Qu'est-ce qu'il veut faire, vous le savez ?

M. K. : Ben, j'en sais rien. Je crois que... je pense que... je pense qu'il est... il n'est pas courageux pour commencer. Le travail me fait pas peur... mais lui, je pense qu'il est courageux pour faire les travaux manuels. Donc, jusqu'à présent il croit que la vie est facile, simple. Puis il se casse pas la tête, bien que je lui explique : « attention ! méfie-toi, la vie est un combat... Ce n'est pas si simple que tu penses ». Il s'intéresse au théâtre. Il est en train de faire du théâtre, mais ce n'est pas avec ça qu'il va faire sa situation ou son avenir. Mais enfin il dit : « bon... c'est pas [moi que tu vas] retrouver un jour dans une usine ». Ben, j'ai dit : « je me demande ce que tu vas faire. Parce que si tu ne vas pas dans une usine, c'est pour faire quoi ? ». Il m'a dit : « le Droit ». « Le Droit ? mais il faut être un cerveau » je lui ai dit. Il aime pas la lecture. Il ne lit pas. Je lui achète des livres de toute sorte et puis les journaux de tout... vraiment pour lui, uniquement pour lui. J'ai dit : « tu crois qu'avec ça... tu ne vas pas arriver à grand chose. Parce que celui qui veut faire du Droit... A ton âge, tu dois être au courant de beaucoup plus de choses ». Malheureusement... lui il pense... Là, il fait du théâtre ici à Amiens.

C. K. : Monsieur K., il ne faut pas vous plaindre. Vous lui avez donné le goût du théâtre, des choses intellectuelles comme ça. C'est déjà quelque chose qu'il veuille faire sa vie en dehors de l'usine. Moi j'ai fait du droit. Il ne faut pas être si exigeant avec lui, ça viendra tout seul... Je parie que vous êtes un père très exigeant...

M. K. : Non, non... je vois une chose...

C. K. : ...Parce que la vie maintenant, ce n'est pas l'usine seulement. Vous avez l'air de penser que si on ne va pas à l'usine, c'est difficile de faire sa vie. Ce n'est plus vrai. Peut-être c'était vrai de votre temps, mais...

M. K. : Non, ce n'est pas du tout ça... moi je pense qu'il faut apprendre beaucoup de choses pour ne pas être vraiment... C'est-à-dire ne pas dire : « je vais faire ça, et j'apprends ça mais pas autre chose ». C'est pas beau ça... Parce qu'on ne réussit pas...

C. K. : Mais aujourd'hui, on ne peut pas faire autrement.

M. K. : Mais non, mais non... c'est-à-dire, le droit c'est bien. C'est même très bien. Moi je voudrais bien. Mais il ne s'intéresse même pas à la lecture. Comment ça va venir ? avec les 2 heures qu'il passe au lycée ? il croit savoir avec ça, à l'âge de 20 ans ? Il a 20 ans et il ne sait pas grand chose. Il doit s'intéresser, il faut qu'il travaille. Il rentre, il regarde la T.V... Il ne fait pas grand chose... ou bien, le machin de théâtre, là, il s'intéresse un petit peu. Ben, je trouve qu'il n'est pas assez courageux pour... je pense qu'il n'est pas courageux, et je suis certain que ce n'est pas ça !... puisque pour le droit, il faut travailler. Ça ne vient pas comme ça [...] il a déjà deux années de retard... non !

C. K. : Il partira à Paris pour continuer...

M. K. : On verra bien, on verra bien.

C. K. : Vous pourriez lui payer ses études ?

M. K. : Ben, on va voir ce qu'on peut faire. Tant que je suis vivant, je ne peux pas le laisser tomber. Moi j'aurais aimé le voir par exemple... en sortant... c'est vrai ! il ne faut pas rester toujours coincé. M'enfin... attendons [de lui] au moins quelque chose... travailler à la maison... Il a son bureau, il peut quand même... Mais je ne l'ai jamais vu en train de faire quoique ce soit à la maison. Je me demande comment il va faire. Enfin, une chose... J'ai trouvé une chose formidable chez lui : Un jour, il y a peut-être trois-quatre ans, il m'a demandé : « papa ! qu'est-ce que tu penses des cigarettes ? ». Je lui ai dit : « écoute ! je ne te les conseille pas », c'est tout ce que je lui ai dit. Il ne fume pas. C'est une bonne chose. Il va tous les ans en Algérie. Il y a trois ans, en 1988 je crois – quand moi je lui parle de ces trucs là, il n'y a rien à faire, on n'est pas d'accord... il n'est jamais d'accord avec moi – il est rentré en Algérie avec deux jeunes comme vous. Eh bien, on lui a appris à faire la prière... tout seul... c'est bien, et puis *il se met à prier*. L'année d'après, alors que moi... il y a des livres ici... [je lui dis d'apprendre l'arabe... [il répond] « non, ça va ». L'année d'après, il est revenu avec un livre A, B, C, D. C'est de là-bas, mais [ici] il ne veut pas. Ça fait trois ans il fait sa prière... régulièrement.

C. K. : Vous êtes un papa formidable. Vous vous rendez compte, il le fait tout seul, vous ne l'avez pas obligé [à faire la prière].

M. K. : Ah non, non... je ne l'ai pas obligé, je ne l'ai pas aidé... et puis c'est en Algérie. Et puis, c'est pas avec de la famille, mais avec les voisins et des jeunes un petit peu plus âgés que lui qui sont allés en doctorat. Alors, il a été frappé par ça... Et lorsque j'ai discuté de la religion avec lui, j'ai trouvé qu'il est au courant de pas mal de choses. Mais par là-bas, ni par moi, ni par les livres que j'ai ici... j'ai des livres ici en français et en arabe...

C. K. : Est-ce qu'il est attaché à l'Algérie ?

M. K. : Très attaché. Je ne comprends pas. Quand de temps en temps je parle de ces trucs [i. e. je critique ce qui se passe en Algérie], il me dit : « là-bas c'est mon pays... ». Je pense sincèrement que... je ne sais pas... j'ai peur de l'avenir... mais enfin lui, il est très attaché... parce que premièrement, tous les ans, il faut qu'il passe ses vacances en Algérie. Ça, il n'y a rien à faire. Donc, pas de problème.

C. K. : Et il a des amis là-bas ?

M. K. : Oui, j'ai de la famille... et il a fait des amis avec qui il fait la prière...

C. K. : Et il voudrait rentrer définitivement après... non ?

M. K. : [silence] ... je pense que oui, oui... il préfère l'Algérie à la France [...] moi, je critique ce qui se passe là-bas, vous l'avez bien constaté, alors mon fils, ... des fois il est contre moi. Il n'aime pas que je critique... [il dit] « C'est normal... ». Il a l'air de dire : « toi, tu es vieux... écoute hein ! tu commences à déconner. Laisse donc ça » [rire]. Il voit les choses un petit peu comme ça.

C. K. : Mais alors s'il rentre, il fera la chose que vous, vous n'avez pas faite.

M. K. : Ben, il comprendra. S'il rentre et s'installe en Algérie, il comprendra. Ce jour là, il comprendra que tout ce que je lui ai... Enfin, je lui dis toujours : « note bien ce que je te dis. Essaie de le noter, de ne pas l'oublier parce que tu vas voir ce que je te dis [il tape du doigt sur la table] et tu vas dire : tiens ! ce vieux machin m'en a parlé ». Parce que je ne pense pas que je parle comme ça, critiques pour critiques. Non, c'est de la critique constructive. Parce que c'est vraiment quelque chose... ça c'est blanc, ce n'est pas noir et ce ne peut pas être noir... Alors, lorsqu'on me dit que c'est blanc... ben non. Donc c'est ça, il y a des choses qu'il faut pas... il y a pas à cacher, c'est pas parce que c'est mon pays... le paradis... c'est pas blanc. Non, j'aime l'Algérie. Je suis algérien. Je maintiens et je reste. Mais ce qui se passe chez moi, c'est pas ça. On est commandé par des charlots... comme... pas mal de pays arabes sont comme ça. D'ailleurs, il n'y a pas que l'Algérie, tous les pays arabes, ils sont... c'est pas ça...

C. K. : Qu'est-ce qui vous empêche maintenant de retourner en Algérie ?

M. K. : Qu'est-ce qui m'empêche... je suis en train de suivre un traitement de chimio-thérapie à l'hôpital de Villejuif, et j'y vais tous les 15 jours. Donc, je suis coincé. Même, ça fait trois ans que je n'ai pas été en Algérie [...] Oui... opération tous les ans [imitant le geste et le bruit de l'ouverture chirurgicale du ventre]... foie.

C. K. : Et l'idée de... enfin de ne pas finir votre longue trajectoire dans votre pays auquel vous êtes très attaché...

M. K. : Non, moi si je retourne... si par exemple je retourne en Algérie pour mes derniers jours hein, ça ne serait pas pour faire grand chose. Parce que premièrement, maintenant je ne peux pas être actif [...] Mais si *Dieu le permet* et que je rentre en Algérie, ça serait vraiment pour m'éloigner un petit peu de tout le monde et éviter de discuter avec eux. Plus que la *religion*, ma religion, et puis... c'est fini. Parce que c'est pas ça... on discute avec les gens, on est en conflit. Eux, ils ont des intérêts... et même qu'ils acceptent l'injustice parce qu'ils ont un intérêt... Ce sont des choses que je peux pas supporter... Je n'ai pas travaillé pour moi pendant les événements d'Algérie. J'ai travaillé pour le pays, pour l'Algérie. Mais je n'ai jamais cherché à tirer profit... J'ai eu [entre les mains] des millions et des millions tous les mois. Et je n'ai jamais – Dieu merci... je suis propre... et puis respecté par tout le monde parce que je suis honnête, sérieux... *Grâce à Dieu* j'ai ma conscience tranquille. Et quand je vois ces gens là, ce qu'ils font en Algérie [i. e. les responsables politiques], ils construisent des villas à coup de milliards. Alors là, ça me révolte.

C. K. : Vous songez à rentrer un jour quand même.

M. K. : *Dieu le sait*... vous savez, on peut tout le temps penser ça [i. e. à une chose] et puis, c'est la destinée qui fait. Moi, je n'ai jamais pensé revenir en France, et me voilà en France. Et puis, dire maintenant [que] j'ai l'intention de rentrer, oui j'ai l'intention de rentrer ! Parce que quelque soit le machin, un musulman il a toujours l'intention de mourir chez lui, dans son pays ou dans un pays musulman... Tous les musulmans c'est comme ça. Alors, pour mes derniers jours, je voudrais bien tous ces trucs là. Mais est-ce que c'est réalisable ? Dieu seul le sait.

C. K. : *Moi je propose, toi tu proposes, mais seul Dieu dispose...* Et Madame K?

M. K. : ...Elle est beaucoup plus attachée que moi, puisqu'elle a sa famille. D'ailleurs, tous les ans elle va en Algérie.

C. K. : Elle ne vous dit pas : « on y va, on y retourne » ?

M. K. : Elle, elle voudrait bien mais... malheureusement elle est coincée... comme moi. Au moment où j'ai décidé de faire le nécessaire, je suis tombé malade. C'est-à-dire... la retraite... Et boum... Donc, on a décidé...

C. K. : Je ne comprends pas. Qu'est-ce que vous voulez dire par la retraite ?

M. K. : Ben, je suis tombé malade. C'est une maladie très grave... une tumeur... on m'a enlevé un petit morceau de foie. Et puis la troisième fois, on m'a supprimé le rein droit. Donc, j'ai un seul rein. Et puis je suis sous surveillance médicale en ce moment. Donc, vous voyez lorsqu'on décide quelque chose et que Dieu décide autrement... hein. Moi je comprends que... je ne peux rien décider. J'ai eu l'intention, j'ai l'intention *si Dieu le permet* oui, de rentrer en Algérie *grâce à Dieu*...

C. K. : En tout cas je peux vous dire que, vraiment, vous n'avez pas du tout une tête de vieillard.

M. K. : Ah bon ! [sourire ironique].

C. K. : Je ne dis pas ça pour vous faire plaisir... parce que vous me surprenez en disant que vous êtes malade et régulièrement opéré... A vous entendre, à vous voir, on ne dirait pas du tout ça...

M. K. : Ah non, ce qui m'est arrivé depuis que j'ai pris ma retraite, vous savez. C'est très très, très grave. J'ai dit trois, je vous le dit franchement [ce sont] cinq opérations [que j'ai subies]... Première opération, c'était à la polyclinique de Fontainebleau... le gros intestin... ils ont enlevé un morceau comme ça. Puis je suis resté plus de trois mois avec le gros intestin par là [au niveau de la poitrine], c'est-à-dire fermé en bas et je fais mes besoins par ici... trois mois. Et lorsque j'ai été à Paris... C'est quand ils m'ont opéré ici qu'ils ont trouvé qu'il y avait quelque chose dans le foie. On m'a fait passer un scanner [...] et le docteur m'a envoyé à l'hôpital Kremlin-Bicêtre. Là, le docteur m'a envoyé à l'hôpital de Villejuif... [on] m'a fait passer un autre scanner à Neuilly à l'hôpital américain et [on] a pris la décision de m'opérer pour le foie [...] Bon, j'ai dit aux médecins : « écoutez, vous m'opérez pour faire quoi, pour m'arranger ça [l'intestin] ou pour le foie ? » on m'a dit : « on ne peut pas faire les deux à la fois, parce que si on fait les deux à la fois, s'il y a une infection, on ne sait pas d'où ça vient... non, on vous opère pour le foie ». Lorsqu'ils m'ont ouvert, ils ont trouvé que le foie était enflé. Donc, ils n'ont pu faire grand chose, alors, ils l'ont remis à sa place [l'intestin]... Et lorsque je me suis réveillé, j'ai trouvé des pansements partout [à travers la poitrine]... [C'est seulement après des jours qu'il est venu me voir, et il m'a dit : « voilà, je vais vous dire tout de suite, on vous a opéré pour le foie, mais on a rien fait. Votre foie était enflé, on n'y a pas touché parce qu'il y avait beaucoup de risques. Donc, on a remis votre colon à sa place, et vous allez suivre un traitement : la chimiothérapie ». Et alors, ils m'ont... [M. K. monte son pull-over pour me montrer la trace laissée par « l'appareil » incrusté dans sa poitrine]. On

m'a dit : « on va placer un appareil là, un appareil comme ça ici ». Et puis, ce traitement là, je le fais chez moi. C'est-à-dire, je vais chez eux toutes les trois semaines, et dans ce traitement, il branche son appareil là... c'est un appareil électrique genre transistor. Et alors, il injecte un médicament ici avec un genre de piqûre ici avec des fils... Et puis il injecte le médicament, il a quatre seringues 24 h sur 24 h pendant cinq jours. Toutes les trois semaines pendant cinq jours hein. Cinq jours toutes les trois semaines, pendant un an. Ils ont constaté que le mal s'est un petit peu rétréci. Alors, ils ont décidé de m'opérer. Ils ont coupé un petit morceau. Ils ont enlevé le mal. Bon. Et le jour où j'allais sortir [le médecin] est venu encore me voir, m'expliquer. Il m'a dit : « écoutez ! votre foie, on a enlevé un morceau, mais on a trouvé le morceau beaucoup plus grand qu'on pensait. Donc, ils n'ont pas enlevé tout le mal. Il restait des petites tâches. « Alors, vous allez continuer à suivre le traitement » [m'ont-ils dit]. Et re-traitement ! [...] j'ai suivi le traitement pendant neuf mois. Ils ont essayé, et puis tout d'un coup, ils ont décidé de m'opérer une autre fois : boum ! Ils ont enlevé un petit morceau, un autre petit morceau. Et puis, le foie ça va très bien. Mais là, ils ont constaté que c'est le rein droit qui est touché... [je suis] retourné encore... supprimer le rein droit. Et puis voilà [il claque des mains], je vis avec ça et puis... Formidable hein ? [sourire ironique].

C. K. : ... C'est vrai vous êtes formidable...

M. K. : Je me rappelle, lors de la dernière hospitalisation on m'a mis dans une chambre avec un Italien... on parlait avec les gestes [...] Je trouve que c'est dégueulasse [rire], c'est une honte de demander à l'infirmière : « donnez moi le bassin pour faire cela... ». J'ai pris tout ça et je suis allé au water... et je suis arrivé à faire tous ces trucs là en cachette de l'infirmière parce que je n'avais pas le droit de bouger... *Par la grâce de Dieu tout puissant*, je l'ai laissé [le voisin de chambre] encore plein d'appareils et je suis sorti... alors que son opération devait être beaucoup moins grave que la mienne.

C. K. : Vous pensiez à quoi pendant l'opération ?

M. K. : Non, penser... je pense à rien du tout. J'avais avec moi [les livres de] Maurice Bucaille et Garaudy et puis beaucoup de livres. Ah la lecture c'est... j'aime bien... Comme Maurice Bucaille *celui-là*, on peut le lire cinq-six fois, et à chaque fois ça me donne l'impression qu'on ne l'a pas lu parce que ce n'est pas un livre comme les autres qu'on lit et c'est fini (23). Il y a beaucoup de choses à retenir... même j'ai acheté pas mal de livres pour les infirmières... elles sont charmantes... moi, j'ai fait ça pour montrer seulement l'islam... [le livre] il ne va pas par quatre chemins, c'est... *la parole de Dieu n'a subi aucune manipulation par l'homme*... Ils m'ont fait de la peine parce qu'ils sont très humains, les médecins et le personnel hospitalier. Il faudrait que dans les pays arabes ça soit comme ça. Mais malheureusement on n'a pas ça. Ils se conduisent comme des vrais musulmans, ces gens-là. Dommage qu'ils ne sont pas musulmans. Je leur dis comme ça : « C'est dommage que vous n'êtes pas musulmans »...

C. K. : Vous me racontez ça maintenant, mais sur le coup vous deviez être un peu inquiet... sentir les choses qui pouvaient arriver...

(23) i.e. *La bible, le coran et la science*, Seghers, 1976.

M. K. : Mais qu'est-ce qui peut arriver? [rire]... La mort? non, celui qui pense à la mort, je crois qu'il est bête. Parce que la mort, on peut mourir sans passer par l'hôpital hein... Alors pourquoi penser à ça? [...] Je pense à la mort à tout moment, ce n'est pas parce que je suis à l'hôpital que j'y pense davantage.

C. K. : A quoi vous pensiez davantage alors?

M. K. : Ben, je pense que je suis malade et que je dois me soigner. Mais question de dire si je me réveille pas. Ben ça, tous les soirs quand je dors je n'ai aucune certitude que demain matin je vais être vivant. C'est ça l'islam.

C. K. : Vous étiez en paix avec vous-même?

M. K. : Certainement que oui. Mais c'est ça ma force. L'islam nous a appris beaucoup de choses... c'est-à-dire, rien qui peut arriver à l'homme *sans que Dieu ne l'ait ordonné*... par conséquent, la patience, le musulman doit être patient. Il doit accepter *le meilleur et le pire, c'est ça l'islam... la patience, la patience*... [il cite une sourate du coran sur le sujet] [...].

C. K. : Ce que je voudrais comprendre, c'est comment vous qui n'étiez pas pratiquant... vous étiez délégué du personnel, pris par votre travail et par la révolution... par quel chemin précisément vous êtes arrivé à cette conviction que l'islam était la religion parfaite qui vous manquait...

M. K. : C'est-à-dire, avec le très peu de connaissance [en matière de religion] que j'ai eu quand j'étais jeune... Bon, j'étais musulman, issu d'une famille musulmane, entouré de musulmans. J'étais musulman hein. Là, j'ai commencé un petit peu à lire et à écrire [M. K. élève la voix lorsque je m'apprête à interrompre son récit], j'ai commencé à acheter des livres arabes qui parlaient de la religion. A ce moment là, il y a 50 ans, les livres qu'on a ne sont pas les livres qu'on a aujourd'hui. Donc, ils parlaient uniquement de la religion, et j'ai lu pas mal de choses que j'ai trouvées formidables [...] Bien qu'aujourd'hui, les chrétiens se conduisent mieux que les musulmans, parce qu'ils sont plus humains... ma jeunesse était dans un pays colonialiste, les chrétiens là-bas : « je suis maître à bord ». Et ça, évidemment, ça renforce la foi.

C. K. : Est-ce que vous saviez parler français quand vous vous êtes engagé dans l'armée?

M. K. : Pas du tout [...] Alors, c'est un vrai problème... Lorsqu'on a été de Constantine à Oran (loin de 900 km), j'ai reçu une lettre d'un copain écrite en français... Je ne sais pas écrire. J'étais gêné de donner ma lettre à quelqu'un d'autre pour me la lire... Et là, j'ai pris la décision d'apprendre le français tout seul. J'ai acheté des livres... et j'ai dit : « il ne doit pas y avoir de différence entre rassembler des lettres et des machins [avec l'arabe]... C'est pareil. Et quand je finis mon service, le soir, les soldats allaient consommer en ville, moi j'ai [travaillé] pendant six mois sans sortir en ville. Si j'avais continué comme ça, en deux ans, je ne sais pas... j'aurais certainement [obtenu] un doctorat ou quelque chose comme ça. Une volonté de diable, mais sans demander à personne [...] Parce que premièrement, demander à qui? j'étais dans un régiment où les Arabes, la plupart ce sont des illettrés. Alors, je me suis débrouillé. J'ai commencé à lire un petit peu les journaux... et lorsque j'ai appris à lire ma lettre bien comme il faut, à comprendre pas mal de... difficultés dans les journaux, eh bien

[il claque des mains], je me suis... je ne sais pas... laissé un petit peu aller, et puis j'ai abandonné. Si j'avais continué comme ça tout seul, et puis suivi des cours par correspondance, j'aurais été jusqu'au plafond. Il y a pas à chercher à comprendre... je ne sais pas, c'était formidable. De toute façon, je pense que le très peu de temps que j'ai fréquenté l'école coranique, c'était pas quelque chose [de suffisant] pour savoir lire ou écrire l'arabe... Apprendre quelques sourates coraniques, mais c'est tout, sans plus. Pas savoir compter... quelques sourates sans savoir même le sens du Coran, parce qu'il faut comprendre l'arabe littéraire et des machins comme ça. J'en sais rien. C'est avec ça que je suis parti. Je me suis débrouillé, mais je ne peux pas dire que je suis un savant. Je suis toujours illettré, et puis j'ai besoin tout le temps d'un guide [?]. Mais enfin, quand j'écris quelque chose, par exemple pour l'administration ou des machins comme ça, c'est pas la lettre de quelqu'un d'intellectuel... on voit bien [que c'est]... quelqu'un qui n'a pas son certificat d'étude. Mais enfin, je me fais comprendre.

C. K. : Et après que vous ayez appris tout seul ?

M. K. : Quand je suis rentré en 1944 en France, lors du débarquement... j'avais déjà appris quelques mots de français... mais j'étais pas vraiment... je ne pouvais pas répondre à toutes les questions... pendant la guerre, on n'avait pas de caserne, on habitait chez les gens du village. Et là évidemment, je dialogue avec eux et... ça vient. Et puis la religion. Je discutais de la religion tout le temps. Quand nous sommes arrivés en Alsace, c'est là où je suis resté le plus longtemps, on a habité un petit village qui s'appelle Heidegelstein... pas loin de Strasbourg où on avait notre dépôt de munitions. Là, j'ai habité dans une famille pendant neuf mois. Cette famille est composée d'un grand-père, une grand-mère, une mère et une sœur... et ils ont une fille âgée de 16 ans et demi... elle s'appelait Anne-Marie [d'une voix basse]. Ce sont des paysans... A ce moment-là la nourriture était rationnée, mais les paysans, ils ont tout ce qu'il faut. Et on mangeait, je mangeais souvent chez eux. C'était une famille protestante... et tous les soirs religion, religion. On ne discutait que de religion. Alors, ils sont croyants, ils y sont très attachés, moi j'étais bien éclairé, comme aujourd'hui, je me rappelle très bien, parce que je répondais à toutes les questions qu'ils me posaient. Au point de vue religion, on dirait que j'étais un savant. C'est vrai aussi, à ce moment là, ces Alsaciens ils ne sont pas forts en français, ils parlaient l'allemand. Donc, on est à peu près égaux... et un beau jour, j'ai dit : « écoutez ! dites-moi franchement [quelle est] la clé du paradis ». Eh bien, elles m'ont regardé les deux sœurs là – une âgée de 46 ans et l'autre 47 ans et demi – et après 30-40 secondes de réflexion, elle m'a dit Jésus. « Non, c'est Mohamed j'ai dit parce que c'est le dernier prophète ».

C. K. : C'était Anne-Marie qui vous a dit ça ?

M. K. : Ah non, c'est la maman. Et la fille, elle jouait du piano à l'église le dimanche. Alors... donc... ils sont vraiment... Je leur reprochais, je leur disais : « écoutez, votre religion c'est bien. Parce que notre religion nous enseigne que le christianisme existe, c'est vrai. Mais ce que vous avez entre les mains [i. e. les Ecritures] c'est faux ! Tout ça, c'est pas beau ! » [rire]... Ah je n'ai jamais caché... je leur disais « ce n'est pas l'Écriture de Jésus. Et surtout vous les protestants, il faut pas en parler hein... parce que les protestants ne croient pas en la Sainte Marie, vous le savez ça ? [...] c'est pas une religion ça. Donc les catholiques, par

rapport à ça, uniquement par rapport à ça, sont beaucoup mieux [...] Donc voilà, on trouve petit-à-petit les défauts dans ces religions lorsqu'on discute. Plus on discute, plus on découvre des défauts [...] non, il y a un Dieu et il n'y a qu'une seule religion. Sur ce point, il faut être clair et pas aller par trente six chemins. Celui qui dit qu'il y a plusieurs religions... je peux dire qu'il est égaré... [et prétendre que Dieu peut avoir des enfants] c'est un crime... c'est un associateur [...] Dieu peut pardonner lorsqu'on a fait un péché sans faire attention et qu'on a regretté par la suite avant de mourir...

C. K. : Et vous êtes resté combien de temps chez cette famille ?

M. K. : neuf mois, neuf mois...

C. K. : Et après, vous êtes allé où ?

M. K. : Après, je suis rentré en Algérie... Et puis, lorsque j'ai rencontré les mêmes difficultés et que je n'ai pas trouvé du travail, je me suis réengagé [dans l'armée].

C. K. : Vous avez appris quoi chez cette famille ?

M. K. : Ben, j'ai trouvé chez eux pour commencer... qu'ils sont vraiment humains, pour la bonne raison qu'on se disputait entre familles... chacun voulait avoir un soldat chez lui. Je me rappelle très bien, on était trois brigadiers chez eux : un Oranais, un Constantinois et un Algérois... c'est bizarre hein... un grand, un noir et un petit. Et alors, je me rappelle très bien, eux ils disent en allemand : le... grand, le schwartz et le kleiner – c'était moi – [rire]... ils nous appelaient comme ça. Alors, on était chez la famille Tisner... qui s'est disputée avec une autre famille qui lui reprochait : « comment... vous prenez trois [soldats] et nous on n'a rien ? » Là vraiment, j'ai trouvé ça vraiment formidable. La première nuit qu'on a passée chez la famille Tisner... ce monsieur là parlait mal le français... il nous dit – je me rappelle, je ne peux pas oublier ce qu'il m'a dit, on était à table le soir chez lui, il a fini son travail... toute la journée dans les champs – il nous a sorti : « moi... pour moi... » oh là là, avant de parler j'avais la phrase en tête [M. K. manipule anxieusement sa lèvre inférieure avec ses doigts, et provoque un grincement du tabouret en faisant de réguliers demi-tours... il marmonne : *nom de Dieu...* et essaie de se concentrer]... C'est un petit peu dans ce sens là : « Pour moi, un homme c'est un homme. Sa race, sa religion, ça ne m'intéresse pas... ». C'est-à-dire, un homme est un homme. Alors, qu'il soit noir... C'est un homme. Je ne cherche pas à savoir de quelle race il est ou de quelle religion... Ça c'est monsieur Tisner. Bien que je suis resté en contact avec eux – par correspondance – pendant quelques années, ils m'ont appris sa mort... vraiment... ça m'a fait de la peine.

C. K. : Vous étiez restés en contact même après votre retour en Algérie ?

M. K. : Oui, oui, oui.

C. K. : Et vous ne les avez plus revus après ?

M. K. : C'est-à-dire, non... Quand je me suis réengagé, je suis revenu ici en France. J'ai été un peu partout... Mais je suis retourné les voir une seule fois, mais pas pour longtemps. J'ai été leur rendre visite... comme ça... Et là, évidemment, il y a un petit problème... mais je ne sais pas si ça vaut le coup de parler de ça... [silence. M. K. fait grincer son tabouret pendant que son regard

est fuyant]... Lorsque je suis rentré en Algérie, quand je me suis marié, j'ai envoyé la photo de mon mariage à cette famille... avec ma femme... Bon, eux aussi, ils m'ont envoyé la photo de la famille, et puis la photo d'Anne-Marie... Et puis quelques années après [...?], je suis allé à Tanger... Là, dans la chambre de l'hôtel, vers trois heures du matin... enfin, j'ai vu cette famille là... on était dans une grande salle comme si c'était un sous-sol... puis toute la famille, beaucoup de gens... Et... qu'est-ce qu'il y a aussi... ben, on m'a dit : « vous allez vous marier avec Anne-Marie ». Ah bon ! Puis je me suis réveillé, j'ai dit « *il n'y a de Dieu que Dieu et Mohamed son prophète* [profession de foi] et *j'ai imploré le pardon de Dieu*... Ces trucs-là, et puis je me suis rendormi. Mais, même chose trente minutes après, je revois la même chose. Alors là, j'ai pris tout de suite un morceau de papier [et écrit à la famille] : « dites-moi franchement ce qui est arrivé à Anne-Marie... ».

C. K. : Et vous leur avez raconté le rêve aussi ? [je dois répéter ma question trois fois].

M. K. : Oui, oui, oui... j'ai dit... « j'ai vu quelque chose dans mes rêves, et je voudrais savoir ce qui lui est arrivé ». Et alors, vous savez ce qu'ils m'ont dit ? ils m'ont répondu qu'Anne-Marie... enfin, je le savais qu'elle s'était mariée, puisque eux aussi ils m'ont envoyé la photo du mariage... Son mari était parti pour faire son service militaire en Allemagne. A la fin de son service militaire, il est resté en Allemagne avec une Allemande. Il a abandonné sa femme, voilà ce qu'ils m'ont dit.

C. K. : Et vous, vous en avez rêvé au moment même où c'est arrivé... presque ?

M. K. : Je crois que c'est au moment même... C'est... c'est... oui, oui. C'est vraiment des choses incroyables.

C. K. : Comment vous expliquez ça ?

M. K. : Je n'en sais rien. Je ne peux pas dire que ça vient de moi puisque... Ce qui m'a frappé le plus... disons qu'en voyant ça la première fois, on peut peut-être penser... en réalité, je ne me rappelle pas avoir pensé à cette chose cette nuit là. Mais on peut toujours dire... que peut-être... Mais se rendormir, et revoir ça 30 minutes après, la même chose !... C'est qu'il y a quand même quelque chose. C'est ça qui m'a poussé à écrire... immédiatement, sur le coup. Et j'ai obtenu la réponse que son mari l'a abandonnée.

C. K. : Et qu'est-ce que vous avez ressenti quand vous avez appris ça ?

M. K. : [...] parce que c'est une fille que j'ai beaucoup aimée... Et puisque l'islam... etc. parce que évidemment, là... On ne peut pas [le] discuter ! Je vais vous expliquer. En rentrant en Algérie en 1945, j'ai pris le bateau à Marseille pour Tunis. Et de là, le train pour Constantine... Mais j'ai aimé cette fille-là, et puis on a combiné qu'on se marie ensemble. Mais, elle m'a dit : « j'ai seize ans et demi... » [j'ai répondu] « il ne faut pas dire ça à tes parents. Je continue à vous écrire comme si il n'y a rien... Mais tu ne dis pas que... ». Elle m'a dit : « à 18 ans, je prendrai mes responsabilités ». Evidemment c'est vrai, moi musulman... déclaré ou pas déclaré... des machins comme ça, j'ai dit : « écoute Anne-Marie !... mais je ne suis pas riche. Je ne sais pas comment faire pour le travail... j'espère

que je trouverai du travail quand même – je lui ai expliqué tout – et puis, comme tu sais, depuis le temps qu'on discute de la religion, je suis musulman. Moi c'est le ramadan, moi c'est la prière, moi c'est ces trucs là ». Et à ce moment là, j'étais pratiquant chez eux. Ah oui, au début j'étais pratiquant à ce moment là. Bon, par exemple, pour faire un œuf : il faut me le laver s'il vous plaît... [rire]... ah oui.

C. K. : Mais vous ne faisiez pas vos cinq prières ?

M. K. : Si, si... ah oui j'en ai fait... c'est par la suite, quand j'ai quitté l'armée que... Bon, elle a accepté tout ça. Et j'ai dit : « on termine notre vie par ce pèlerinage [à la Mecque] »... Et voilà. Je lui ai tout expliqué. Elle m'a dit : « pas de problème. Je suis d'accord. Mais seulement, il faut attendre jusqu'à 18 ans » !

Bon... en rentrant à Tunis, on a passé la nuit, et le lendemain, on a pris le train pour Constantine... Et puis dans le train, est monté un monsieur avec un machin sur la tête...[i. e. un turban, couvre-tête porté par des hommes de religion]. Tout le monde l'a embrassé... J'ai demandé qui c'était, on m'a dit : « *C'est un professeur à la Zeitouna...* » [j'ai pensé] « il est plus au courant que moi, il faut que je trouve le moyen de lui parler ». Je me suis assis à côté de lui et je lui ai dit : « excusez-moi ! j'ai une question »... il m'a dit : « je vous en prie ». Je lui ai dit : « je suis un soldat [...] français, algérien, musulman. J'aime une petite fille française. Je compte me marier avec elle. Il m'a dit : « tu es libre de te marier avec une Française, l'islam nous autorise à faire ça. Je lui ai dit : « excusez-moi, je suis trop curieux, mais je voudrais savoir autre chose, j'ai dit : supposez que j'emmène cette fille-là en Algérie... on se marie...mais je ne sais quand je vais mourir. Bien, supposez que j'ai un ou deux enfants avec elle et que je meurs. Cette fille là va retourner chez elle et prendre mes enfants. Mais elle n'a pas assez de foi musulmane pour élever mes enfants comme musulmans. Qui est responsable de tout cela ? ». Alors là, mon cher ami, ce professeur de Zeitouna m'a dit : « Dieu seul le sait ! ». J'ai dit : « alors, il faut laisser ça tomber » [rire]. Et à cause de ça... uniquement à cause de ça... parce que ce sont des choses qui peuvent arriver, et c'est notre responsabilité... Je crois que l'homme... Dieu a nous demander des comptes... sur ces choses là... Alors, lorsqu'on fait n'importe comment... n'importe quoi... alors notre intelligence est finie, c'est comme si nous étions des animaux. Et moi, je vois les choses comme ça. L'homme a été choisi, et Dieu a demandé même aux anges de se prosterner devant l'homme. L'homme c'est quelque chose sur terre. Il est responsable. Ce n'est pas pour lui même, sa famille, puis avoir son château, et puis ça s'arrête là. [ça ne suffit pas pour dire] « je suis quelqu'un ! ». Non, ça... c'est pas ça... c'est pour moi exactement pareil qu'un bourricot... un animal, c'est tout. L'homme est fait pour être utile à la société... Celui qui n'est pas utile à la société n'est pas des nôtres. Son existence ne sert à rien.

C. K. : Est-ce que vous avez annoncé votre décision à Anne-Marie ?

M. K. : Ben... puisque je lui ai envoyé les photos de mon mariage !...

C. K. : Parce que vous vous êtes marié tout de suite après ?

M. K. : Oui, oui... je me suis marié dès que je suis rentré en Algérie.

C. K. : Elle a dû mal le prendre...

M. K. : Ben, je ne peux pas le savoir... oui... [soupirs] vraiment!... je me demande aussi... parce que je me pose tout le temps des questions. Parce que cette fille là, elle a accepté beaucoup de sacrifices pour vivre tant de problèmes... Elle a tout accepté... Mais au fond, j'ai bien fait. Non, je trouve que c'est mieux comme ça... parce qu'il y a tout le temps de... Je vois aujourd'hui les gens qui se sont mariés avec des étrangères, ils vivaient très bien d'abord... puis ça se termine tout le temps par... sauf pour celui qui est athée... celui qui n'est pas religieux, il n'y a pas de problème... Mais celui qui est croyant... non, il doit se marier avec une croyante de sa race. Comme ça, il n'a aucune responsabilité... les enfants...

C. K. : Et quand vous êtes retourné plus tard voir cette famille, vous avez revu Anne-Marie ?

M. K. : C'était un court moment, c'est tout...

C. K. : Et vous en avez reparlé... ?

M. K. : Non, non. On n'en a pas reparlé. J'ai même passé une nuit chez eux... puis le lendemain : « au revoir/au revoir ».

C. K. : C'est après votre rêve tout ça...

M. K. : Ah non... attention ! le rêve c'est 10 ou 15 ans après... c'est bizarre...

C. K. : Dieu a peut-être voulu vous récompenser pour votre honnêteté avec elle. Parce que vous avez joué franc jeu... vous lui aviez dit tout... honnêtement.

M. K. : Oui, jusqu'à présent... je me sens un petit peu... au fond de moi-même... peut-être que... je suis redevable de quelque chose... parce qu'elle, elle a tout accepté... et c'est moi qui... en cherchant à voir loin... peut-être que j'ai fait une connerie. Au point de vue raisonnement religieux, je crois que c'est bon. Mais... un peu plus loin, je ne peux pas savoir... je ne peux pas savoir si vraiment... mais enfin, ça m'arrive souvent de penser à ça et de dire que peut-être j'ai fait une connerie avec ça, mais le meilleur moyen de savoir trancher c'est de ne pas tomber dans le machin. Parce qu'aujourd'hui, je pense... c'est vrai... mais quand je vois autour de moi les gens qui se sont mariés avec des non-musulmans... ils ont vraiment des problèmes. Les gens de mon âge... ont tous des problèmes... Alors quand je vois ça... je comprends un peu. Je dis : « tu as peut-être bien fait ». Mais il reste tout le temps quand même quelque chose dont je suis coupable parce que, elle a tout accepté... comme si... j'ai trahi... un petit peu... mais il y a tout un mélange là-dedans [i. e. dans sa tête]... enfin...

C. K. : Vous avez une très belle conscience monsieur K.... parce que vous pensez encore à ça et je trouve que c'est vraiment important... formidable...

M. K. : [soupirs] Moi j'ai posé le problème sur un plan... parce que c'est vrai, ça peut arriver... je peux mourir... ce que j'ai pensé. Mais là, Dieu merci, je ne suis pas... tous ces trucs là... je dis « nom d'un chien ! voilà, si je m'étais marié avec elle, je serais là, et mes enfants seraient grands... leur donner une éducation qui... C'est à partir de ça que... de temps en temps... je me dis que j'ai peut-être mal fait... mais enfin, mal fait... c'est fait, c'est fait !

C. K. : *Les actes sont appréciés à l'aune de l'intention de celui qui les produit...* [formule coranique].

M. K. : *L'intention... l'intention est bonne... non, être musulman aujourd'hui... attention... vivre avec un monde non musulman et pratiquer l'islam, c'est pas simple [...]. Mais l'intégrisme, moi je ne sais pas ce que ça veut dire. Comment vous voyez ça vous ? C'est quoi d'après vous ? [...]. Etre à la disposition [de l'islam] 24/24 h, Dieu nous a pas demandé ça. Dieu dit : « j'ai créé la nuit le jour ». Donc, la journée c'est pour aller travailler, gagner son pain, et la nuit pour se reposer... *Le Prophète – Dieu bénisse son âme* – d'après certains *hadith*, dit que les 24 h sont réparties en trois morceaux : 8 h pour le travail, 8 h pour le sommeil, 8 h pour l'adoration. Mais rien de sûr, de coranique. Donc Dieu... je vais vous montrer le coran, il est en français [M. K. ouvre le Coran qui était à la portée de sa main et qu'il lisait à mon arrivée et me fait lire une courte sourate]... Il dit [Dieu] : je vous ai jamais obligé à prier. Faites ce que vous voulez, vous êtes libres... mais là-bas [i. e. dans l'au-delà]... c'est tout. Alors je ne comprends pas, Dieu ne m'oblige pas à croire et puis un homme vient m'obliger à croire. Ah non... c'est pas Dieu. [...]. Quant à l'affaire Salman Rushdie, j'ai vu sur le journal – *Le Monde* je crois – la photo de *Mohamed Harbi... tu le connais ?* il s'opposait au nom de l'islam, mais il n'a pas à se mêler à ça. Il n'est pas musulman. Il est athée. C'est un Constantinien... attention. Mais il a un penchant...*

C. K. : Mais comme *Mohamed Harbi*, vous croyez qu'il faut venir en France pour découvrir ou dire la vérité parce que ce n'est pas possible de le faire en Algérie.

M. K. : Oui, lui c'est un intellectuel, un écrivain, un historien, un je ne sais pas quoi... lui, c'est Boumédiène. Moi je n'ai affaire à aucun homme politique, parce que je suis un petit bonhomme de rien du tout. Bon, je vois les choses à ma manière, mais je n'ai pas de problèmes avec l'administration. Mais lui, c'est autre chose [...]. C'est bien qu'il parle de l'Algérie, mais lorsqu'il parle de l'islam, non... il n'a pas à rentrer dans ces choses là... non, Karl Marx par exemple, représenter *Omar ibn al-Khattab* [deuxième calife célèbre pour son sens de la justice] non, ça va pas [rire... je vais vous servir le café] [...] le Prophète est un ami du peuple non pas un ennemi du peuple... C'est question de comportement.

C. K. : Alors vous, comment vous êtes arrivé à vous comporter en musulman [...] Comment le goût de la lecture, la réflexion sur l'islam, comment tout ce que vous me dites là... ?

M. K. : Ça, ça doit être quelque chose qui... je me demande si... C'est à partir de l'idée qu'on se fait lorsque... par exemple on prend un livre entre les mains, on commence à le lire. On lit ce livre, on dit ça c'est bon, ça c'est mauvais, on essaie d'analyser automatiquement. Et moi, peut-être ai-je été frappé par ce que j'ai appris lorsque j'étais jeune quand j'ai commencé à comprendre ce que c'était la religion. Je suis peut-être tombé sur de bons livres qui m'ont bien guidé et j'ai trouvé ça formidable. Comme je vous le disais, j'avais trouvé quelques quatrains de *Omar al-Khayam* (poète que j'avais trouvé formidable). Je parle d'il y a 50 ans. Et lorsque mon fils m'a apporté ça [catalogue d'éditeur]... qu'est-ce que je vois ? *Omar al-Khayam*. J'ai dit « tiens, tu m'apportes ce livre ». J'ai essayé de le lire, j'ai trouvé que c'est bien *Omar al-Khayam* c'est certain, mais ce n'est pas ce que j'avais appris. Donc l'auteur qui a traduit n'a pas tout mis... Mais j'aurais voulu [retrouver] ce que j'avais lu autrefois, j'étais frappé par son savoir. Ce n'est pas seulement un poète, c'est un mathématicien aussi... Par exemple,

lorsqu'il s'adresse à la terre : «... toi grande terre! tu n'es qu'un grain de poussière dans l'espace» [rire]... c'était un morceau de papier tombé entre mes mains avant de faire mon service militaire [...] Quand il s'adressait à *l'outra* [remplie d'alcool]... C'est formidable.

C. K. : Mais après votre venue en France, essayez de vous rappeler quand est-ce que vous avez commencé à relire. Comment ça vous est revenu le goût de la lecture?

M. K. : J'achète beaucoup de journaux : *Le Monde*, *Libération*... J'ai dépensé énormément d'argent, et je lis quoi? Ce qui m'intéresse uniquement, par exemple ce qui se passe en Algérie, au Liban... c'est tout... Aujourd'hui on parle de l'Algérie, je suis branché là-bas... Et puis... la politique... La politique, j'aime bien. J'aime bien tout ce qui est politique... La politique, j'adore ça, comme la religion. Parce que la politique, bien que c'est pas le Coran [rire]... C'est l'hypocrisie, la finesse... c'est formidable [rire]... parce que pour lire des choses politiques : il faut vraiment être très fort pour déceler un petit peu la vérité. C'est pas donné au Français moyen de comprendre la politique. Parce qu'il suffit d'un discours bien tourné... tout le monde applaudit, mais ils ne savent même pas dans quel sens ce discours a été dirigé. La politique... oh là là [sourire] et c'est ça le malheur dans les pays arabes.

C. K. : Pourquoi vous avez dit «j'aime la politique comme la religion»?

M. K. : Parce que premièrement, j'ai été politisé avant d'être religieux... disons en même temps, parce que je fréquentais l'Association des Ulémas dans ma jeunesse, et lorsque j'ai quitté l'armée j'ai commencé avec *Abbas Farhat* la politique... bien que les Ulémas, ils font de la politique aussi. Donc, la politique, lorsqu'on est musulman, il faut être armé. Armé de connaissances... la politique, la religion, la science. Pour apprendre la religion, il faut faire tout son possible pour tout savoir. Parce qu'aujourd'hui on dit «ah non, il faut pas mélanger la politique avec la religion»... C'est faux! pourquoi ne pas mélanger? Qu'est-ce qu'il était *Mohamed – Dieu bénisse son âme – Abou Bakir? Omar?*... C'étaient des chefs spirituels, militaires, politiques... tout. Comment! on peut prier Dieu et pas dire un mot pour son pays? [...] J'ai été politisé dès le départ... parce que dans un pays colonisé, automatiquement, qu'on sache ou pas lire, on s'intéresse à la politique...

C. K. : Mais après, quand vous vous êtes installé dans la région, vous étiez politisé comment?... vos activités dans l'entreprise, les livres que vous lisiez... les journaux?

M. K. : Ben, dans le temps évidemment, il y avait combat. Et pendant les événements d'Algérie il y avait un journal qui a changé aujourd'hui : *France Observateur*, aujourd'hui *Nouvel Observateur*, mais il n'est plus entre les mêmes mains. Il a été créé par la nouvelle gauche. Je peux citer Claude Estier, Claude Bourdet – c'est un député de Paris, Stéphane Berbarant, etc. ils ont créé ça contre la guerre d'Algérie. En travaillant à l'usine, j'étais même en contact avec eux et puis on faisait des réunions la nuit, on distribuait des tracts... Aujourd'hui, ce journal est tombé entre les mains d'autres personnes... j'ai essayé de m'abonner six mois ou un an, mais c'est pas ça. Je lis *Le Monde* et je lis *Libération*. Je lis pas *l'Humanité*, je l'ai acheté une ou deux fois parce que c'est un peu comme

Al Moujahid [organe du FLN]... Je vous ai dit, j'ai été délégué de la CGT... j'étais même trésorier. J'ai vendu beaucoup de bouquins que m'envoyait la CGT. J'ai tenu la trésorerie impeccable, j'ai été même félicité, j'avais un papier comme ça avec la signature des deux grands responsables du syndicat [*Salam Alikom...* un coréligionnaire sénégalais entre, M. K. regarde sa montre et continue] mais... le journal... parce qu'à la CGT, on a *Vie Ouvrière*, mais je [ne] l'achète [qu']à la fin de l'année pour la déclaration d'impôt [...] Puis *l'Express*, à ce moment là il était entre les mains de J. J. Servan-Schreiber. A un moment donné j'achetais *Le Monde* tous les jours, plus maintenant. Maintenant j'achète *Libération*, et de temps en temps *Le Monde*.

C. K. : Et les journaux locaux ?

M. K. : Non, non... pourquoi faire ? pour savoir ce qui se passe autour de moi ? ça ne m'intéresse pas. Ce que je veux savoir c'est ce qui se passe ailleurs [...].

C. K. : Quand est-ce que vous avez été syndiqué pour la première fois ?

M. K. : Je crois que c'est à peu près en 70... c'est en 68 [...] occupation des usines, ces trucs là. J'ai été délégué du personnel du comité d'entreprise avant 68, mais en 68 on a occupé l'usine et on a constitué le syndicat... ça nous a pas porté bonheur parce qu'évidemment, lorsqu'on s'engage contre un patron ce n'est pas pour... on défend la cause des autres. On s'est sacrifié quoi. On ne rentre pas dans un syndicat pour faire des affaires hein [sourire]. [...] ça a duré trois ou quatre ans et après ça n'a pas marché. Les gens ne sont pas courageux. Et le patron est arrivé à les décourager Et avec ça, je suis resté 21 ans dans cette boîte.

C. K. : Mais vous êtes resté syndiqué quand même ?

M. K. : Non, non... Premièrement, j'ai constaté que le syndicat c'est pas ça. On fait de temps en temps des réunions avec l'union départementale, on sort un peu du cadre de l'usine [...] J'ai essayé de défendre... je connais mieux la boîte que quelqu'un de l'union départementale qui n'y travaille pas... [ils ne disent que] « grève, grève, grève... », mais ça affaiblit le syndicat... Alors depuis, la CGT, j'ai dit : ça va !...

C. K. : Et vous avez rendu votre carte...

M. K. : C'est pas que j'ai rendu ma carte. Je vais vous dire franchement : j'ai déchiré ma carte – je ne sais si vous vous rappelez de ça – au moment où Georges Marchais et la CGT ont été à Kaboul. En revenant, ils ont déclaré que ce sont des Arabes [i. e. musulmans arriérés], en accord avec le gouvernement afghan. Alors là, j'ai pris la carte et j'ai dit : « messieurs les communalards, j'en ai ras le bol... allez ! »... Je l'ai déchirée devant eux ! [...] Je peux faire confiance à n'importe quel con de droite mais pas la gauche maintenant en France.

C. K. : Vous n'aimez plus la gauche ?

M. K. : Non, je ne suis pas gauchiste. J'ai été, mais je ne le suis plus.

C. K. : Pourquoi ?

M. K. : Parce que... non mais dites-moi franchement, vous trouvez que les Socialistes sont en train de faire une politique socialiste ? [...] C'est vrai que la

gauche nous a un petit peu aidés... quelques-uns nous ont aidés, mais d'autres nous ont matraqués. Je prends l'exemple des élections de 1956, la IV^e République. Les Socialistes je me rappelle très bien ce qu'ils disaient dans leurs tracts : « Votez socialiste pour que les armes se taisent en Algérie. Les Français ont voté socialiste, et monsieur Guy Mollet est devenu Président du Conseil [...] Le seul qui se soit clairement prononcé contre la guerre en Algérie c'était Gaston Defferre maire de Marseille, une fois, comme en Amérique le sénateur Kennedy qui n'était pas encore président...

Moi en tant qu'Algérien, je n'ai pas le droit de faire de la politique... je suis immigré. Je n'ai pas le droit de faire de la politique parce que c'est leurs affaires hein. Chez moi là-bas, oui... mais ici je n'ai pas à me prononcer. Mais là on parle dans le vide quoi. Je suis plutôt gaulliste que socialiste ou communiste. Pourquoi?... [du fond de la partie de la salle réservée à la prière, le coréligionnaire sénégalais l'interpelle sèchement par son prénom. Pendant qu'il continuait à lui reprocher de « parler » et d'oublier de regarder l'heure pour ne pas manquer sa prière, M. K. très bousculé, marmonnait un « excuse-moi j'ai oublié » avant de s'adresser à moi : « une petite minute hein... ». Enfin, il répondit à mon sourire de sympathie au moment où il s'appropriait à faire ses ablutions par « aïe aïe... c'est la vie »].

Je suis patriote algérien, je suis algérien, j'aime mon pays. Donc, je mérite bien que je sois algérien. Ben, de Gaulle était un grand Français. L'intérêt de la France avant tout. C'était un grand patriote. Et un patriote aime tout ce qui est patriote. C'est un bonhomme formidable... [les gaullistes aujourd'hui et la politique arabe de Mitterrand « Cette grenouille qui me dégoûte... »] Attention, je ne suis pas français, c'est mon opinion d'observateur tout simplement [...].

C. K. : Et dans la région, comment ça se passe... la droite, la gauche ?

M. K. : Là, je n'ai aucun contact avec eux. Ce que je sais c'est que le maire qu'on a ici n'est pas... il y avait avant lui un maire socialiste. Là, il n'est pas socialiste mais je le trouve vraiment formidable et gentil comme tout [...] Je crois qu'il est sans étiquette, qu'il n'a pas de parti, mais il n'est pas à gauche [...]

Ce que je sais, c'est que la majorité des Français ici sont un peu pour la droite. Les communistes ne sont pas très nombreux. Les Socialistes sont un petit peu plus nombreux. Et puis il y a 900 et quelques voix F. N. C'est tout ce que je sais. J'ai lu ça dans les résultats des élections... je n'ai aucun contact, je ne fréquente personne.

C. K. : Et dans les années 70, c'était comment ?

M. K. : J'ai aucune idée... ce qu'il y a, le dimanche on va [allait] faire un tiercé comme ça... je fréquente pas beaucoup de gens : bonjour/bonsoir. Mais il y avait pas de mouvements, aucun... je ne savais même pas s'ils faisaient quelque chose pour les jeunes ou pour les vieux...

Je crois qu'à mon arrivée ici en 1972, j'ai été contacté par une organisation française qui s'occupait d'immigrés je ne sais pas comment on l'appelait. J'ai été une fois à la réunion avec eux, ils m'ont dit : « bon, essayez de vous organiser, et si vous rencontrez des problèmes venez nous voir, on est là pour l'administration... ». J'ai essayé de discuter avec les gens ici, c'est impossible. Les gens aiment

bien le café ici, l'alcool, ils ne s'intéressent pas à leurs enfants... ni à leur Dieu. Moi, je reste chez moi comme tout le monde, c'est tout.

C. K. : Mais le débat politique qui se déroule ici ne vous a jamais intéressé ?

M. K. : Ah non, la politique non... de toute façon je n'ai pas le droit.

C. K. : Vous n'avez pas le droit mais vous connaissez beaucoup plus de choses qu'un Français moyen... quelqu'un qui connaît est mieux à même de voter, d'exprimer ses opinions...

M. K. : Quand je travaillais à l'usine, le jour d'une élection cantonale... non, surtout les présidentielles et législatives, beaucoup de Français me demandent : « pour qui veux-tu qu'on vote ? » C'est vrai ça... des gens qui travaillent avec moi, qui me connaissent très bien parce qu'on discutait, alors ils ont une opinion sur moi, ils savent que je dis pas de conneries... Ben, je leur...

C. K. : Vous leur dites Mitterrand.

M. K. : Non, attention ! Mitterrand il a un programme. Bon, j'accuse les Socialistes de la guerre d'Algérie, mais c'était pas Mitterrand, c'était Guy Mollet. C'était pas les mêmes socialistes, ils s'appelaient SFIO à ce moment. Mitterrand, il était ministre de l'Intérieur, il nous a fait bavé ce salaud pendant la guerre... Mais enfin, en 1981, il s'était présenté avec un programme [...] Les Français sont en majorité gaullistes, j'en ai la certitude... de Gaulle, c'est un vrai Français... Ce qui m'a confirmé dans ce que je pense de lui, l'année dernière, j'ai vu son fils l'amiral Philippe à la T. V., il a dit quelque chose au journaliste de formidable : « j'ai jamais vu mon père en short... jamais ». Ça alors... c'est un comportement musulman...

C. K. : Je sais que vous êtes un vrai musulman et un patriote, mais est-ce que quand même, il vous est arrivé de penser que vous pourriez voter ou du moins manifester vos opinions politiques ?

M. K. : Ah non. C'est-à-dire moi je suis paralysé... J'aurais aimé par exemple écrire si je savais écrire. J'aurais dit beaucoup de choses sur la réalité algérienne. Je commence par ça parce que je suis algérien... Mais faire vraiment un nettoyage, parce que je ne vais pas par 36 chemins. Mais malheureusement je ne peux pas écrire. Autrement... autre chose ? non, je n'ai aucune idée... mais j'aurais aimé écrire [...] Je ne veux pas prendre la place d'un autre, je suis immigré...

C. K. : Mais votre place est quand même un peu ici... vous connaissez la France 100 fois mieux que l'Algérie.

M. K. : Non, je suis à ma place là-bas. Si j'avais pris la nationalité française, oui ma place aurait été ici. Je ne l'ai pas prise donc ma place n'est pas ici. Donc, ici je vis comme observateur... tout simplement, mais je n'ai pas le droit à autre chose. Je revendique rien du tout. Je suis même... Lorsque Mitterrand parle du vote des immigrés dans les communes... ça m'intéresse pas, ça. Parce qu'on n'a pas de difficultés avec l'administration. Moi, ça fait très longtemps que je suis ici. J'ai besoin d'un papier, je vais le chercher, on me le donne [en me disant] : « Monsieur... ». Si l'administration fonctionnait mal, qu'on a des difficultés, c'est tout à fait normal de revendiquer... de prendre un petit peu... de dire : il faut désigner un responsable... mais là, la question n'est pas là. Jusqu'à

présent, je n'ai jamais rencontré de difficulté avec l'administration pour n'importe quel papier, et partout on me reçoit avec beaucoup de respect, beaucoup de gentillesse. Chez nous, oui on rencontre des difficultés mais pas ici. Alors, je n'ai pas à leur demander... [la nationalité]. Même s'ils me la proposent, je n'en veux pas.

C. K. : En sage qui observe, comment voyez-vous depuis 20 ans le développement du quartier et de la ville ?

M. K. : Bon, je vous dis franchement, j'habite un HLM de quatre étages [depuis son arrivée en 1972], donc huit logements. Je ne connais même pas le nom de mes voisins [rire]. On se rencontre : bonjour/bonsoir. Mais je ne connais même pas leur nom et je ne cherche pas à le savoir, et pourtant il est sur la boîte à lettre. Un jour, j'ai oublié les clés de ma voiture sur la portière. On me les a apportées à la maison : « Monsieur K, vous avez oublié vos clés... on a fermé la voiture, ne vous dérangez pas ». « C'est gentil, merci »... Donc, mes voisins, je m'entends très bien avec eux sans les connaître. Y en a un, il était une fois malade, il m'a dit : « monsieur K, si vous voulez me conduire, il a une maison dans le midi, on passe une nuit là-bas et on revient le lendemain ». J'ai dit oui, pas de problème. Je l'ai conduit, on a passé 48 h, il était très content. On se rend service. Il y a un jeune, lorsque je suis arrivé il avait trois-quatre ans, maintenant il travaille à EDF. Quand il me voit en train de bricoler la voiture, il vient et s'en occupe. Maintenant, il y a beaucoup plus de femmes, parce que beaucoup ont déménagé. Des femmes non mariées, des jeunes filles. Vraiment on s'entend très bien. Ils me respectent... pas de problème. On a un seul problème depuis l'arrivée d'un Zaïrois... alors là, ça va pas... Une femme zairoise... je ne comprends pas comment ça marche chez eux – tous les week-end du bruit et plein d'hommes... vers 3 h du matin... je suis descendu : « Arrêtez la musique parce que ça fait trop, je l'ai même menacé... On a été obligé d'appeler la police... Soi-disants réfugiés politiques placés par la préfecture, c'est faux ! Enfin, ça ne me regarde pas... Des fois que la police se dérange la nuit... plus de 20 personnes [réunies dans l'appartement]... On a fait une pétition... Ils se sont calmés ça va... Autrement, avec les Français ou avec les autres, on a jamais eu de problème.

C. K. : Et vos amis, ceux que vous fréquentez, ils vivent dans le quartier ou en dehors ?

M. K. : Ici je ne fréquente personne, vraiment personne, ni Arabes ni Français [...] J'ai des amis, des vieilles connaissances [depuis les] événements d'Alger par exemple, ils sont ailleurs... des vrais amis, je vais chez eux et ils viennent chez moi. Mais là non, pas d'amis, pas un seul.

C. K. : Pourquoi ? parce que le quartier n'est pas correct...

M. K. : Non, c'est pas ça... Ami, c'est quelque chose de formidable... je sais pas, vous allez me pousser à dire des choses qu'il ne faut pas. Ami pour moi, c'est quelque chose d'important. On ne peut dire ami à quelqu'un lorsqu'on le considère pas comme ami. Et lorsqu'on le considère comme ami, c'est beaucoup plus qu'un frère [...]. C'est quelqu'un pour qui je peux accepter un sacrifice. C'est beaucoup plus qu'un frère. Sinon l'amitié pour manger, boire, les affaires... c'est pas de l'amitié. Tout ce qui est matériel ne m'intéresse pas. Alors, j'ai dit j'ai

quelques uns... parce qu'on s'est connu pendant les événements d'Algérie, et ils savent bien la valeur de l'homme.

C. K. : Mais vous fréquentez des gens... comme ça... pour échanger...

M. K. : Ah je vous dis franchement, tout le monde me respecte... les Arabes ici. Que ce soient les Tunisiens, Marocains ou Algériens. Tout le monde me respecte, ça j'en ai la certitude. Néanmoins, j'ai beaucoup peur... parce que toutes les portes sont ouvertes devant moi, mais je ne tiens pas à fréquenter... Pour eux, c'est l'orgueil, et ça c'est un grand péché dans l'islam. Mais ce n'est pas par orgueil...

C. K. : Je le sais... parce que... je comprends très bien.

M. K. : Bien, *Dieu soit loué*...

C. K. : *Vraiment, je comprends complètement*... Ils [les Maghrébins] vous considèrent un peu comme *al moukhtar* ? [le sage du quartier]

M. K. : C'est-à-dire maintenant... je suis presque à la fin du rouleau, ha, ha... c'est-à-dire que l'essentiel c'est d'essayer de se conduire – tant que je peux quoi – comme musulman. Si je peux être utile à quelqu'un, ma foi je le ferai. Qu'il soit juif, musulman ou chrétien [...].

C. K. : Et vous avez toujours votre voiture, vous vous baladez...

M. K. : La voiture, malheureusement j'ai eu un accident très très très grave. C'est la première fois de ma vie, il y a un blessé. Je passe devant le tribunal. Je suis frappé d'une amende très forte... suspension du permis six mois. J'ai renvoyé ça devant la cour d'appel de Paris, on verra ça.

C. K. : Vous avez une bibliothèque chez vous ?

M. K. : Non, j'avais beaucoup de livres, mais lorsque j'ai pris ma retraite, j'ai pris la décision de me débarrasser de tous les livres... Tous les livres que j'avais, allez !... Je garde quelques livres tout simplement [...] Parce que c'est pas beau... parce que c'est pas vraiment... c'est pas beau ... c'est approuvé par beaucoup de machins, parce que... Dans ces livres il y a beaucoup... ils vous apprennent rien sinon à vous conduire dans les endroits où il ne faut pas aller... C'est pas ça... la philosophie occidentale... Le jour où j'ai pris conscience que ces livres là, ça ne vaut même pas le coup de... Allez hop ! je les ai donnés.

C. K. : C'était quoi par exemple comme livres ?

M. K. : Ben, j'ai pas mal de livres de... j'ai même Voltaire pourquoi pas ? Victor Hugo, Balzac... J'ai lu un petit peu de tout quoi, mais pas vraiment orientés vers quelque chose... avoir une bibliothèque, des livres complets... De temps en temps j'ai envie d'acheter un livre... hop !... Les livres de de Gaulle, de ces hommes politiques, Alain Peyrefitte sur la Chine, des conneries... même de Gaulle en trois volumes – je l'ai donné à quelqu'un d'Algérie qui est venu chez moi... « allez prends ça, je n'en veux plus ! ».

C. K. : Et vous n'avez pas pensé à votre fils ?

M. K. : Non justement, c'est en pensant à lui que je lui enlève tous ces trucs-là. Je n'aime pas qu'il soit instruit dans ce domaine parce que c'est pas... non, c'est pas ça. C'est pas beau. J'aimerais mieux qu'il s'oriente vers la vérité... ce sont des livres qui sont faits pour gagner de l'argent, ils disent n'importe quoi

et conduisent les gens à... des machins comme ça. Non, pour être un homme, il faut prendre ses responsabilités et ne pas écrire n'importe quoi parce que le livre peut guider les gens, les orienter... Alors, les gens écrivent des livres pour gagner de l'argent... Ils savent bien composer des phrases, arranger les choses... en réalité, rien d'intéressant.

C. K. : Vous lisiez régulièrement alors ?

M. K. : Je lis... ah je prends le temps de lire [...] parce que je ne suis pas grand dormeur. Je ne dors pas beaucoup. Je lis, j'aime la lecture.

C. K. : Mais comment vous avez pris cette habitude, tout seul ?

M. K. : Tout ce qui m'intéresse je l'achète. Par exemple, j'achète un journal parce qu'il y a un article qui m'intéresse. Je ne cherche même pas à savoir ce qu'il y a dans les autres pages. Un livre, je l'achète si je suis frappé par le titre... il faut que je sois frappé par quelque chose. J'achète ce qui me plaît. Je n'achète pas parce qu'il faut lire. Je prends un exemple : le Tabari [littérature religieuse], il y a cinq volumes. Je les ai achetés, j'en ai lu un seul, les autres, je n'ai pas eu le courage de les lire [...] Comme le livre de *Farhat Abbas*, le hasard a voulu... j'étais dans ma voiture... [j'ai entendu le titre à la radio], j'ai noté ça, je suis allé à la librairie ici qui n'a pas trouvé ça. Alors, j'ai téléphoné à un ami qui travaille dans une banque à Paris : « écoute, tu te débrouilles hein, il faut que tu m'apportes ce livre là : *L'indépendance confisquée* de F. Abbas, Edition Flammarion. Une semaine après, il me l'a amené jusqu'à la maison. Cette nuit là, je n'ai pas dormi, je l'ai passée hein [...].

C. K. : Où est-ce que vous achetez vos livres ?

M. K. : Dans une librairie... à Amiens.

C. K. : Vous fréquentez la bibliothèque municipale ?

M. K. : Non, c'est mon fils qui la fréquente, pas moi.

C. K. : Quel est le dernier livre que vous avez acheté ?

M. K. : Ah le dernier livre... non. Oh là là attention ! Depuis... ça fait déjà un moment que je n'ai rien acheté. Le dernier livre je crois que... ce sont des livres religieux... c'est Maurice Bucaille [...] Garaudy : *L'islam habite notre avenir*, c'est formidable mais ça déconne un peu.

C. K. : Comment vous avez découvert Garaudy et Bucaille ?

M. K. : A la grande mosquée de Paris [il y a trois ans]. Parce que quand je vais là-bas, je vais dans le petit kiosque qui vend des livres [...] Je vais souvent à Paris, et quand je suis là-bas, je vais souvent à la mosquée même quand il n'y a pas de prière, je passe par la mosquée voir s'il y a des livres et pour prendre un thé. C'est une habitude chez moi, j'aime bien la mosquée.

C. K. : Et maintenant, tous les livres que vous avez c'est un peu le même thème...

M. K. : Ah oui oui ... Je sais que le gamin n'aime pas beaucoup la lecture alors... mais je n'aime pas par exemple lui laisser quelque chose où il y a des... même ce livre là [Garaudy]... je préfère lui laisser Bucaille... parce qu'il y a des passages où il faut vraiment faire attention [...] il se contredit parce qu'un petit peu loin vous trouvez le contraire de ce qu'il raconte ici. Alors donc, un grand

philosophe comme lui. J'ai beaucoup d'estime pour lui, il a toujours travaillé pour la cause des pauvres gens [...]. A supposer que mon fils le lit, hop ! il est frappé par ça et il passe à côté des vrais problèmes... Tandis que celui-là [Bucaïlle] il est objectif... la science... contradiction ou pas avec les trois religions. C'est le numéro un mondial pour moi. Je peux lui faire confiance aveugle...

C. K. : Qu'est-ce que vous auriez aimé faire comme études ?

M. K. : Je ne sais rien, je n'ai jamais pensé à ça, parce qu'étant donné que je n'ai pas eu la chance d'être scolarisé... moi, de toute façon... premièrement... attention, c'est grave comme question parce que s'instruire, choisir une discipline – droit, économie, politique – dans un pays arabe, c'est pas solide tous ces trucs là. Ici en Europe encore, ça va, tandis que dans les pays arabes on ne peut pas voir... je ne sais pas comment exprimer ça... Moi si j'avais été instruit, j'aurais été quelqu'un, j'aurais été un homme politique... Aujourd'hui dans les pays arabes, il faut vraiment être une girouette pour pouvoir vivre chez soi [...]. Vraiment, faire quelque chose dans les pays arabes, non [...]. Il existe chez [les Français] quelque chose de valable, ils sont humains... nous là-bas... c'est pas l'islam ça. Ils sont plus humains que nous. C'est dommage qu'ils ne soient pas musulmans, ces gens-là. J'aurais aimé les voir musulmans... Celui qui n'est pas musulman, il n'est rien. Dans cette vie il est quelque chose, mais après la vie évidemment [...]. M. K. argumente en citant des versets du Coran]. Lisez ce petit livre là [*Comprendre l'islam*, qu'il m'a offert], il y a une idée claire, nette et précise de ce qui nous attend [...] Peut-être dans ce pays qu'on appelle le monde arabe, ils ont pensé que la religion les empêche de vivre les temps modernes. C'est pas vrai ! Vous pouvez avoir votre château, bien-être, tout ça. Mais pas de gaspillage... rien n'est à nous. Il nous demande des comptes surtout. Je n'ai pas le droit de jeter mon argent dans le café, le tiercé, le tabac. Tout ce que je jette là-bas au café, je serais puni pour ça.

C. K. : Vous avez gaspillé des choses ? est-ce que vous êtes de nature économe ?

M. K. : Ah non, pas du tout. Je vous le dis tout de suite, j'ai horreur... j'aime pas l'argent. C'est-à-dire, le plus souvent quand on n'en a pas c'est un petit peu embêtant. J'aime le juste nécessaire, mais j'ai horreur de l'argent.

C. K. : Mais vous avez gaspillé de l'argent ?

M. K. : Ah ! moi je vis au-jour-le-jour hein. Je m'en fous de tout, ça depuis toujours, et puis je ne fais pas attention. Celui qui aime l'argent, il risque de se perdre [il cite une sourate sur l'inutilité de la fortune]... Juste de quoi ne pas être dans le besoin... et Dieu merci. Je vous donne un exemple : vous êtes syrien, pas très loin de la terre sainte. Allez voir les châteaux des [compagnons du prophète]... est-ce qu'ils ont laissé des châteaux ? regarder le château de Fontainebleau...

[...] Lorsque je cherche à mieux comprendre mon... [parcours], vraiment, je crois que Dieu m'a protégé, m'a guidé, c'est-à-dire il ne m'a pas laissé comme un animal, illettré, et puis il n'a pas voulu peut-être me donner beaucoup de connaissances parce que j'aurais certainement beaucoup souffert si j'étais capable de créer, j'aurais été un danger pour ces gens là, les chefs d'Etat arabes, tous les responsables sans distinction [...]. Donc, si je ne suis pas instruit, et que je

suis en France, je pense que c'est une protection. Dieu a voulu me protéger pour que je vive tranquillement.

C. K. : Pourquoi vous dites toujours que vous n'êtes pas instruit ?

M. K. : Parce que c'est vrai. Moi si je suis capable d'écrire un livre comme ça [Bucaille], je vais le faire tout de suite. Et attention, je ne vais pas dormir [...] J'appelle un homme instruit celui qui, par exemple, est capable de lire un bon discours devant le public, celui qui est capable d'écrire un livre... je ne sais pas moi. Moi je suis incapable de faire tous ces trucs là. Moi je suis là, vous me posez des questions, j'ai essayé de répondre avec ce que j'ai dans ma petite tête parce que j'ai vécu cette époque et que j'aime bien savoir, lire ... Donc, je conserve ça comme souvenir, au lieu que ça soit par écrit je le conserve là [dans ma tête].

C. K. : Et moi je le conserve avec ça [Le magnétophone].

M. K. : Oui, mais enfin vous avez tort, moi non. Moi, je peux dire tous ces trucs là, je note jamais rien... mais il y a des choses qui me frappent, que je ne peux pas oublier [exemples : un discours de J. Soustelle, le docteur *Mossadegh* en 1948 – en Iran – le seul marxiste qui n'ait fait du mal à personne...].

[l'entretien va se poursuivre le lendemain en partie en présence d'un jeune marocain venu spontanément se joindre à nous autour de la table. M. K. me le présente très naturellement et poursuit l'entretien sans se préoccuper de sa présence].

M. K. : [...]... même pas les Syriens, ils ne sont pas arabes. Ça c'est une invention *l'unité arabe*, je préfère *l'unité islamique* c'est beaucoup mieux [...] ils s'orientent tous vers la Mecque alors que les Arabes c'est un mélange de religions... Un Arabe pour moi c'est celui qui habite l'Arabie.

C. K. : Vous dites : « on n'est pas arabes, on a été arabisés », mais je pourrais vous dire : on n'est pas musulmans, on a été islamisés.

M. K. : Oui oui, mais l'islam je l'accepte mieux que l'arabe. La religion est beaucoup plus importante que l'arabe [...].

C. K. : Oui, mais si je devais me dire musulman face aux amis et à ceux que je connais ici... l'islam ça renvoie à rien de concret pour eux alors que l'arabe c'est plus concret.

M. K. : Non, pour moi l'Arabe est limité dans son petit coin. C'est pas universel [...] Je ne peux pas être de là-bas alors que je suis ici [...].

C. K. : Mais vous savez très bien que dans la vie de tous les jours ici c'est pas facile de se dire musulman... Je suis d'accord avec vous mais si je me revendique ouvertement musulman à l'université par exemple on va se méfier de moi [...] il faut faire comme les autres étudiants pour réussir... Vous allez encore me dire : « je m'en fous... ».

M. K. : Ah non, je ne vais pas vous dire ça, vous faites erreur. [M. K. donne alors l'exemple d'un Marocain de nationalité française dont les collègues au travail acceptent très bien le fait qu'il prie]. Alors, même les choses qui sont *dans ton cœur*, à l'intérieur de soi, Dieu est au courant de ça. Par conséquent, l'essentiel c'est d'être musulman, d'accepter ça et de dire « je suis musulman ». Si je peux, je fais ce que je peux [...] rester en contact, accroché, en attendant

que Dieu... que vous finissiez votre machin. [i. e. les études]. Et demandez à Dieu qu'il vous aide, c'est très important [...il me fait lire une sourate en français «...que celui qui veut croire croie et que celui qui veut renier renie...»]... Alors évidemment, pour un jeune comme vous c'est tout à fait normal que vous soyiez un petit peu comme ça... parce que vous allez voir avec l'âge, par la suite vous comprendrez que...

[...] Aujourd'hui je regrette beaucoup d'avoir tout négligé. J'ai pas bien fait, mais Dieu nous pardonne parce que je pense sincèrement... j'ai avec moi une force... C'est un problème, mais il faut le surmonter [...]. Il faut pas avoir... [je hoche la tête et il n'a pas besoin de dire le mot honte]. Oui c'est un vrai problème pour un jeune. Problème parce que... je crois qu'on l'a créé ce problème là. En réalité il n'y a pas de problème. Moi aujourd'hui je comprends mieux les choses qu'il y a 30 ans. En réalité il n'y a pas de problème... Bon, j'étais... je faisais pas... mais je suis musulman, ça il faut pas le cacher hein. Mais un islam ouvert sur les autres civilisations... Donc, personne ne peut vous critiquer ni chrétien, ni juif, ni athée parce que c'est quelque chose de bien d'être musulman, mais musulman ouvert et pas comme ceux qu'on voit... intégrisme, fanatisme... [...].

[Je continue à expliquer les difficultés que je rencontre à « gérer tout ça », les « concessions » que je suis conduit à faire ici et les difficultés de réadaptation rencontrées lors des retours au pays].

M. K. : Dieu n'est pas Hassan II, Assad... Il est miséricorde [...] l'essentiel c'est d'être musulman, c'est-à-dire de ne pas tomber dans l'athéisme... tous ces... hein ! Ici en France c'est très difficile, surtout pour un jeune, c'est vrai parce que... je le sais... j'ai vu... je le sais. Mais l'essentiel c'est de rester musulman car *il n'y a de Dieu que Dieu et Mohamed est son prophète*. Ne l'oubliez pas, tous les soirs avant de vous endormir, et *au nom de Dieu* [avant d'entreprendre] quoi que ce soit.

C. K. : Monsieur K., je vais être franc avec vous, je profite du moment où on est seul [le jeune Mustapha venait de s'éclipser dans l'autre partie de la salle]... tout ça vous me l'avez dit beaucoup de fois et j'en suis très touché [...] mais je suis un peu gêné parce que vous n'arrêtez pas de me rappeler à mes devoirs de musulman alors que, pour mon étude et pour moi-même..., j'ai besoin de comprendre à partir de quel moment très précisément, sans parler de choses générales, vous avez renoncé à votre style de Français moyen, pour *petit à petit* devenir ce que vous me dites maintenant.

M. K. : [silence, regard grave] Je pense sincèrement... [la porte de la salle face à laquelle se trouve M. K. s'ouvre]. Son visage se crispe et sa voix s'entend à peine lorsqu'il lâche « ouïe aïe aïe, c'est l'heure de la prière ». Son coreligionnaire sénégalais de la veille marque son entrée par un sévère *Salam Alikoum*. M. K. lui demande alors « quelle heure aujourd'hui [est la prière] ? ». Son coreligionnaire habillé d'une imposante djellaba et d'un couvre-chef traditionnels lui indique la place sur le mur de la grille où figurent les heures de chaque prière et lui répond : « t'as pas regardé, c'est là... il faut regarder ». Puis les deux s'éclipsent pour une longue prière où le Sénégalais tint le rôle d'imam et resta sur le tapis quelque temps après que M. K. m'ait rejoint... Quelques jours plus tard, à la fin d'une prière à laquelle il était accompagné par son enfant, il

demanda excédé à ses coreligionnaires, sans égard pour le sociologue assis dans l'autre partie de la salle « et pourquoi il ne fait pas sa prière celui-là? » *Cheikh al Ibrahim*, c'est le successeur de *A. Ben Badis*, écrivait que le pire défaut de ceux qui adoptent la culture occidentale, c'est une ignorance totale des vérités de l'islam, et que le pire défaut de ceux qui se réclament de la culture islamique c'est une ignorance totale des problèmes et exigences de votre siècle. C'est un vrai problème [...] Il faut chercher dans notre passé... trouver la source... parce qu'il y a tout ce qu'il faut dans notre islam [...] Une bonne majorité des jeunes sont dans l'ignorance tout en étant instruits à l'occidentale [...] Quant à votre problème, l'essentiel c'est d'être musulman là [par le cœur]. Quant à la pratique, il faut comprendre l'islam, Dieu nous facilite les choses : vous ne pouvez pas cette année [faire la prière], eh bien l'année prochaine ou dans cinq ans... et vous rattrapez vos dettes. Moi par exemple, au lieu d'une prière je fais cinq parce que j'ai mon temps. Eh bien en faisant une année, ça fait [l'équivalent de] cinq ans. Et si je pars comme ça, avec cette volonté, et que je n'ai pas fini mes dettes, Dieu me pardonne parce que j'ai la volonté de récupérer... Quant à votre cas, étudiant... tous ces trucs là [...], je vais vous dire quelque chose mais je ne sais pas si j'ai le droit de dire ça : *Mohamed* il a été Prophète à l'âge de 40 ans [...] ça se rattrape, ça se rattrape. [...] De tous les pays arabes l'Algérie est le seul à avoir fait une révolution, c'est beau ! Ils ont tenu tête sept ans à une grande puissance, bravo ! mais c'est pas parce qu'on a fait la révolution qu'on doit se croire supérieure aux autres... Ils se sont mis à faire une politique de prestige, ils construisent des choses qui ne servent à rien... En réalité, ils ont rien fait pour les touristes, pour les petits... pour les... pour les gens comme nous quoi... que des choses pour les richards... et puis c'est mauvais ! »

C. K. : Comment ça « ils n'ont rien fait pour les gens comme nous » ?

M. K. : C'est-à-dire... par exemple en Tunisie ou au Maroc, regardez le nombre de cadres français moyens qui peuvent aller là-bas. La vie est moins chère, et ça rapporte des devises. Ce petit Français là, il ne peut pas aller en Algérie parce que c'est trop cher et c'est pas beau. Voilà, c'est ça qu'ils n'ont pas fait pour nous qui... Donc, très cher et pas beau alors qu'au Maroc et en Tunisie, ils ont tout fait pour attirer les touristes [...] Il n'y a pas de touristes en France euh en Algérie. Ils sont très rares, et après [leur visite] ils regrettent.

C. K. : Vous avez quand même été fiers de votre révolution.

M. K. : Bien sûr, et jusqu'à présent. Pourquoi pas. Non mais je l'ai dit, le pays pour moi, qu'on n'y touche pas ! L'Algérie et la religion pour moi, c'est comme ça. C'est le comportement de mes frères qui ne va pas. Je ne critique pas l'Algérie. Je critique les Algériens qui se conduisent comme des charlots.

C. K. : Mais concrètement, qu'est-ce qui a changé en vous quand la révolution a éclaté ?

M. K. : Eh ben, c'est-à-dire... quand même... tout ce que j'avais dans la tête... c'est-à-dire avant et pendant la révolution on pensait à se libérer, être chez nous, être heureux... et tout d'un coup, tout s'écroule...

En 1952, quand je suis arrivé en France, ça avait commencé, je crois, au Maroc. Je travaillais à la compagnie de Tramways de Fontainebleau. Le comptable de cette compagnie arrivait le matin de bonne heure, et moi j'aimais bien

venir tout le temps en avance. Alors on prenait le temps de discuter un petit peu [...] Alors évidemment le Maroc, pas de problème. Moi je suis musulman et au Maroc ce sont des musulmans aussi. On est tous colonisé. Et alors lorsque je discutais avec ce Français sur les événements du Maroc, j'étais vraiment pour le Maroc indépendant [...] Donc, j'étais un vrai Marocain. Je défendais la cause marocaine. Par la suite, c'était la Tunisie. Bien, j'ai défendu cette cause là... Puisque pour la guerre d'Indochine où c'étaient ni des musulmans ni des Arabes j'ai dit non. Alors, c'est pas parce que l'Algérie était française que j'allais approuver les Français en Tunisie et au Maroc. Non, l'Algérie n'est pas française. L'Algérie est dominée par les Français, elle est colonisée. Mais je suis musulman, je défends les musulmans [...] Il faut être clair dans la vie. Il ne faut pas avoir peur de dire la vérité. J'ai pas peur d'aller en prison pour ça. Parce que lorsque je pense quelque chose d'eux je le dis...

C. K. : ...Puis a éclaté la révolution algérienne.

M. K. : Alors là, j'ai plongé. Je me rappelle très bien on avait un maire qui s'appelait Monsieur Y. C'était le boucher du village. Le dimanche, on discutait au café des événements du Maroc et de Tunisie... Puis le maire m'a dit : « vous vous rendez compte, on a envoyé Gilbert Granval pour régler le problème au Maroc. Qu'est-ce qu'il va discuter avec les partis... il n'y a rien à discuter... ». Alors là, vraiment... j'ai dit : « Monsieur Y. non, non, ne dites pas ça je vous en prie! Comment voulez-vous arrêter ça sans discuter avec ces gens-là? Il faut discuter avec ces partis sinon on ne peut pas arrêter ce qui se passe », puis je donnais mon point de vue évidemment. Lui, il croyait que j'étais... que je pensais comme lui... Français de France. Il ne savait pas que j'ai une pensée étrangère à la France... Par la suite, il a constaté que tout ce que je lui ai dit c'était ça... Il dit à ses conseillers municipaux : « regardez le, il est tout petit mais il pèse lourd » [rire]. Je me rappelle tout le temps de ça. Et pendant les événements d'Algérie, j'ai certainement été dénoncé par plusieurs... Et les gendarmes étaient tout le temps chez lui [le maire], chez mon patron... « Non, Monsieur M. K. c'est un ouvrier consciencieux, tranquille... laissez-le tranquille... ». Ah, ils sont vraiment formidables [M. K. parle ensuite de son médecin avec qui des liens se sont renforcés après une discussion portant sur la guerre d'Algérie]... Parce que pendant les événements d'Algérie, les gendarmes sont tout le temps en train de demander aux maire, médecin, patron... parce que j'ai été dénoncé certainement par des gens parce que je travaillais pour le FLN. Lui il dit : « non, c'est un bon gars, c'est un ancien combattant, c'est un bon travailleur, il est très sérieux, je ne pense pas qu'il puisse... vous le laissez tranquille... ». Vraiment c'était... le patron, le maire et le médecin.

C. K. : Qui étaient ces jaloux qui vous dénonçaient ?

M. K. : Allez savoir ça... un indicateur il ne va pas se montrer hein. Ce que je sais c'est que les gendarmes me couraient après. Le patron me disait : « les gendarmes viennent demander des renseignements sur vous. On m'a dit que vous travaillez pour le FLN... j'ai dit : non, c'est un bon ouvrier qui est tout le temps pris par son travail, il n'a jamais manqué... » [silence] Et voilà, la révolution algérienne. Par le peuple et pour le peuple [sourire ironique] [...].

C. K. : Et jusqu'à la fin de la révolution vous allez traverser comme ça... parce que les gens de votre entourage vous défendaient, en fait.

M. K. : Oui... moi ici, franchement... j'en sais rien, est-ce que c'est Dieu qui m'a aidé... parce que je suis sincère, parce que... je pense. Parce que j'ai traversé des périodes durant lesquelles ce n'est pas donné à n'importe qui de... sans rien... jamais quoique ce soit. Moi je pense que Dieu m'a protégé. Dieu m'a protégé parce que j'ai fait des choses que personne d'autre n'a été capable de faire, et puis j'ai réussi à faire ça sans que je sois embêté par...

Je vais vous citer deux exemples : une fois j'étais à Paris, au VII^e arrondissement pour recevoir d'un étudiant une valise de pistolets 7, 65... je suis en voiture, je grille le feu rouge. Le policier me siffle. La voiture est là, elle est pleine d'armes. Je me suis arrêté et je suis descendu à la rencontre du policier avant qu'il arrive à la voiture. Je lui ai dit : « excusez-moi, j'étais tellement bien lancé que si j'avais freiné, je serais resté au milieu de la route ». Il m'a dit : « ne recommencez pas ça hein ! »... « merci, au revoir » !

Une autre fois la voiture était pleine de tracts, journaux et machins comme ça. Et avec moi il y avait un grand responsable du FLN. On arrive dans une autre ville... A ce moment là, je travaillais au camp américain [de Fontainebleau]... non, non... mais il y avait les Américains encore parce que... En sortant, sur la route comme ça, on a rencontré les gendarmes qui contrôlaient les voitures. Ils arrêtaient toutes les voitures. Ils m'ont arrêté... je descends... « où vous allez ? », j'ai dit : « je vais à Orléans ». « Qu'est-ce que vous allez faire à Orléans ? ». J'ai dit... Il m'a regardé comme ça, il m'a dit : « faites bien attention ! » « Pourquoi ? » « Allez file d'ici !... » [la réponse de M. K. affiche un étonnement naïf face à la réaction du gendarme, mais elle n'est pas audible]. « Faites bien attention ! ». J'ai dit : « Ca va hé ho... » [sourire]. Là, je dis franchement quelque chose... quelque chose... il y a quelque chose qui les empêche [i. e. de m'arrêter]... Il n'y a rien à faire, il y a quelque chose [...].

C. K. : Il y avait des Français... des proches qui étaient au courant de vos activités politiques et à qui vous pouviez vous confier ?

M. K. : Je vais vous dire franchement... [silence] Pourquoi pas... allez ! [s'adressant à lui-même]. J'ai été dénoncé une fois... parce qu'on a tiré sur un gars et on l'a raté. Evidemment, il me connaît très bien et par mon nom... et il sait où j'habite. Il est rentré à l'hôpital, c'était dans un autre département. Les flics sont venus, mais d'abord ils sont passés par les flics d'ici, et ils sont venus en civil. Ce jour là, on dirait que je le savais, que j'étais au courant. J'avais fini ma journée de travail et je rentrais chez moi. J'ai dit : « il y a un petit quelque chose... [dans l'air] qu'est-ce que je dois faire ? ». Alors, dans ce village, il y avait au moins quatre cafés. Je suis passé dans les quatre cafés. Dans chaque café, j'ai pris un demi de bière... Je ne sais pas qui c'est qui m'a dit de faire ça... j'en sais rien [M. K. me dira plus loin qu'une directive interdisait en ce temps là la consommation d'alcool aux militants du FLN]. Mais en rentrant à la maison vers 19 h... à peine je suis rentré que j'ai entendu du bruit dans l'escalier... Moi j'habite là, mon frère en face de moi et mon beau-frère au-dessus [on nous a fait descendre tous les trois] « Montez dans la voiture ! ». Moi on m'a mis à côté du chauffeur, mon frère et mon beau-frère derrière. Mon beau-frère qui travaille dans l'administration [facteur aux PTT] commence à gueuler. J'ai dit : « pourquoi tu te casses la tête ? tu as rien fait, tu as rien fait ! ils vont te lâcher va... ». Ils ont discuté ensemble dehors. Ils étaient huit voitures... puis ils sont

venus m'ouvrir la porte : « vous, vous sortez ! », et ils ont pris mon frère et mon beau-frère... ça veut dire quoi ça ? que je suis plus intelligent qu'un autre ? non, il y a quelque chose... ça c'est la vérité. Sur la tête de ma mère que c'est la vérité [...].

Je vais vous citer encore un cas puisqu'on a commencé... il faut aller jusqu'au bout. Il fallait que je sorte à l'étranger que je quitte la France... par la Belgique... clandestinement parce que j'étais recherché partout. Bon, l'organisation m'a donné une adresse [de quelqu'un] à la frontière belge. Mais il fallait que quelqu'un s'occupe de me faire passer la forêt... Comme papiers je n'avais rien à l'exception d'une vieille carte d'identité d'Algérie qui n'est pas valable pour la Belgique, et puis un tract de l'autre mouvement – le MNA – aidé par les Français, contre la révolution algérienne... Bon, arrivé à l'endroit, j'y ai passé la nuit, et le lendemain, le gars qui devait m'amener en Belgique... ce salaud là, il prend deux places par le train. Moi je ne savais pas, je suivais. On m'a donné 80 000 F – c'est-à-dire 800 F – pour le voyage... Tout d'un coup le train s'arrête, c'étaient les douaniers français... j'ai sorti la carte d'identité algérienne. Le douanier m'a dit : « où vous allez avec ça vous ? ». J'ai dit : « je vais à Bruxelles pour voir l'exposition ». Il m'a dit : « pas avec ça, ils vont pas vous laisser passer les Belges hein ». J'ai dit « on verra bien... ». On m'a laissé passer. Un peu plus loin c'étaient les douaniers belges... J'ai dit la même chose : Et les Belges pour le FLN ils étaient beaucoup plus mauvais que les Français, et puis il y avait beaucoup de MNA chez eux. J'ai montré ma carte... [rire]. Il m'a dit : « mais ça va pas non ! ». « Quoi ! – j'ai dit – l'Algérie c'est la France non ? Ecoutez, pour une fois que je me décide à aller voir l'exposition à Bruxelles, vous allez pas me faire des difficultés quand même... allez ! allez ! » [après une courte vérification M. K. doit reprendre le train tout seul, son compagnon qu'était un « trafiquant » ayant été gardé par les douaniers]. Mais maintenant sans lui je ne sais plus où aller [...] Je suis arrivé à Liège tout seul.

Maintenant, le problème c'est où se coucher. A l'hôtel ? j'ai pas le droit, les Belges sont plus mauvais, ils travaillent avec la police française... A ce moment là, il y avait une directive du FLN qui interdisait à tous les Algériens de consommer de l'alcool. Mais en Belgique il y a beaucoup de MNA, et des FLN aussi. J'ai dit voilà une manière de retrouver les machins. Maintenant, il faut chercher les cafés où il y a des bronzés, où il y a des gens qui, je pense, sont des Algériens. Je rentre dans un café : « donnez-moi une bière ! », je crie un peu fort pour que tout le monde entende... Je prends la bière, je regarde à droite, je regarde à gauche, personne ne fait attention à moi. Ah merde !... [« Oh pardon » en regardant le magnéto, suivi d'un rire]. J'avais avec moi une musette où il y avait du linge de corps. Je l'ai laissée chez la patronne du café : « gardez-moi ça ici s'il vous plaît, je reviendrai la prendre tout à l'heure ». Puis j'ai été dans un autre café. Je regarde où il y a des bronzés, où il y a des gens... des Nord-Africains quoi... des Arabes. Je demande une bière. Personne ne fait attention... Merde, c'est pas possible ça. Un autre café où il y a des Africains, c'est pareil... trois bières... et la bière est mauvaise en Belgique, beaucoup plus mauvaise qu'ici en France. Je retourne à mon café – le premier, je vois un bonhomme dans le coin là-bas avec une orangina devant lui. J'ai dit à la dame : « donnez-moi une bière,

et donnez une bière à ce monsieur » [rire]. Elle m'a servi, et a été le voir pour lui dire que je lui paie une bière. [il dit] « non, non.../« Yè Yè, prends une bière! »/« non, merci je ne prends pas d'alcool »/ « Bon écoutez, donnez lui autre chose ». Je prends ma bière et je m'assois à côté de lui, j'ai essayé de discuter avec lui. Il m'a dit – en arabe : « Vous n'êtes pas d'ici ? »/ « non, je suis de Paris »/ « A Paris vous buvez de la bière ? »/ « Oui bien sûr. On boit de la bière, on mange le cochon, on fait tout quoi. Qu'est-ce qu'il y a d'interdit ? Pourquoi ? » « Ben, terminez votre bière et on verra bien ». Là, automatiquement j'ai compris que j'étais dans la bonne direction. Alors j'ai dit : « qu'est-ce qui se passe ? qu'est-ce qu'on va voir ? ». *Il m'a dit* « on va voir ça, on va vérifier ça ». Alors j'étais obligé de lui dire : « dis-moi qu'est-ce qu'il y a, tu es FLN ? » *Il m'a dit* « oui, je suis FLN ». *Je lui ai dit* « moi aussi je suis FLN, et je suis perdu ». Il m'a dit « C'est toi qu'on cherche !?... on y va !... Non non : *Que Dieu me pardonne* c'est pas... *Que Dieu me pardonne* Dieu, ne considère pas mon péché!... ça c'est le lendemain [et M. K. d'expliquer que la patronne du café, d'un ton complice lui avait proposé de passer la nuit chez sa famille puisqu'il était étranger à la ville]. Vous allez pas me dire qu'il n'y a pas quelque chose là dedans... on n'a pas perdu une minute. Il y avait là une camionnette 4CV, avec trois personnes et moi le quatrième. On est allé chez un médecin belge dans la montagne. Je ne peux pas oublier ça... Il part la journée, on le voit pas. Le soir quand il rentre, il nous racontait des choses, il était formidable. Mais alors, ils sont étonnés quand je leur explique comment j'ai découvert l'histoire de bière.... Ils ont trouvé ça vraiment formidable... Sa femme c'était une personnalité dans l'organisation mondiale des femmes... elle me disait : « Monsieur K., regardez moi ça, la petite Belgique qui ne veut pas reconnaître la grande Chine » [rire]... J'ai passé quatre jours chez eux... le matin quand on se lève... le jardin... Alors : le café, le lait, le thé, petits pains, beurre, du miel, des œufs... j'ai jamais mangé autant dans ma vie. Alors elle était contente quand je lui disais ça... c'est vrai, tu manges ça, tu en as suffisamment assez pour 48h... Et puis ils nous ont mis au courant, elle m'a dit : « Monsieur, s'il y a la police qui vient, dites leur que vous êtes des étudiants ». « Ben quoi, vous voulez que je leur dise que je suis étudiant alors que je ne sais pas m'exprimer correctement en français ! » « Vous vous défendez très bien, dites que vous êtes des étudiants, c'est tout ». On a passé quatre jours chez eux dans la villa, vraiment je ne peux pas oublier ces quatre jours là. Puis je suis rentré en Allemagne. Là, c'était vraiment par la forêt. Voilà comment j'ai terminé ma révolution.

C. K. : Vous êtes resté longtemps en Allemagne ?

M. K. : Pas très longtemps. Ce n'était pas loin de l'indépendance [silence]. Alors quand on voit ces choses là, moi je vous dis franchement, je ne pense pas que j'ai été plus malin qu'un autre. J'étais guidé par quelque chose c'est certain. Ca, il y a rien à faire, personne ne peut m'enlever ça... il y a quelque chose qui m'a guidé, qui m'oriente... Parce que je pense... C'est vrai, j'étais vraiment sincère et juste... J'aime ça, franchement je conseille ça à tout musulman, de se conduire... correctement, bien... sérieux... juste. Il ne vous arrivera rien, absolument rien du tout... Il y a vraiment quelque chose qui peut nous protéger lorsqu'on est dans la bonne voie !

C. K. : Ca, vous me le dites maintenant. Mais au moment où vous vous en sortiez de toutes ces situations, vous l'expliquiez comment ?

M. K. : J'ai pas compris.

C. K. : Maintenant, avec le recul vous me dites pas que vous avez peut-être été protégé. Vous au moment même où vous arriviez à vous en sortir...

M. K. : Non mais j'avais pas le temps de réfléchir à tout ça. Je m'échappe, je dis : « j'ai de la chance ! », c'est tout. C'est maintenant, c'est vrai quand je réfléchis comment arrivent tous ces trucs là... Comme je vous ai dit à propos de Ben Badis et sa réponse au préfet. Sur le coup j'ai dit, il est complètement ravagé [...] Moi je pense qu'on peut être aidé par des choses invisibles, inexplicables. Et c'est à partir de la découverte des choses comme ça qu'on peut dire qu'il existe quelque chose que nous ne voyons pas, qui nous dirige... Il n'y a pas de doute.

C. K. : Aucun doute ?

M. K. : Oh là, aucun doute. J'ai la certitude qu'il n'y a pas de doute. Et si jamais je doute, vraiment, je serais coupable ou criminel. Faire des doutes dans mon esprit [en insinuant que c'est] parce que monsieur K. est plus malin, non non non, Dieu merci [le jeune Mustapha qui était revenu entre temps approuve : « non mais il a raison »], j'ai été protégé par quelque chose que je ne peux pas expliquer. Il existe beaucoup de choses que nous ne savons pas... non, non... on n'a pas à dire [que] tout est là... non, non il y a autre chose... Il faut se méfier hein... J'ai jamais été... comment expliquer qu'un petit K. dans une armée française – un soldat n'a pas le droit de dire non... petit K., une tête d'Arabe colonisé, dire : « messieurs les colonels, non ! Vous n'avez pas le droit de faire la guerre aux Indochinois »... Mais il y a quelque chose qui... c'est vrai... moi je n'étais qu'un sous-officier de rien du tout, et puis je ne savais pas grand chose... Eux ils sont instruits, les officiers sont incapables de dire ces choses là. Et moi, j'ai dit ça sans crainte sans rien du tout. Et on m'a rien fait; on m'a pas fusillé... Il y a un sous-officier qui m'a vu dire ces trucs là au colonel, [il m'a dit] « alors vous, chapeau ! j'ai jamais vu ça, vous êtes très courageux... on n'a jamais vu ça dans l'armée »... Quant à l'histoire de « vous, rentrez chez vous ! » [l'arrestation de son frère et de son beau-frère à sa place], j'ai réfléchi aussi à ça. J'ai trouvé que quelque chose m'a dirigé : pourquoi ce jour là j'avais des doutes, et pourquoi j'avais fait le tour des cafés ? C'était pour me montrer, parce qu'il y avait des inspecteurs en civil dans ces cafés là. Mais moi je le savais pas. Alors quand ils ont discuté [les gendarmes] : « non, ce gars là il aime l'alcool, ces trucs là, vous le laissez tranquille »... Moi je ne le savais pas, mais par la suite j'ai réfléchi. Ben oui. Non mais il y a des choses... il y a quelque chose.

C. K. : Mais vous étiez croyant à ce moment là ?

M. K. : Croyant, j'étais toujours... bien sûr... mais peut-être pratiquant... c'est-à-dire j'étais un petit peu handicapé... mais croyant si... ça m'a jamais manqué ça [...] Je pratiquais pas, mais je n'aimais pas qu'on touche à la religion et au pays... C'est là dedans [le cœur] depuis ma jeunesse, depuis... on dirait que je suis né comme ça. Je suis venu au monde avec ça [Mustapha : « il faut être dedans pour comprendre quoi... je suis né avec, aussi. Je sais tout mais je ne pratique pas... »] non mais ici, quand on est en France, c'est difficile... c'est pas

difficile. C'est un petit peu de volonté, un petit peu de négligence, de honte, on n'a pas à avoir honte de la religion musulmane. Je vous dis en toute sincérité, je regrette qu'il m'est arrivé un moment de non-pratique, je regrette vraiment [...] C'est quelque chose de formidable lorsque le musulman, on lui trouve pas de défauts, on trouve qu'il est sérieux, pas menteur, correct, se conduit bien... Par contre, faire des conneries c'est salir l'islam. Il faut être bien pour qu'ils disent : « ah oui... oui... » [...].

M. K. : Voilà, je vous apporte ça... C'est pour vous [un livre de Maurice Bucaille dont il m'a déjà parlé], mais par la suite vous pouvez acheter son deuxième livre « L'homme devient-il ? », c'est très important. Quand on a ça, c'est comme si on a lu toute une bibliothèque... Toute la littérature judéo-chrétienne et musulmane analysée, et le résultat est ici [...].

C. K. : Pourquoi vous accordez autant d'importance aux Français qui écrivent sur l'islam ?

M. K. : Parce que le musulman, c'est tout à fait normal qu'il défende l'islam. Mais un chrétien qu'il soit arabe ou autre chose, précisera-t-il c'est pas pareil... Il a trouvé que dans sa religion ce n'est pas ça, mais que la religion musulmane c'est ça [...]. Cela veut dire qu'il n'y a pas 50 religions, il n'y a qu'une seule. Une seule religion et un seul dieu...

C. K. : Quand je réécoute mes cassettes tous les soirs, je me dis que vous êtes en train de me parler... j'arrive pas à comprendre pourquoi vous vous concentrez surtout sur l'islam alors que je sais que dans votre vie [M. K. sourit et lâche « il y a un vide »]... l'islam n'a occupé une place que très tardivement du point de vue de la pratique [...] je sais que c'est important maintenant pour vous, et pour moi aussi bien sûr, mais franchement je vous demande de me faire confiance et me raconter votre vie avant qu'elle soit couverte par l'islam...

M. K. : Non mais attendez... pour moi l'islam a été tout le temps... a une place. C'est dans la pratique seulement qu'il y a eu une période... [...] Par exemple, je rentre au café, je bois un demi de bière, l'islam me l'interdit mais cela ne m'empêche pas de parler avec celui qui consomme beaucoup, je lui dis : « arrête de boire », ces trucs là... Parce que moi je le savais que je n'étais pas alcoolique, perdu...

Aujourd'hui je regrette ce que j'ai fait... mais si je vous parle de l'islam c'est pour qu'il ne vous arrive pas ce qui m'est arrivé à moi, parce que je le regrette. Parce que la vie d'un musulman... Dieu va nous demander des comptes [...]. Alors moi j'ai pris aujourd'hui le temps de réfléchir, et j'ai trouvé que j'ai été victime de quelque chose qui était pas bon. Alors, je voudrais qu'à un jeune musulman comme vous ne lui arrive pas ce qui m'est arrivé. Alors que moi, il faut que je rende compte de tout ça [j'essayai à ce moment là d'afficher un sourire ostensiblement sceptique pour tenter de mobiliser une certaine complicité...] Mais oui, mais oui... ce n'est pas parce que... si si si...

C. K. : Mais si maintenant je me mettais à pratiquer comme vous, est-ce que je pourrais faire ce que vous avez pu faire, c'est-à-dire connaître le maire de ma commune, faire des relations si je veux faire des études... qui me permettent de me débrouiller : expérience de terrain, lutte syndicale... ?

M. K. : Mais attendez voir, attendez... le musulman, il est direct avec Dieu, il n'a pas besoin d'intermédiaire. Si vous ne pouvez pas [pratiquer] pendant la journée, le soir, plus tard, l'année prochaine... rien ne vous empêche d'avoir vos activités normales, ce n'est pas un handicap. Moi j'ai le temps, je le fais à l'heure. Celui qui travaille, non [...] Le plus important, ce qui n'est pas pardonnable, c'est associer quelque chose à Dieu ou bien dire que Dieu n'existe pas.

C. K. : Je voudrais à mon tour vous dire à quel point c'est important pour moi de... parler de ces choses là, et surtout de ce qui a été pour vous avant, avant ces choses là, avant votre pratique... J'aimerais que vous acceptiez ce chapelet que ma grand-mère m'avait envoyé de Damas pour que je me rappelle de Dieu plus souvent que je ne le fais, disait-elle... Mais si j'ai des discussions comme ça avec vous, agrémentées en plus par la lecture de livres, je pense que je n'ai plus besoin [...].

Encore une fois, quand je réécoute ce que vous me dites, c'est souvent difficile de faire la part des choses entre ce qui me touche personnellement, et ce dont j'ai besoin pour mon étude... Ce qui est difficile dans ce genre de travail, c'est que souvent les personnes n'osent pas parler de ce qu'elles ont fait avant [...] Moi, je suis très touché par les détails que vous pouvez me raconter parfois... la religion, c'est pas la même chose, c'est une conviction... Alors, je voudrais continuer à vous poser des questions comme ça sur votre travail, sur les petites choses que vous ne m'avez pas encore dites, sur votre rapport à l'Algérie... des choses qui en général ne peuvent pas trop se dire entre Maghrébins ici parce qu'on se méfie un peu, etc.

M. K. : Non mais le monde aujourd'hui, si on parle de moi... je ne peux pas être détaché par rapport à d'autres musulmans d'Afrique du nord. Je suis un petit peu comme tout le monde. On est intoxiqué, il faut dire la vérité... le vrai problème du monde musulman [c'est] la colonisation, le mélange de civilisations... tous ces trucs là se trouvent mélangés chez l'homme qui trouve qu'il y a un amalgame dans son esprit. Et moi, je suis maintenant en train d'essayer de faire la part des choses, de ne pas trop mélanger les choses même si elles sont mélangées, j'essaie de les détacher et de mettre chaque chose à sa place. Le travail c'est le travail. Je pense qu'on soit ici, en Algérie ou en France... c'est un petit peu pareil partout. Donc le travail, chez soi on est entouré de gens pareils, [mais] lorsqu'on est ici, on est en contact avec des gens qui ne pensent pas pareil. C'est différent c'est vrai, mais lorsqu'on est un homme correct, ces trucs là, les gens ils sont intelligents... il faut pas faire des machins, ils comprennent très bien. Lorsqu'on a un bon comportement, on peut vivre n'importe où. Entre là-bas et ici il n'y a pas de différence pour vivre. Le travail c'est pareil en Algérie ou ici [...] Mais on n'est pas créé pour travailler, pour vivre. Pourquoi ne pas travailler pour la mort aussi... Lorsqu'on travaille pour avoir sa villa... tous ces trucs là c'est qu'on ne pense pas au-delà de la vie quoi. Mais cette philosophie là ne m'intéresse pas... vivre 80 ou 100 ans qu'est-ce que c'est ? mais là-bas c'est pour l'éternité. Toute la différence est là [...].

C. K. : Qu'est-ce qui vous a le plus manqué durant votre vie avant : l'argent, le savoir, le pays... ?

M. K. : C'est d'avoir négligé un moment... c'est de ne pas faire mon devoir de musulman. C'est tout ce que je regrette.

C. K. : Ça c'est maintenant, mais avant... qu'est-ce qui vous faisait courir?

M. K. : Vous êtes au courant de ma vie...

C. K. : D'une petite partie.

M. K. : Non, non. Vous êtes mieux informé que beaucoup de gens de ma famille. Je vous ai mis au courant depuis le début... de ma vie lorsque j'étais jeune... Bon, l'islam on n'en parle plus, vous êtes au courant des machins même... quand dans l'armée j'avais demandé à ce qu'on m'accorde le vendredi. Donc la guerre, l'armée... j'étais pris par ces choses et j'ai passé les plus belles années de ma vie en mouvement : la Seconde Guerre mondiale, l'occupation en Allemagne... Après ça j'ai essayé de reprendre ma place dans la vie civile, eh merde ! C'est le déclenchement de la guerre d'Algérie. Après ça j'ai été obligé de me concentrer, de travailler pour ma femme parce que je n'étais jamais resté avec ma femme, j'étais tout le temps en vadrouille... Alors j'ai essayé de travailler, de vivre dans le calme, m'éloigner de tout, étant donné que ça ne va pas en Algérie. Alors, où aller ? l'âge que je commence à être, j'ai été obligé de travailler pour gagner ma vie, je rentre chez moi... mais question de dire ce qui m'a frappé ou marqué... non, non...

C. K. : Est-ce que par exemple vous avez pensé comme d'autres ont fait dans les années 60, à reprendre des cours... aux diplômes ?

M. K. : Non, non... ça c'est... non, maintenant je ne pense pas... c'est fini ça.

C. K. : Je parle de l'époque...

M. K. : Oui... lorsque j'ai appris par ma propre volonté à lire et à écrire le français, je me suis contenté de ça. Et depuis, les événements, la guerre ne m'ont jamais donné l'occasion de chercher à préparer... Oui, j'aurais bien voulu peut-être être plus instruit que ça. C'est trop tard. C'est tout, mais je n'ai jamais fait un problème... [quelqu'un arrive pour prier; *Salam Alikoum*] j'ai essayé de rester moi-même avec le très peu de connaissance que j'ai. C'est trop tard, c'est trop tard. C'est pas après tant d'années dans l'armée, tant d'années dans la révolution algérienne qu'on cherche à devenir quelque chose... Je me contente de ce que j'ai.

C. K. : Quel diplôme vous auriez voulu avoir ou quelles études ?

M. K. : Ben sincèrement, je n'ai aucune prétention. Je n'ai jamais pensé à ça, jamais parce que... c'est-à-dire je savais que tout ça s'apprend quand on est jeune. Je savais que j'avais raté ça. Je me suis jamais posé la question si j'aurais aimé être avocat ou homme politique ou... non, non. Vraiment je n'ai jamais pensé à ça.

C. K. : Est-ce que vos frères sont... ?

M. K. : Il n'y a aucun qui a été à l'école, aucun... ni à l'école arabe ni à l'école française.

C. K. : Vous êtes le plus instruit.

M. K. : [rire] Le plus instruit, non...

C. K. : Mais est-ce qu'ils lisent comme vous, est-ce qu'ils ont eu aussi une vie agitée?...

M. K. : Ben, j'ai pas vécu avec eux.

C. K. : Il y a d'autres membres de votre famille en France?

M. K. : Oui, j'ai un frère qu'est en France [il est arrivé en France un an ou deux après l'arrivée de M. K.]. Il est à Amiens... Il a fait beaucoup de conneries... J'ai presque pas de contacts avec lui...

C. K. : Pourquoi?

M. K. : Parce que... lui est dans son coin et moi je suis dans le mien. Mais c'est pas... il n'y a pas de guerre entre nous.

C. K. : Que fait-il comme travail?

M. K. : Je crois qu'il était dans le bâtiment...

C. K. : Et tout le reste de votre famille est en Algérie?

M. K. : [Agacé] Oui, mes frères... ben, il ne me reste qu'un seul frère vivant et celui là [i. e. qui habite Amiens. Deux frères c'est tout... et leurs enfants qui sont de grandes personnes maintenant.

C. K. : Mais, vous n'avez pas gardé de rapports étroits avec eux?

M. K. : Non, aucun rapport, parce que je ne corresponds même pas. C'est-à-dire, j'ai été déçu de l'indépendance algérienne. Cette déception m'a un petit peu frappé et m'a dégoûté de tout parce que je me suis battu, cassé la tête, donné corps et âme pour que l'Algérie soit un petit peu meilleure... Alors, j'ai coupé avec l'Algérie... sans couper. C'est-à-dire, je n'ai aucun goût avec là-bas,... tout en étant au fond algérien parce que [...] la nationalité française alors que j'aurais eu beaucoup d'avantages, j'aurais pas perdu mes années par exemple, j'aurais aimé être [...] ces trucs là... mais non, je ne veux pas de ça.

C. K. : Votre frère a la nationalité française?

M. K. : Ben mon frère, c'est le plus jeune. Il n'a pas encore pris sa retraite... C'est-à-dire, je crois qu'il est... on s'est vu il y a six ou sept mois à la mosquée... non, il est en pré-retraite... mais je vous parle beaucoup de ça [agacé], je ne suis pas au courant.

C. K. : Et votre femme, elle a de la famille ici?

M. K. : Non, non [...] son frère est rentré en Algérie à l'indépendance.

C. K. : Il n'y a donc pas d'autres membres de la famille qui vous entourent?

M. K. : J'ai eu quelques amis depuis la guerre... Il y a une femme qui est venue d'Algérie [rendre visite à sa sœur dans la région], pendant la guerre elle était membre du FLN sous mes ordres. Hier elle a mangé chez nous, c'est pour ça que je vous ai téléphoné ... je l'ai laissée à la maison [M. K. m'avait téléphoné pour repousser d'une heure notre rendez vous]. Pour moi, c'était une sœur cette femme là. Elle a bien travaillé. Elle travaillait à l'hôpital, et en sortant de son travail elle faisait des choses vraiment formidables [pour le FLN]. Parce qu'il est arrivé un moment où les hommes ne pouvaient plus faire grand chose pour les déplacements, l'argent, même les armes... Elle est un petit peu blonde, le plus souvent on ne sait même pas si elle est algérienne. Il y avait aussi beaucoup

de Français de notre côté... les pistolets donnés par l'église... par les chrétiens [...].

C. K. : Vous avez connu beaucoup de femmes durant votre vie ?

M. K. : C'est-à-dire ? Femme... connaître...

C. K. : ...dans votre vie de militant ou dans votre... parce que vous étiez souvent en dehors de chez vous.

M. K. : Non, des femmes non... à part heu... mais ça, c'est des femmes de la famille parce que pendant la guerre d'Algérie on faisait des réunions chez les familles, c'est-à-dire on vient chez vous, on mange et on se réunit. Par là, j'ai connu des jeunes volontaires [...].

C. K. : Est-ce que dans la cellule où vous étiez vous aviez un rôle officiel ou un grade ?

M. K. : J'étais responsable régional, on appelle ça « responsable politique et organique », donc j'étais le maître à bord de toute une région qui touche trois départements.

C. K. : Pourquoi vous avez été choisi pour faire ça ?

M. K. : J'ai pas choisi, il y a pas de choix, je suis volontaire. Pour moi... je suis né dans un village où il y a six colons. Ils ont des enfants, et chaque colon a six ou sept familles arabes qui travaillent pour lui. Alors, il y a l'école pour les enfants du colon et il n'y a pas d'école pour les enfants arabes. Ça évidemment ce sont des choses inacceptables. Dès qu'on ouvre les yeux on comprend de suite qu'on n'est pas... comme ces gens là. Ils viennent chez nous, ils nous dominent et veulent faire de nous des esclaves. Donc, on n'attendait que cette occasion. C'est pour ça qu'on rentre dans la politique, pour se faire sélectionner, et avec l'engagement on est déjà prêt. Donc, je suis volontaire, personne ne m'a obligé... c'est-à-dire par sélection. Lorsque j'ai entendu qu'il y a déclenchement du machin en Algérie, et qu'il a pris le nom FLN – le nom FLN ça n'a jamais existé en Algérie, donc je savais que c'était un nouveau mouvement. Si c'était le nom d'un parti que je connaissais, j'aurais hésité. Mais FLN c'est quelque chose de nouveau, Front de Libération Nationale ça veut dire tous les Algériens, à les mettre au courant, sans plus hein... et j'ai cherché le contact. C'est très difficile – peur... etc. – il m'a fallu au moins cinq-six mois pour trouver le contact. Lorsque j'ai trouvé le contact, j'ai essayé de ne pas me faire rouler. Il faut vraiment que ce soit le vrai contact, parce qu'il y a le MNA qui est contre le FLN... Pas d'histoires. Et lorsque j'ai trouvé le contact, j'ai vu les personnes les plus importantes... dans une réunion. Ils ont dit : « oui, vous prenez la direction dans votre localité ». Evidemment dans ma localité, il y a très peu d'Algériens, il fallait pas rester là, il fallait attaquer les grandes villes : le jour je travaille à l'usine, et la nuit je fais ces trucs là. Voilà.

C. K. : Et vous receviez vos ordres directement... avec qui vous aviez affaire ?

M. K. : Ben ça... avec beaucoup de gens. Jamais la même personne... qui portent de faux noms. J'ai été le seul à être un responsable un petit peu important qui a travaillé avec son nom. Tous les militants me connaissent par mon nom, et partout je me présentais avec mon nom.

C. K. : Comment vous avez réussi à faire ça ?

M. K. : C'est-à-dire, j'ai commencé avec les gens qui me connaissent très bien. Alors ils me connaissent par mon nom et je n'ai rien à leur cacher. Parmi ces gens là, il y en avait qui devenaient responsables de groupe ou de section, et lorsqu'ils sont en réunion avec des responsables d'autres localités ils donnent mon nom. Par conséquent pourquoi le cacher ? allez, vas-y !...

C. K. : Mais vous n'aviez pas peur que les Français de votre entourage découvrent qui vous étiez ?

M. K. : Je sais qu'il y avait des Français qui savaient que j'étais branché dedans... Parce qu'ils trouvent ça normal, et surtout je pense sincèrement que tous les Français à l'époque sont au courant parce que chaque fois qu'on parlait de l'Algérie, je leur disais : « Vous ne savez pas ce qui se passe là-bas, pourquoi ces gens là se révoltent, alors ne parlez pas de ça, il faut savoir avant de parler... ». Ils savent bien que je suis vraiment à 100%... donc il n'y a pas... Mais les Français de l'époque ne sont pas comme les Français d'aujourd'hui, parce qu'à ce moment là il n'y avait pas cette crise qu'il y a aujourd'hui. Aujourd'hui on voit le F. N., tout le monde a peur, et puis c'est la crise, le chômage... le Français n'est plus pareil.

C. K. : Mais à l'époque les Français avaient peur du FLN, ils voyaient en eux des gens terroristes, barbares.

M. K. : Mais moi je suis connu, je discute avec eux, c'est pas pareil [...] parce que je discute, je parle, je défends la cause et je leur donne les arguments, et puis ils trouvent qu'on a raison de se révolter... l'exploitation, comment on est exploité là-bas... Je vous ai parlé du gendarme à qui j'ai dit : « je fais grève parce que demain l'Algérie va être indépendante et les gens vont me dire : tu as fait 10 ans dans l'armée française et tu n'as même pas fait une semaine de grève pour ton pays », je discute comme ça, il n'y a rien à cacher.

C. K. : Et les autres Algériens, ils faisaient comment ?

M. K. : Ben non, à l'époque il n'y avait pas beaucoup d'Algériens qui savaient expliquer en français. C'est ça le malheur. S'ils savaient tous se défendre nous aurions eu moins de problèmes.

C. K. : Est-ce qu'il y avait des Algériens qui vous reprochaient votre façon de faire pour expliquer ce que vous faisiez aux Français, qui n'étaient pas d'accord avec vous... ?

M. K. : Ecoutez, là vraiment je trouve que c'est une question intéressante. Oui, il y avait beaucoup d'Algériens... Prenez un exemple : à ce moment là je travaillais [i. e. pour le FLN] la nuit, ou les jours où il n'y a pas usine. Donc je fréquentais un petit peu... je bois de la bière, je fais pas le ramadan... et les responsables supérieurs ils disent : « il faut pas faire ça devant les... ». Je dis : « ne me cassez pas les pieds, ne vous occupez pas de moi ! ». Et j'ai posé la question à ces militants qui me connaissent, eux ils faisaient le carême, et moi je rentre au café, [je bois] une bière... alors que la bière est interdite par le FLN... Alors on m'a dit : « continue à faire ça ! »

Pourquoi je faisais ça ? parce qu'avant les événements d'Algérie je faisais ça, si j'arrête ils vont dire : « tiens, il est sous ces trucs là ». Il fallait continuer

comme ça. Je suis resté tel que j'étais avant pour ne pas leur donner l'occasion... [de se rendre compte de mon engagement au sein du FLN]. En réalité, tout ça [rire] c'est une combine, et c'est avec ça que je suis arrivé à avoir un petit peu de tranquillité, de calme. Avec ce... Est-ce que c'est un savoir-vivre ? est-ce que... j'en sais rien. Mon supérieur dit « comment, je donne un ordre par directive, et le responsable boit... ». Je leur pose la question dans les réunions, ils disent : « continuez à faire votre travail, le plus important c'est pas ça ». Parce qu'ils savent bien que je fréquente... je fréquente... on fait des réunions avec la nouvelle gauche, le soir, je fréquente vraiment les hommes de... contre la guerre d'Algérie... On distribue des tracts,... je trinque avec eux, je suis resté comme ça, j'ai dit : « tant pis ! pour le bien de ce que je fais, je continue à faire ça... ».

C. K. : C'est peut-être ce savoir-faire là qui vous a protégé tout le temps.

M. K. : Peut-être, je ne sais pas. Ce sont des choses inexplicables. Je ne peux pas dire... je ne peux pas l'expliquer. Partout, partout, partout depuis ma jeunesse... Je prends un exemple : je rentre dans l'armée, je vais à l'artillerie... et lorsque l'armée commence à se préparer pour débarquer en France, ils m'ont sorti de ce régiment et m'ont muté dans une autre compagnie [...] Partout où je suis passé, j'ai tout le temps, sans le demander, hop ! à chaque fois qu'il y a danger, je suis loin. Allez expliquer ça, j'en sais rien... *je dis Dieu soit loué...*

C. K. : Quels sont les Français de votre entourage que vous appréciez particulièrement ?

M. K. : J'ai jamais eu vraiment des relations privilégiées avec les uns ou avec les autres. On était – comment on appelle ça – en relation de travail, copains comme ça, à l'exception peut-être de ce premier Français de la scierie dont je vous ai parlé [...] même quand il parle avec des Français il me cite comme exemple... c'est vraiment formidable. Autrement dit j'ai pas vraiment... si j'ai fréquenté beaucoup de Français c'est vrai, mais fréquentation c'est-à-dire relations de travail, camaraderie comme ça mais sans plus hein.

C. K. : Tout compte fait, vous avez fréquenté davantage de Français ou d'Arabes ?

M. K. : En principe – ha ha – je n'ai fréquenté ni les uns ni les autres. C'est par le travail ou par les événements d'Algérie que je connais tous ces trucs là... Je ne suis pas le gars à faire des copains ni avec les uns ni avec les autres. Mais enfin c'est par le travail et par les événements d'Algérie que j'ai eu des contacts avec tant de monde. Autrement, j'ai toujours été quelqu'un un petit peu réservé. Je n'aime pas beaucoup la fréquentation des gens.

C. K. : Pourquoi ? vous me donnez l'impression d'être très discret... vous avez un seul enfant, pas comme d'autres familles nombreuses qui vivent les fenêtres grandes ouvertes, etc...

M. K. : Oui mais ça ça ne vient pas de moi, moi je ne peux rien décider là. Non, c'est-à-dire le comportement des gens... je vois les gens... je constate qu'ils ne se comportent pas comme moi. Bon, je suis pas mauvais, je n'aime pas être... parce que je suis trois fois rien du tout, mais j'évite de me conduire comme eux, de me mélanger avec ça... Bonjour/bonjour... qu'il y ait un peu de respect entre vous les uns les autres, mais chacun à sa place.

C. K. : Pourquoi cette distance ?

M. K. : Parce qu'ils ont un comportement qui ne me convient pas. Les gens ne se comportent pas comme moi.

C. K. : Je vous demande ça parce que vous m'avez fait une même remarque quand j'ai refusé de manger du couscous que vos amis de la salle avaient apporté hier, vous m'avez dit : « je vous ai bien observé, vous n'avez pas fait comme un Arabe aurait dû faire, vous étiez gêné comme un Français ». Maintenant c'est moi qui vous retourne la question.

M. K. : [rire] Non mais moi je vous dis franchement... premièrement, lorsqu'à un moment donné je suis venu en France pour la première fois avec ma femme, évidemment à ce moment là il y avait pas mal d'Algériens. On a essayé de faire connaissance... mais ce qui se passe, c'est qu'on se conduit un peu comme les Français, exactement pareil même. On va manger chez un copain, la table est pleine d'alcools, des machins ces trucs là... alors moi je ne suis pas pour ça. J'aime bien boire un coup, mais pas comme ça... Se perdre complètement, non. Alors c'est ça qui m'a... un petit peu [...] Et comme je vous ai dit, au café si je me mets avec eux [i. e. les Maghrébins] je prends un deuxième puis un troisième verre, etc. Alors ça aussi... c'est mon comportement qui est comme ça. Je limite les dégâts par ce comportement, pour ne pas me perdre. Je vous ai bien dit que je buvais de l'alcool, mais celui qui dit qu'il m'a vu, depuis que je suis en France, saoul, c'est un menteur. C'est déjà une bonne chose. je suis pas un homme... je buvais l'alcool...sans l'aimer. C'est parce que... ça aussi, j'ai pas compris pourquoi. J'ai pas aimé l'alcool, et je savais que c'était interdit pour moi.

C. K. : Où est-ce que vous avez appris à boire de l'alcool ?

M. K. : Oh, je pense que je l'ai goûté déjà pendant que j'étais jeune. Il y a un petit passage là. Lorsque je vous ai dit que j'ai quitté mon oncle et que je n'ai pas voulu garder son commerce, il y avait bien un motif, c'était ça. Je fréquentais des voyous et j'allais laisser ma prière. Là j'ai dit non. Je me suis opposé à moi-même et j'ai dit non. Vous voyez, déjà très jeune je savais raisonner... Comment, quelqu'un qui me fait confiance, il me laisse son bien, moi je vais boire une bière! Même cinq centimes, ils ne sont pas à moi, je n'ai pas à les dépenser... Donc j'ai goûté déjà de la bière là-bas en Algérie, mais enfin j'ai freiné, j'ai arrêté. Je suis rentré dans l'armée, je faisais ma prière, je ne buvais pas... Mais je ne suis pas un gars... dès que j'avais fait ça, j'ai compris que j'avais fait une bêtise. Tout de suite j'ai réagi pour ne pas rester dans ces choses là... Je vais au café boire une bière avec de l'argent qui n'est pas à moi... ah non, je ne peux pas être un bon musulman. Vous voyez, lorsque vous verrez ça vous comprendrez que quand même depuis que je suis jeune, je suis bien orienté dans une bonne direction [...] Evidemment, évidemment, il y avait une période [sourir]... mais Dieu est miséricordieux.

C. K. : Comment est-ce que vous avez connu madame K ?

M. K. : Madame K [rire], quand j'ai quitté l'armée j'ai dit « il faut que je me marie ». J'avais 27 ans... C'était une voisine, mais pas à côté [...], puis son frère c'était un copain à moi. Ma belle-sœur, c'est-à-dire la femme de mon grand frère m'a dit : « bon, tu veux te marier! on a deux jeunes filles ici dans le quartier qui sont bien... ». Je lui ai dit de m'apporter une photo pour que je voie ça. Elle

m'a apporté leurs deux photos et j'ai choisi... C'est pas parce que la photo m'a plu, mais parce que son frère je le connaissais, c'était un ami à moi que vraiment j'aime bien... Alors j'ai dit « je préfère cette famille là à l'autre ». Et on n'a pas de problèmes.

C. K. : Elle venait du même milieu que vous ?

M. K. : Oui, oui, elle était un petit peu... bien qu'elle n'était pas trop riche, elle avait un comportement un petit peu de bourgeoise hein. Parce que son papa était... c'est vrai que quand je me suis marié il n'avait rien du tout, mais il était un grand commerçant, mais il a tout dépensé son argent pour le... Alors... mais elle était élevée un petit peu comme ça [il prend un air hautain pour illustrer]. Elle avait une petite boniche : « apporte-moi ça, donne-moi ça... ». J'ai dit : « allez, allez ça n'existe pas ici ! » [rire]. [...] Occidentalisée, je ne pense pas, parce qu'elle n'a jamais manqué la prière, le ramadan... vraiment elle était beaucoup plus religieuse que moi. Je sais beaucoup plus de choses qu'elle. Mais elle, elle est beaucoup plus attachée à ces trucs là... vraiment formidable [...] Elle a été à l'école mais elle n'est pas restée très longtemps. Elle était à l'école française hein, parce qu'ils habitaient la grande ville. Elle avait la chance d'habiter à Constantine, la chance d'aller à l'école. Elle a été à l'école mais elle n'a pas appris grand chose hein. [...] Elle sait lire ses affaires, mais elle ne lit pas les livres.

C. K. : Elle vous suivait tout le temps dans vos déplacements de militant ?

M. K. : Bien sûr. Ça c'est normal. Elle pense exactement pareil. Elle ne peut pas faire autrement. Elle n'a pas le choix. Et puis il n'y a pas qu'elle... Je vais vous dire une chose, le responsable de la ville de par exemple, c'est un Algérien, il est responsable là-bas sous ma direction évidemment... c'étaient des Kabyles, je connais leur famille, parce que je rentre chez eux comme ils viennent chez moi pour faire des réunions, alors je connais leur famille. Une fois, la femme de ce responsable, parce que de temps en temps il y avait des arrestations... la femme de ce monsieur, devant son mari elle a dit : « qu'on arrête mon mari on s'en fiche. Mais qu'on n'arrête pas monsieur K. Je peux vous dire que c'est vraiment formidable ce qu'elle a dit cette femme là devant son mari... Allez... [comprendre] ça... Et vous savez ce qui est arrivé, il est arrivé qu'un jour on a arrêté son mari avant moi. Evidemment il y a un autre responsable. Et quand on a un homme qui a été arrêté il faut qu'on s'occupe de sa famille, il a un salaire quoi. Ben j'ai donné son salaire au responsable [...] trois jours après, j'ai été pour vérifier, pour voir. Je rentre chez elle, elle ne parlait pas très bien l'arabe [...] elle m'a dit « il n'a rien donné » [...] Je ne faisais confiance à personne, je faisais tout, je n'arrête pas. Et je travaille à l'usine pour vivre, et je cotise comme eux, c'est moi qui paie l'essence, je suis tout le temps en vadrouille à Paris, partout... Mais je n'ai jamais pris un sou de l'organisation pour ça [...] La révolution a besoin de beaucoup d'argent... Donc je pense beaucoup au pays, beaucoup plus qu'à ma propre personne, à ma femme... Ah j'étais pas pour la maison du tout, j'étais pas pour moi. Voilà, Dieu merci je suis en France [rire d'ironie ?]. Je pense que... je pense que j'ai bien fait hein, et je ne regrette rien. Je ne regrette rien, mais ça me fait mal de voir comment ça se passe en Algérie... c'est pas ça...

C. K. : Pendant ce temps, elle vous conseillait, elle était d'accord ?

M. K. : Non... de toute façon lorsque je suis allé en Allemagne, elle s'en est occupée ici [i.e. de l'organisation] Elle a travaillé comme l'autre femme dont je

vous ai parlé, parce qu'il fallait payer les femmes dont les maris ont été arrêtés, ou des machins comme ça... Elle a continué jusqu'à l'indépendance. Oui, la femme algérienne elle a travaillé hein... Et je vais vous dire franchement – c'était l'idée que je me faisais et je pense qu'elle est exacte – l'Algérienne est beaucoup plus patriote que l'Algérien, et plus courageuse que les hommes... l'homme marchait par crainte, par peur, c'est tout.

C. K. : Et si votre fils se mariait avec une Française ?

M. K. : N. se marier avec une Française ! ben, de toute façon en ce moment, il ne fréquente que des filles. Il est tout le temps avec les filles et il ne fréquente pas les garçons. Alors je lui ai montré, il y a quelques jours seulement un verset coranique en français : le mariage d'un musulman avec une associatrice... Il m'a dit : « mais j'ai pas dit que j'allais me marier avec une Française ». J'ai dit : « je te mets au courant seulement, tu te débrouilles, tu prends tes responsabilités » [...] Il ne fume pas, il ne boit pas... Quand il était jeune, il mangeait à la cantine de l'école, il est très très difficile à nourrir, il ne mange pas de ça, pas de ça... A l'école, à la cantine... « c'est bon ! ». J'ai dit, « mange ! ». Alors la maman [a été choquée]. J'ai dit : « laisse le manger. Il est jeune, il est difficile à nourrir. Si ça lui fait du bien laisse-le, qu'il mange, il comprendra tout seul par la suite ». Eh bien, quand il était jeune, maintenant il ne le mange pas. Je lui ai pas dit d'arrêter. Il a arrêté tout seul... Il est très difficile à nourrir, il vit qu'avec du chocolat, les mandarines, que ça. Pas de légumes, à l'exception des haricots verts... moi je ne lui ai jamais imposé quoique ce soit, et il y a trois ou quatre ans il s'est mis à la prière [...].

Une fois on parlait... de temps en temps on parle politique, mais alors c'est le positif et le négatif hein. Il fait exprès... j'en sais rien, bien que je pense qu'il pense exactement pareil que moi... Les juifs alors, il faut pas [en parler en mal] il est trop... c'est-à-dire, il a un comportement... il ne fait pas de mal à personne, il n'est pas raciste... c'est bien, c'est très bien. Mais lorsque moi je parle de cette domination [des juifs] parce que quand même, ces journalistes à la radio, à la TV... Un jour il m'a sorti quelque chose... il avait été passer la nuit à Paris chez les fils de X [grand éditeur spécialisé dans le monde arabo-musulman], il m'a dit : « c'est bizarre, ce que tu me dis, monsieur X parle exactement pareil que toi ». Je lui ai dit : « tu le crois et moi tu me crois pas ? ». Il m'a dit : « C'est tout à fait normal » [rire]. Allez comprendre quelque chose... Ah il est franc, ah oui... il n'est pas hypocrite, il est direct oh là là, il ne pardonne pas. Il m'a dit : « et sur Mitterrand et beaucoup d'hommes politiques monsieur X dit exactement pareil que toi »...

C. K. : Il est dans quelle première, vous le savez ?

M. K. : Ah je ne peux pas... ah non je ne sais pas quoi... L'année dernière il était dans la comptabilité je crois, mais cette année je ne sais pas, je ne sais pas exactement... Là, il me parle de droit, de machins comme ça, il s'intéresse à ... il y a un petit mélange dedans [i. e. dans sa tête]... Je voudrais bien ... moi ce que je lui souhaite c'est qu'il soit instruit, qu'il ne soit pas bourricot comme son père...

Entretiens durant le mois de ramadan

C. K. : Vous ne parlez pas beaucoup de votre famille en Algérie.

M. K. : J'ai vraiment... je me rappelle pas très bien d'eux, je vous dis. Je me rappelle pas très bien parce que j'étais vraiment jeune et j'ai jamais eu de

problèmes avec eux. Mes frères... non, j'ai jamais eu... il n'y a rien à cacher là-dedans... c'est très vague ce que j'ai... eux ils travaillaient chez le colon, ils partaient le matin il faisait noir, et rentraient le soir il faisait noir... J'ai pas beaucoup de souvenirs d'eux... comme je suis parti très jeune de chez eux, mais c'est tout. Par la suite évidemment, je vais de temps en temps [leur rendre visite]. Il reste un frère jusqu'à maintenant, il reste deux frères maintenant... de temps en temps comme ça, les voir, il n'y a pas de problèmes, mais vraiment c'est comme si je n'ai jamais eu de famille moi. Je me rappelle pas très bien.

C. K. : Pourquoi ? comment expliquez vous que ?...

M. K. : Oui, j'ai bien expliqué... mon oncle est venu me chercher il m'a repris... J'ai dit : « si jamais je retourne chez moi il va encore venir me chercher », puis j'ai travaillé chez un forgeron, je suis resté chez lui jusqu'au jour où cette connaissance de Constantine me contacte, il m'a embobiné pour entrer dans l'armée française. Mais il y avait pas d'autres explications, c'est simplement... c'est comme ça que ce sont passées les choses.

C. K. : Comment ont-ils réagi par exemple à votre engagement dans l'armée puis votre départ en France ?

M. K. : J'en ai vraiment aucune idée parce que... parce qu'on est une famille très pauvre. Quelqu'un qui rentrerait dans l'armée c'était [une promotion]. Je ne sais pas s'ils ont pensé que je suis soldat ou pas... non. Je sais que... je sais que j'étais – avant de venir ici en France – une fois en permission à la maison, mais personne m'a dit « pourquoi tu es dans l'armée ? » ou des machins comme ça... C'était un petit peu comme si c'était quelque chose de normal... Personne ne sait ni lire ni écrire. On vivait comme des sauvages.

C. K. : Et lorsque vous rentriez de France, vous alliez chaque fois chez vos frères ou pas ?

M. K. : Oui, oui... oui mais je crois que mes frères m'estiment beaucoup... Ils sont plus grands que moi, il y en a un seul plus jeune... J'étais estimé par... ça je me rappelle; je suis très estimé par mes frères, très très... même le plus âgé qui est mort il y a deux ans [...] Et d'ailleurs, j'étais estimé par tout le monde, que ce soit mes frères ou les autres gens qui me connaissent [...] même quand je suis venu ici en France, tout le monde m'aime bien, les Français et les Françaises... J'ai de bons amis français, françaises, et il faut pas leur dire du mal de moi, attention.

C. K. : Et l'autre frère ?

M. K. : Il doit être par là, mais enfin il a fait son logement en Algérie. Maintenant il est en pré-retraite, alors il est six mois là-bas, six mois ici. Enfin, il nage... c'est le plus petit. [...] Il a fait construire un logement là-bas, et il garde son logement ici...

C. K. : C'est bien, non ?

M. K. : ... Ben pour lui c'est bien, bien sûr, moi je ne vois pas d'inconvénients, ha ha, bien sûr.

C. K. : Mais vous n'en pensez pas moins.

M. K. : C'est-à-dire moi... moi c'est... moi je suis malade. Parce qu'en principe j'ai dit : ma retraite et je rentre. Moi j'étais pour rentrer en Algérie, mais malheureusement je suis tombé malade, et puis cinq opérations que je viens de subir, et je suis encore sous surveillance médicale, par conséquent je ne peux plus bouger, je suis coincé avec ça. *Je dis toujours grâce à Dieu.* Voilà, c'est tout... mais il n'y a pas d'ombres dans mon passé [en commençant l'entretien j'avais dit à M. K. que je voulais qu'on revienne sur les sujets non encore abordés dans sa trajectoire, que j'ai appelés « zones d'ombre » par rapport aux sujets largement abordés].

C. K. : J'ai voulu dire « zones d'ombre » par rapport aux sujets qu'on a beaucoup évoqués...

M. K. : Oui, oui... Mais j'ai rien à cacher. Il faut pas être gêné de poser vos questions, posez ! Je voudrais vous mettre [au courant] *entends-tu par Dieu.* Vous voulez savoir n'importe quoi, il faut pas vous gêner... moi je réponds *sur les choses que je sais*, je peux pas répondre quelque chose qui me dépasse, que je comprends pas... Ce que je sais, je réponds quel que soit le machin. Il n'y a pas de miracles. Mais seulement, voilà ! c'est toujours ça, je veux que *entends-tu par Dieu*, l'islam, l'islam, l'islam [tapant du bout des doigts sur la table]. Ça il faut pas l'oublier. La culture occidentale [...] La connaissance n'est pas interdite par l'islam... mais il faut pas s'arrêter là, il faut pas prendre ça [en mettant la main sur mes feuilles] pour quelque chose... vous pouvez vivre avec, c'est pas interdit, c'est formidable. Mais sachez qu'il y a autre chose, qu'il y a mieux. C'est ça... Là, vous êtes gagnant sur les deux tableaux [...] Et c'est pas avec la culture occidentale qu'on peut être estimé par tout le monde, c'est pas vrai, ça je le dis tout de suite, et je tiens à mettre ça au clair. Non parce que c'est basé sur l'individualisme, c'est basé sur soi-même... Tandis qu'avec la conduite de chez nous, on n'a pas d'ennemis sur terre. Pas d'ennemis, estimé par tout le monde, tout le monde dit : « tiens, voilà un tel », on prend ça comme exemple... ça c'est véridique, c'est vérifié et personne ne peut contester ça [...].

C. K. : Encore une fois, chaque fois que je viens vous voir j'ai mes préoccupations terre-à-terre : comprendre des choses concrètes et pratiques dans votre vie. Mais vous, avec votre discours de rappel à ce qui doit être, vous arrivez à m'impressionner et à faire comme si mes questions n'avaient plus d'intérêt... Du coup, je n'ose plus faire mon travail, je suis chaque fois écrasé par cette charge, ce rappel à l'ordre, comme si mon père me tirait l'oreille.

M. K. : Là, je suis content [fou rire].

C. K. : Mais vous gagnez à tous les coups comme ça, et mes questions ne sont plus légitimes.

M. K. : C'est tout à fait normal que je vous parle comme ça pour la bonne raison que... en tant que musulman je suis obligé de dire ça, puisque vous vous êtes [aussi] musulman. J'ai été égaré, vous êtes peut-être égaré, j'essaie de... de ne plus... plutôt de vous éclairer avant que ça soit trop tard parce que l'occidentalisation, c'est un mal inguérissable [je souris, sceptique]... Je dis bien inguérissable [rire] non mais c'est vrai [j'essaie de lui dire « mais vous en avez guéri »...] non mais vous permettez... on prend cette culture occidentale en tant que moyen pour travailler et vivre... c'est bien, c'est pas interdit... mais pas sortir

du chemin. L'imam, l'autre jour nous a parlé d'un ouvrier [qui fait ses prières sur le lieu de travail]. Le patron lui a dit « non mais ça va pas non ! ». Le gars lui a dit : « bon d'accord, vous ne voulez pas, je ne suis plus responsable devant Dieu, vous êtes responsable ». Alors il lui a dit [le patron] : « ah non ! vous allez pas me foutre ça sur le dos... fais ta prière va ! » [fou rire] [...].

Vous avez la culture occidentale, eh bien travaillez avec pour vivre, pourquoi pas ? rien ne vous l'interdit. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'on est comme ça et pas comme ça... c'est-à-dire, on n'a pas à rougir devant ces gens là, leur dire « bravo ! vous êtes des champions, on est des... » non, moi, tout en étant vaincu, je suis vainqueur [rire].

C. K. : *Priez pour moi* [rire].

M. K. : *Je prierai pour toi...* non mais ça va, j'ai pas peur pour toi. Je vais te dire franchement, j'ai pas peur. Premièrement tu acceptes les... tu acceptes déjà la discussion, tu admetts, tu écoutes... donc je n'ai pas peur pour toi... non je n'ai pas peur. Il y a des... Il y en a qui sont complètement bornés, alors vraiment lorsqu'on parle de ça [ils disent] « c'est fini... c'est pas ça ». Là oui, ça me... j'ai... beaucoup d'Algériens... ils sont marxistes... impossible de discuter avec eux [...]. Mais restez attaché ! Parce que l'islam c'est pas les cinq piliers. On a : *il n'y a de Dieu que Dieu et Mohamed est son Prophète*, avec ça déjà on est branché, et puis évoque ! évoquez souvent Dieu... *prie Dieu – entends-tu – et évoque le... Dieu est clément et miséricordieux...* vous êtes jeune, Dieu écoutera tes prières [...]. La culture occidentale est basée... sur l'abstrait. Je ne sais pas comment définir ça, c'est quelque chose qui ne voit pas loin, qui s'arrête là, c'est-à-dire pour vivre et bien vivre, et c'est tout... Il n'y a pas autre chose, c'est enfermé, c'est... c'est pas beau... je ne sais pas comment on peut expliquer ça... vraiment c'est de l'intoxication, il n'y a pas d'avenir, l'avenir c'est moi et moi, c'est tout... où l'islam est supérieur c'est que c'est communautaire, c'est-à-dire les autres... je ne suis pas seul sur terre [...]. (24)

C. K. : Elle représente beaucoup de choses pour vous la salle ?

M. K. : Cette salle là ? ben oui, c'est un lieu de rencontre pour commencer, d'ailleurs hein [allusion à nos rencontres qui s'y déroulent] et puis en même temps, lieu de prière. Donc c'est vraiment une très bonne chose.

C. K. : C'est presque un lieu de vie aussi, j'ai l'impression que vous passez ici autant de temps que chez vous...

M. K. : C'est... oui, mais je passe pas beaucoup de temps ici. C'est-à-dire là, parce que c'est le mois de ramadan, il y a l'imam. La prière c'est pour celui qui a le temps, celui qui n'a pas le temps il ne vient pas. Celui qui a le temps il fait sa prière puis il sort. On n'a pas à rester ici. Il n'y a que le soir pendant le mois de ramadan, il y a une prière spéciale qu'on appelle *al tarawih* qui dure plus longtemps, et après on peut même converser un petit peu, c'est-à-dire discuter la religion pendant 30 ou 40 mn, ça dépend du temps que les gens

(24) [M. K. parle de la salle de culte, d'un projet de construction d'une mosquée finalement refusé par la préfecture, de l'imam qu'ils ont fait venir d'Algérie pour animer les soirées de prière durant le mois de ramadan, et dont le séjour se prolongera au-delà de ce mois...].

possèdent, parce qu'il y a des ouvriers qui ne peuvent pas passer toute la nuit ici et le lendemain matin ils travaillent. On passe un petit moment, je trouve que c'est bien... ça nous permet de se connaître parce que moi, avant la salle je ne fréquente personne... je ne fréquentais personne ici, et avec la salle...

C. K. : Vous voulez dire parmi les Maghrébins.

M. K. : Oui, oui, parmi les Maghrébins... bien qu'on se connaît de vue comme ça, je cherche même pas à savoir leurs noms... on se rencontr[ait] au café le dimanche [...] mais depuis qu'il y a la salle, eh bien, il y a des gens qui prient, on commence à se connaître.

C. K. : Et ceux de la salle qui savent que vous buviez de la bière, ces trucs là...

M. K. : Non mais depuis la salle... ah non, j'ai arrêté la bière avant.

C. K. : Bien sûr, je veux dire comment ça se passe avec les gens qui connaissent votre passé?

M. K. : Non, non, non... Essayez de comprendre les choses. Il n'y a aucun [parmi nous?] qui n'a pas cette tache noire dans son passé... moi je la qualifie comme ça parce qu'on n'est pas fait pour ça... un musulman, il ne devait pas passer par là. Ça c'est... je condamne ça, même un verre, je peux pas dire bravo, c'est bien... non! Celui qui boit un verre, eh bien il peut en boire plusieurs. C'est pas fait pour nous. Voilà, je ne dis pas que... J'étais mieux que les autres, c'est vrai dans un sens parce que l'alcool ne m'a jamais dominé, je maîtrise un petit peu mon comportement. Mais cela ne veut pas dire que je ne suis pas fautif. Je suis fautif, donc c'est une tache noire.

C. K. : Mais est-ce que vous discutez de ce passé avec les autres, ils vous en parlent... comment ils vous regardent maintenant?

M. K. : Ben il y en a un qui continue à boire, puis il vient ici de temps en temps discuter, il habite juste ici... Il parle avec moi avec respect : « Monsieur K... tu te rappelles quand [on buvait] ensemble... ». Je lui ai dit : « tu mens, tu es un menteur parce que je n'ai jamais bu avec toi. Tu es un menteur parce que tu sais bien que je n'ai jamais bu ni avec toi ni avec un autre ». Devant les autres... oui, oui... il a reconnu, il a dit : « C'est vrai, tu refuses tout le temps de boire avec nous » [sourire]. Il ne peut pas dire quoi que ce soit... parce que je voyais un petit peu ce qui allait arriver par la suite. Je suis ... sans être méfiant, j'ai été méfiant pour ainsi dire. C'est mon tempérament, je suis comme ça... j'en sais rien, je suis un prévoyant, ou comme l'histoire de... tout ce qui m'est arrivé... Dans ma vie c'est tout le temps comme ça [...].

C. K. : Je vois bien qu'ils vous respectent, qu'ils ne vous considèrent pas comme tout le monde, mais ils connaissent votre histoire. Est-ce qu'ils vous acceptent complètement comme l'un des leurs, un croyant?...

M. K. Je vais vous dire, vous éclairer, hein. Ici dans cette salle, je suis le président, c'est-à-dire qu'à la mairie je suis inscrit comme président et trésorier. Mais depuis deux ans ou un an et demi, j'ai dit aux gars : « renouvez votre bureau parce que je démissionne ». Eh ben ils ont rien fait jusqu'à maintenant, mon nom est toujours là-bas, et je n'ai pas voulu aller à la mairie l'enlever pour ne pas faire des doutes (ils vont penser qu'il y a quelque chose qui va pas ou

quelque chose comme ça...). Ici, il n'y a pas plus longtemps qu'avant-hier ils ont essayé de renouveler le bureau [de l'association]. Ils étaient plus de 30 personnes ici à la prière de la nuit, et tout le monde : « K. a dit » j'ai dit : « non, non et non », j'ai pris le cahier : « bon allez les volontaires ! K. n'est pas là... c'est la fin du monde ? faites comme si je ne suis pas là, c'est tout ». J'ai pris les noms, il y en avait 13 ou 14. Il y a des gens qui sont capables, comme *celui-là* le gros, d'hier, en principe il est secrétaire avec moi... Au point de vue de la foi il est emmerdant, c'est-à-dire il fait des observations à une mouche... Bon, moi évidemment je connais l'armée française, je peux le comparer à un adjudant parce que dans une compagnie, les plus emmerdants c'est le caporal et l'adjudant... il est entre l'officier et le sous-officier, c'est le chien de quartier, qu'on appelle ça. Alors lui, il est un petit peu comme ça : pourquoi ne pas faire ça ? pourquoi ne pas faire ci ?... Moi j'ai quitté l'armée parce que je n'ai pas respecté sa discipline, tu vas pas... [rire]... Ah moi, il me respecte.

C. K. : Vous vous connaissez depuis Constantine ?

M. K. : Ah non, je le connais ici seulement. C'est-à-dire lui, il est marié avec une Française, et puis il a des enfants. Alors c'est emmerdant, le pauvre il me fait de la peine parce que lui aussi il a sa tache noire. Avant la prière il a fait des conneries comme nous, comme tout le monde – donc c'est pour ça que j'ai dit que tout le monde est passé par là. Ses enfants sont mariés maintenant, et puis ils sont tous presque des athées, et puis lui maintenant il commence à serrer les fesses, c'est trop tard ! Sa femme, il est emmerdé avec elle. Bon elle, son avenir est cassé puisqu'arrivé à cet âge là, c'est le moment de vivre un petit peu sa vie et puis lui, c'est la prière, c'est ces trucs là... pas faire ça, pas faire ci. Les enfants maintenant : « papa discute pas de ça, ton temps est passé... *laisse-nous* ! ». Alors le pauvre il est emmerdé, je le comprends, c'est vrai parce que moi le premier je ne sais pas si j'aurais le courage de vivre une telle vie... parce que quand même, sa femme, ses enfants... ils sont contre toi... Il est un petit peu responsable... Si, si, il est responsable ! Donc c'est tout à fait normal qu'il ne soit pas stable, parce qu'il est dérangé, il n'est pas... donc je ne lui en veux pas, il ne faut pas lui en vouloir [...] Il a fait des conneries avant et là, maintenant il se trouve coincé, donc j'essaie de le comprendre.

C. K. : Il est pratiquant depuis longtemps ?

M. K. : Oui... peut-être... Il a repris certainement avant moi. Il a repris avant moi... Je ne sais pas comment on s'est rencontré... comme ça, sans se connaître. Lui, il a appris beaucoup de choses [sur moi] par des intermédiaires, des gens qui me connaissaient quand j'étais responsable politique et organique pendant la guerre... Il a appris ça par les vieux quoi... Il a essayé de prendre contact avec moi, et puis un beau jour il m'a montré le livre de Maurice Bucaille – son premier livre, imprimé en Algérie. Alors je l'ai lu, je l'ai trouvé formidable. J'ai été à Paris et je l'ai trouvé dans un autre format. Donc il a repris avant moi certainement. Lui, il a été pour quelque chose dans la salle, parce que c'est un ancien, il était à Amiens depuis toujours, moi ça fait pas longtemps que je suis ici, il est arrivé d'Algérie pendant la guerre d'Algérie, il connaît le maire avant qu'il soit maire, il connaît très bien les machins, moi je connais personne ici... Donc il a un avantage sur nous, c'est-à-dire lui il fréquente et moi je ne fréquente pas... Alors il a été pour quelque chose pour la salle, lui et un autre Algérien de

l'amicale. Puis on a obtenu la salle... Tout le monde est content de cette salle. Pour les grands, pour les petits... c'est bien. On sent un peu comme si on est à la Casbah d'Alger [rire] ou à Barbès [fou-rire]... oui, Barbès. J'aime pas aller par là... c'est pas... non... moi je suis... Bon, je suis quoi? Je suis pas français, mais voir ce qu'il y a là-bas, il y a de quoi dégoûter... C'est sale, c'est pas ça... Comment! on vit avec ces gens-là, avec les Européens, pourquoi ne pas vivre comme eux, se tenir un peu plus correctement, être propre, être un peu...? Partout où il y a des quartiers arabes c'est... archiplein, c'est serré, c'est sale... C'est pas beau ça. Je comprends pas ça... pourquoi ça? Est-ce que c'est à cause de l'islam? l'islam c'est cinq fois par jour [i. e. les ablutions]... [rire]. Il peut pas être sale, l'islam quand même, merde alors.

C. K. : C'est vrai que Barbès c'est particulièrement... c'est pas très représentatif... c'est peut-être le quartier le plus difficile.

M. K. : C'est partout... partout les quartiers maghrébins... où il y a des Maghrébins que ce soit à Marseille, à Lyon, partout... Les quartiers comme ça pleins de... non, ils peuvent pas... Puis, on rentre dans un café, un café hein... c'est pas aussi propre qu'un café français. Je rentre dans un café français, le gars est en train de vous servir, et de l'autre main en train de gratter, nettoyer... Tout brille, impeccable... tandis que là, son comptoir est sale, il passe comme ça l'éponge... non, ils sont pas propres. Ils sont en train de vivre ici, on doit être propre même chez nous [en Algérie]. Alors quand on est ici, il faut se montrer encore plus propre, pour leur montrer quand même qu'on n'est pas sale.

C. K. : Parfois quand je vous entends, j'ai l'impression que vous n'êtes pas maghrébin, parce que les autres ne reviennent jamais sur ces points...

M. K. : Comment ça?

C. K. : Je veux dire que pour eux, ce ne sont pas des choses choquantes...

M. K. : Ah non... non... comment ça!?

C. K. : Jamais un Maghrébin m'a parlé comme ça de ces choses.

M. K. : Parce qu'il est habitué comme ça, et puis... quand quelqu'un fait une bêtise ou il fait quelque chose qui... quand il fait ça, il dit : « ah... nous sommes des Arabes, c'est-à-dire que nous les Arabes, on est fait pour faire des conneries. Non! on est des Arabes mais attention, on n'est pas sale, on n'est pas déguelasse, on est honnête, on est sincère, on n'est pas menteur... on n'est pas des... je comprends pas... Je n'arrive pas à comprendre comment un gars qui marche dans un boulevard à Paris par exemple, comme ça tout à coup [il crache par terre]... il regarde même pas si il y a des gens autour de lui... Mais moi, c'est... je trouve ça... où il a été élevé? Moi, je ne peux pas dire que j'ai été élevé... puisque tu es au courant comment j'ai été élevé. Mais pourquoi j'ai compris ça tout seul et lui il n'a pas compris, et il vit avec ces gens-là... pour leur montrer à ces gens-là? C'est-à-dire, parce qu'ils sont en train de pousser les Français à devenir anti-Arabes avec leurs comportements [M. K. fait alors référence au discours de J. Chirac sur les « odeurs »]... Pour un homme politique ça se dit pas, mais c'est la réalité... c'est vrai. Qu'est-ce que ça veut dire, un homme marié...? quatre femmes? il travaille pas, les allocations familiales... Voilà, je rejoins un petit peu leur point de vue.

C. K. : Mais vous en connaissez beaucoup d'Arabes qui vivent sans rien faire avec quatre femmes et douze enfants ?

M. K. : Il y en a beaucoup oui... qui vivent avec les allocations familiales, chômage... et puis ils ont des pavillons et tout. Je ne critique pas ces gens là, attention, ... Je ne suis pas à ce point là... [à propos du discours de Chirac] essayez de comprendre un petit peu pourquoi il a dit ça... il faut vérifier ce qui est vrai et ce qui n'est pas vrai. Il y a des vérités, beaucoup de vérités dans ce qu'il a dit [suit une démonstration au terme de laquelle le Coran, tout en autorisant en principe le mariage avec quatre femmes, le rend impossible en pratique]. L'islam n'a rien laissé au hasard, il n'y a que celui qui ne veut pas comprendre.

C. K. : Est-ce qu'il y a quand même quelque chose dans votre passé dont vous avez la nostalgie?... Plus exactement est-ce qu'il y a des choses dans ce passé dont vous auriez aimé qu'elles soient compatibles avec l'islam ?

M. K. : Je n'ai pas compris exactement ce que vous voulez dire. Ça veut dire quoi, compatible avec l'islam ?

C. K. : Franchement, ce que vous m'avez raconté c'est tellement varié : travail, politique... est-ce qu'on peut un jour dire comme vous le faites : « tout ça c'est zéro », je le jette et je n'y pense plus ?

M. K. : Sur ce que je dis, je ne reviens jamais... Parce que je dis ça après mûre réflexion. Je n'ai pas 14 ans, je touche ... plus de 68 ans, on est pas quand même... on est au bout de... par conséquent, je dis ça en tant qu'homme mûr qui a entraîné sa bosse un petit peu partout, qui a vécu... je ne peux pas dire que j'ai pas vécu des choses vraiment formidables. Je prends un exemple : le militantisme dans un parti politique dans un pays colonisé, c'est quand même quelque chose de bien. J'ai milité dans le *parti de F. Abbas*, j'ai milité avec l'Association des Ulémas, je rentre dans l'armée pour encore mieux comprendre ce que je n'ai pas encore compris, bien que je suis rentré sans savoir pourquoi... Bon, eh bien j'ai appris beaucoup de choses dans l'armée : le comportement des gens, le comportement des musulmans comme moi dans l'armée française, le comportement des Français dans l'armée, le comportement des Français d'Algérie dans l'armée... Tout ça c'était un enseignement pour moi, c'était mon université, parce que je ne suis pas passé par l'université... C'était mon école quoi, voir comment ils se conduisent ces gens là. Donc, j'ai une idée sur chaque chose, avec beaucoup de précision. Partout où je suis passé, j'observe les choses... mais bien... et j'analyse les choses selon, évidemment, le très peu de savoir que j'ai. Je réfléchis, et en même temps je ne suis pas un homme qui oublie. *Celle-là* [ma tête], elle conserve beaucoup de choses. Donc mon registre c'est là, par conséquent je pense souvent à ça. Par exemple ce qu'on discute ici, vous vous enregistrez et quand vous avez le temps vous écoutez pour savoir... et moi c'est... à la maison, ça revient tout ça, exactement pareil.

C. K. : Et alors, quand ça revient, qu'est-ce que vous en pensez ?

M. K. : Je vérifie... c'est-à-dire, si j'ai pas dit des conneries, est-ce que j'ai pas menti... je cherche tous ces trucs là pour vérifier mon comportement tout simplement. Mais en toute sincérité, ça revient exactement pareil que ça [le magnétophone]. Tout passe, c'est un film.

C. K. : Et que donnent ces vérifications pour l'instant ?

M. K. : C'est... il y a pas de problème pour l'instant. C'est parce que, jusqu'à présent on n'a pas abordé [sourire]... parce que c'est le parcours de ma vie, c'était ça hein.

C. K. : Qu'est-ce qu'on n'a pas encore abordé ?...

M. K. : Ah ben... je sais pas... dans un sens on a même débordé le parcours de ma vie. On a été plus loin puisqu'on a discuté politique, du monde musulman, du monde arabe... donc il y a toute une variété mais il reste peut-être des choses qui concernent d'autres problèmes... C'est... moi évidemment j'essaie de répondre à chaque question [rire]. [...] C'est immense, dans la trajectoire d'un homme de 68 ans [il dessine une ligne droite sur la table] jusqu'à présent, les questions qu'on a abordées c'est un point ici, un point ici... mais il reste encore pas mal de choses à éclairer. C. K. : C'est ça, parce que quand je vous réécoute je me dis que si avec mes questions banales j'ai toutes ces informations, c'est qu'en réalité il doit avoir 1000 fois ça dans la vie de monsieur K.

M. K. : Mais il n'y a pas de questions banales, non ! l'homme doit dialoguer, il n'est pas là pour être tous ces trucs là... et on peut pas dire que... il faut pas par exemple dire : « je ne pose pas cette question – hier vous m'avez dit ça – peut-être ça va choquer tous ces trucs là ». Non, il n'y a aucune question qui choque. Lorsqu'on est ouvert il faut discuter de tout. Le Coran, il parle de la sexualité... Je suis très ouvert, j'accepte le dialogue, je discute, mais je ne peux pas discuter par exemple avec mon fils, c'est impossible parce qu'il est borné, il est comme ça, il a rien dans le crâne. Il me pousse à devenir... comme si je suis anti-juif ou anti ces trucs là, quand il me pousse à dire des trucs comme ça [allusion à une discussion très animée de la veille où dans cette même salle, N., le fils de M. K. venu pour la première fois dans ce lieu – « pour me voir » accusera son père et le secrétaire de l'association d'être anti-sémites]. Ça lui donne l'impression que je suis... En réalité, en tant que musulman je ne peux pas être raciste. Le musulman il n'est pas raciste, il n'a jamais été raciste. Mais, c'est-à-dire ces gens là [les juifs] je ne les aime pas parce qu'ils m'aiment pas. S'il m'aime pas, pourquoi veux-tu que je l'aime, moi, hein ? lui à sa place et moi à ma place c'est tout [...] Lui-même il m'a dit : « M. X m'a parlé des juifs exactement pareil que toi » [et à moi, il dit] « tu es mon père, je ne peux pas te croire ». Allez comprendre quelque chose [rire].

C. K. : Pourquoi à votre avis ?

M. K. : J'en sais rien. Vous lui poserez la question ce soir [au repas de la rupture du jeûne auquel je suis invité chez M. K., pour la première fois].

C. K. : Hier, j'ai eu l'impression qu'il était complètement fermé à votre histoire... je suis sûr que s'il connaissait votre passé politique il ne vous accuserait jamais de racisme. Alors est-ce que ce n'est pas aussi dû à ce que vous n'êtes jamais arrivé à lui faire passer ça ?

M. K. : Je ne peux pas discuter avec lui pour la bonne raison que chaque fois que je dialogue c'est l'accrochage, c'est un petit peu comme ça... ça fait étincelle... Je vois tout de suite, il déraille, et évidemment moi je suis de tempérament – bien qu'ici je suis un petit peu calme parce qu'on discute

intelligemment – mais lorsqu'on me chatouille... non, ça ne marche pas... Lui, il me provoque. Comment... tu as rien dans le crâne, tu viens me dire des machins comme ça !... Je peux apprendre pas mal de choses de toi parce que tu as été à l'école, tu es au courant de beaucoup de choses sur ton machin, mais pas sur les choses que je connais très bien depuis plus de... 60 ans.

C. K. : Mais est-ce qu'il sait que vous connaissez tant de choses depuis 60 ans ? est-ce que vous avez pris la peine de le lui dire ?

M. K. : Ah non ! je ne peux pas lui dire « j'ai fait ci, j'ai fait cela » parce que ça c'est pas dans mon tempérament... Là, il va se perdre complètement, il va dire : « il se croit... qu'il est quelque chose »... Non, j'aime pas montrer ceci cela. Seulement, il sait que j'ai fait la révolution, que j'ai été dans l'armée française, que j'ai été dans le syndicat dans mon travail... Il sait par exemple que j'ai pris pas mal de responsabilités, il sait tous ces trucs là. Et ici [à propos de la salle de culte], lorsque je lui ai dit : « bon, j'ai démissionné de mon poste de président », il m'a dit : « tu n'as pas le droit, il faut rester, il faut aimer la responsabilité » [rire]. Allez comprendre quelque chose.

C. K. : Il refuse peut-être ce que vous lui dites, mais en même temps il vous ressemble beaucoup. Hier par exemple la première chose qu'il m'a demandée en sortant c'est « pourquoi tu ne pries pas ? pourquoi tu ne pratiques pas ta religion ?... »

M. K. : Non mais attention, jusqu'à présent je lui ai rien appris. Moi je lui achète des livres en arabe et français sur la religion : *Coran, Hadith, grammaire*... il ne s'intéresse jamais [le secrétaire de l'association fait son entrée et vient s'installer à nos côtés]... il lit jamais rien. Ce qu'il apprend à l'école, ça s'arrête là. Il vient, c'est la télé, il regarde des machins, des conneries, le théâtre, dessins animés... mais question de lui dire : fais ci, fais ça, non !... Il veut pas s'intéresser, tant pis pour lui. Quant à la prière là, ce n'est pas moi qui lui ai appris ça. C'est en Algérie quand il va en vacances [...] Mais ce qu'il y a de bien en lui, il ne fréquente pas les voyous, et puis je ne suis pas arrivé à comprendre comment il a fait la connaissance à Paris avec ces gens là [un très haut responsable de l'Institut du monde arabe et un directeur d'une maison d'édition]. Parce qu'il fait du théâtre, lance le secrétaire de l'association qui semble avoir beaucoup de sympathie pour lui, et qui l'attend pour reprendre la discussion de la veille... Non, mais ça n'a rien à voir... le théâtre c'est local, c'est tout. Bon, un réalisateur belge *est venu ici*, il a vu qu'ils sont, il les a invités à aller voir à l'opéra de Bruxelles. Là bas, *ils lui ont donné* un studio [rire] pour voir l'opéra... Il a des connaissances avec une chanteuse ou un chanteur, et il est invité encore pour aller à l'opéra à Strasbourg... Il faut quand même pas tout rejeter de N., il fume pas, *il prie, il jeûne*, il fréquente pas les gens d'ici, il va à Paris.

BIBLIOGRAPHIE

- Actes de la recherche en sciences sociales*, « L'illusion biographique », n° 62/63, juin 1986.
- Cahiers de l'IHTP*, « Questions à l'histoire orale », n° 4, 1987.
- BOLTANSKI L., THÉVENOT L., *Les économies de la grandeur*, Paris, PUF, 1987.
- BOURDIEU P., « Introduction à la socioanalyse », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 90, décembre 1991.
- CATANI M., *Tante Suzanne. Une histoire de vie sociale*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1982.
- GOFFMAN E., *Asiles*, Paris, Minuit, 1984.
- GRIGNON C., PASSERON J.-C., *Le savant et le populaire*, Paris, EHESS, Gallimard. Le Seuil, 1989.
- POLLAK M., *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, Métailié, 1990.
- SAYAD A., *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, Ed. Universitaires et De Bock Université, 1991.
- SAYAD A., « La vacance comme pathologie de la condition d'immigré : le cas de la retraite et de la pré-retraite », *Gérontologie*, n° 60, octobre 1986.